



HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS,

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

Par Mr. CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

TOME NEUVIEME.



A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.



M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.




EMPEREURS

Contenus dans ce Volume.

PERTINAX régna deux mois & vingt-huit jours. Ans de Rome 944. de J. C. 193.

DIDIUS JULIANUS régna soixante-six jours. Même année.

SÉVÉRE régna dix-sept ans, huit mois, & trois jours. Ans de Rome 944. 962. De J. C. 193-211.

CARACALLA régna six ans, deux mois, & deux jours. Ans de Rome 962-968. De J. C. 211-217.

MACRIN régna quatorze mois, moins trois jours. Ans de Rome 968. 969. De J. C. 217. 218.

HÉLIOGABALE régna trois ans, neuf mois, & quatre jours. Ans de Rome 969-973. De J. 218-222.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le neuvieme Tome de l'*Histoire des Empereurs*, par M. CREVIER ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 3 Février 1753.

SECOUSSE.



HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

§. II.

PERTINAX.

Les Conjurés jettent la vûe ſur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Hiſtoire abrégée & caractère de ce Sénateur. Le Préfet du Prétoire Lœtus le préſente aux Prétoriens, qui le proclament Auguſte, preſque malgré eux. Pertinax eſt élû par le Sénat, qui lui confére tous les titres de la puiſſance Impériale. Mécontentement de Prétoriens, qui éclate

dès le troisieme jour. Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode. Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare. Estime universelle pour la vertu de Pertinax. Il gouverne en bon & sage Prince. Sa modestie par rapport à sa famille. Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Frugalité de sa table. Avantages publics qui résultent de l'œconomie de Pertinax. Nulle avidité en lui: les délateurs punis: les accusations de lese-majesté abolies. Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur. Son zèle pour la justice, & pour la réparation des maux que Commode avoit faits. Haine des Prétoriens & de la vielle Cour contre Pertinax. Conjuration formée par Lætus Préfet du Prétoire. Pertinax est tué par les Prétoriens. Taches sur sa vie. Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompeïen. Eloge de Pompeïen.

An. rom. 944.
De J. C. 193.

Q. SOSIUS FALCO.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

Les Conjurés jettent la vûe sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abrégée & ca-

APRÈS la mort de Commode, le premier soin de ceux qui l'avoient tué fut d'assurer leur vie en travaillant à lui donner un successeur, qui leur eût obligation de l'Empire. Ils jetterent les yeux sur Pertinax, qui de l'état le plus bas s'étoit élevé, & par son mérite & par la protection de Marc-Aurele, à un rang où il ne voyoit plus au-

dessus de lui que le trône. Il avoit été fait Consul par ce sage Prince, & revêtu successivement de divers Gouvernemens de Provinces, ou Commandemens militaires. Il fut long tems Sénateur & même Consulaire, sans avoir jamais vû le Sénat. Car les emplois dont on le chargeoit le tinrent continuellement éloigné de Rome, & il fut Consul sans y mettre le pied. Il entra donc au Sénat pour la premiere fois sous le régne de Commode; & bientôt après la haine & la jalousie de Perennis lui attirerent, comme on l'a vû, une disgrace, & un exil de trois ans. Après la chûte de ce Ministre, Pertinax reprit faveur. La bassesse de sa naissance pouvoit bien être une recommandation pour lui auprés de Commode. Ce qui est certain, c'est que depuis son rappel il fut toujours employé sous ce régne, & placé dans les postes les plus brillans: commandant des Légions de la grande Bretagne: ensuite Surintendant des vivres, puis Proconsul d'Afrique, & enfin Consul pour la seconde fois, & Gouverneur de Rome. Il exerçoit cette derniere charge lorsque Commode périt.

[rac]tère de ce Sénateur.

Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Capit. Pert. 1-4.

La gloire de Pertinax égaloit ou même surpassoit l'éclat de ses dignités. Il s'étoit montré également propre aux emplois militaires & civils. Brave & habile guerrier, son nom étoit devenu la terreur des Barbares: & en même-tems il avoit sçu maintenir la discipline avec sévérité parmi des trou-

pes mutines & séditieuses. Dans le gouvernement de Rome, il se conduisit avec une douceur, une affabilité, une bonté, qui le firent aimer de tout le monde. Simple & modeste jusqu'à reconnoître même alors pour son patron Lollianus Avitus *, dont il étoit devenu au moins l'égal, mais qu'il respectoit toujours avec reconnoissance, comme le premier auteur de sa fortune; ennemi du luxe, amateur de la frugalité, l'Histoire ne lui reproche qu'une œconomie poussée trop loin, & l'habitude de promettre plus qu'il n'avoit dessein de tenir, pour payer en belles paroles ceux qu'il ne pouvoit satisfaire par les effets.

Vict. Ep.

Personne donc n'étoit plus digne de l'Empire que Pertinax, & les Conjurés se faisoient un honneur infini en le plaçant sur le trône. Si nous en croyons Capitolin & Julien l'Apostat, il avoit été instruit de leur complot contre la vie de Commode. Dion & Hérodien supposent le contraire: & leur sentiment est plus probable, vû le peu de tems qui s'écoula entre le dessein & l'exécution.

Jul. Cæs.

Le Préfet du Prétoire Lætus, le présente aux

Dès que Commode eût expiré sous la main de Narcisse, Lætus & Eclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, & l'in-

* *Ce Sénateur est nommé par Victor*, Lollius Gentianus. *Mais il est visiblement le même que Capitolin dans la vie de Pertinax, n. 1. appelle* Lollianus Avitus.

viterent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, & il les prévint en leur disant que depuis long tems il s'attendoit à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc-Auréle, & comptoit que chaque nuit seroit la derniere de sa vie; qu'ils pouvoient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assûré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & visiter le cadavre, & sur sa réponse, conforme au discours du Préfet du Prétoire & du Chambellan, il se laissa conduire par Lætus au camp des Prétoriens.

Prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux.

Il craignoit néanmoins, non sans fondement de ne point trouver des dispositions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode étoit aimé. Pour aider leur détermination, il résolut de se procurer l'appui du peuple. On étoit en pleine nuit, & par ses ordres quelques-uns de ceux qui se trouvoient autour de lui, se répandirent dans les différens quartiers de la ville, criant à haute voix dans les rues que Commode étoit mort, & que Pertinax alloit au camp prendre possession de l'Empire.

Cette nouvelle produisit un mouvement étonnant dans Rome. On se léve avec précipitation, on sort des maisons, on se féli-

cite mutuellement, sur-tout les grands & les riches, d'être délivrés d'une tyrannie cruelle & insupportable. Les uns courent aux temples, pour rendre leurs actions de graces aux Dieux. Le plus grand nombre s'attroupent autour du camp, pour imposer aux soldats, à qui ils pensoient qu'un gouvernement sévére, tel que celui qu'annonçoit le nom de Pertinax, conviendroit moins que la licence dans laquelle Commode les avoit entretenus.

Cependant Pertinax & Lætus arrivent au camp : & celui-ci, par l'autorité que lui donnoit sa charge de Préfet du Prétoire, ayant convoqué les soldats, commença par leur notifier la mort de Commode; mais en déguisant l'atrocité du fait, & faisant passer cette mort pour l'effet d'une subite apopléxie ; après quoi il ajouta : » Pour remplir la place de l'Empereur que la mort » vous a enlevé, le peuple Romain & moi » nous vous présentons un homme d'un » âge vénérable, (Pertinax avoit alors » soixante & six ans) de mœurs pures, d'une » valeur éprouvée dans la guerre. Votre » bonne fortune vous donne, non un Empereur, mais un pere. Vous le sçavez : » son élévation ne sera pas agréable pour » vous seuls ; elle répandra la joie parmi » les Légions des frontieres, qui toutes » ont été témoins de ses exploits. Il ne » nous faudra plus acheter la paix des Barbares à prix d'argent : l'expérience de ce

» qu'ils ont souffert de sa part les contien-
» dra par la crainte ».

Pertinax prit ensuite la parole, & promit aux Prétoriens * douze mille sesterces par tête. Cette largesse, l'estime qu'ils ne pouvoient refuser à celui qui leur parloit, la déférence pour Lætus leur chef, qui tout méchant homme qu'il étoit, paroît néanmoins avoir eu de la tête & de la vigueur, tout cela inclinoit les soldats à goûter la proposition qui leur étoit faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit, qu'il s'étoit glissé bien des abus sous le gouvernement précédent; qu'avec leur secours il espéroit les réformer. Cette annonce sembloit aux Prétoriens une menace qui les regardoit directement, parce qu'ils sçavoient que Commode leur avoit accordé une infinité de choses contre les régles. Ils balançoient donc, & gardoient le silence. Le peuple, qui étoit entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguste, avec les plus vifs transports de joie : & les Prétoriens suivirent, plus par bienséance & par une espéce de nécessité, que par une sincère affection.

* *Quinze cens livres.*

Pertinax est élû par le Sénat, qui lui confére tous les titres de la puissance Impériale.

Du camp Pertinax se transporta au Sénat, qui s'assembla pendant qu'il étoit encore nuit. Il y parut sans aucune des marques de la dignité Impériale, comme attendant de l'autorité de la Compagnie la décision de son état. Cette modestie étoit placée, & conforme aux vrais principes de l'ancien gouvernement. Mais de plus elle

avoit pour motif une inquiétude ſécrette ; qui tourmentoit Pertinax. Il avoit craint de la part des ſoldats leur affection pour Commode : il craignoit de la part du Sénat le dédain pour l'obſcurité de ſa naiſſance. Il déclara même que nommé Empereur par les ſoldats, il renonçoit volontiers à l'éclat du pouvoir ſuprême, trop onéreux pour un homme de ſon âge, & trop difficile dans les circonſtances ; & il invita d'abord Pompeïen gendre de Marc-Auréle, enſuite Acilius Glabrio, le plus noble des Patriciens, à prendre une place qui leur convenoit mieux qu'à lui. Cette déclaration & cette offre venoient trop tard. Pertinax avoit fait la premiere & la plus importante démarche, en ſe procurant le ſuffrage des ſoldats, & le Sénat étoit trop ſage pour ſe commettre avec les gens de guerre. Glabrio prit la parole, & dit à Pertinax : » Vous » me croyez digne de l'Empire, je vous le » défére ; & tout ce que nous ſommes de » Sénateurs, nous vous décernons tous » les honneurs, & tous les droits du pou-

Capit. 5. 6. Dio, & Herod.

» voir ſuprême. » Le Sénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguſte d'un conſentement unanime, & Commode ennemi public : & c'eſt à ce moment que doivent ſe rapporter les acclamations dont j'ai parlé d'avance contre la mémoire de ce malheureux Prince. On conféra à ſon ſucceſſeur tous les titres de la puiſſance Impériale à la fois, juſqu'à celui de Pere de la Patrie, que

les Empereurs avoient coutume de ne recevoir qu'après un certain tems; & il souhaita lui-même qu'on y ajoutât celui de Prince du Sénat, qui étoit presque tombé en oubli & en désuétude, titre populaire, & qui rappelloit l'idée de l'ancienne République. Le Sénat vouloit aussi décorer l'épouse de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'*Augusta*, & son fils du nom de César. Pertinax refusa l'honneur que l'on déféroit à sa femme; & par rapport à son fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, & des preuves de vertu qui l'en eussent rendu digne.

Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans lesquels on reconnoît toutes les formalités d'une Election, que Pertinax monta au trône Impérial, comme forcé par le vœu de la Compagnie. Il rendit graces au Sénat, en faisant sentir néanmoins combien il craignoit les difficultés de la place sublime à laquelle on venoit de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux loix, dirigé par les conseils du Sénat, & qui tiendroit plus de l'Aristocratie qu'il ne seroit Monarchique. Enfin, il témoigna sa reconnoissance à Lætus, auteur de la mort de Commode, (car il n'y avoit plus de raison d'user de dissimulation à cet égard) & à l'amitié duquel il étoit redevable de l'Empire.

Lætus, par bien des endroits, étoit assurément indigne d'être loué en plein Sénat: & Q. Sosius Falco, qui entroit en

possession du Consulat ce jour-là même ; premier Janvier, jeune ambitieux, dont les vûes se portoient très-haut, crut trouver dans cet éloge une occasion de soulever les esprits contre Pertinax. » On peut ju-» ger, lui dit-il avec audace, quel Empe-» reur nous aurons en vous, lorsqu'on » vous entend louer les ministres des cri-» mes de Commode ». Pertinax se posséda, & il se contenta de lui répondre : » Consul, » vous êtes jeune : vous ignorez ce que » c'est que la nécessité d'obéir. Ils ont exé-» cuté malgré eux les ordres qu'ils rece-« voient. Mais au premier moment favo-» rable, ils ont fait éclater leurs vérita-» bles sentimens. »

Si Pertinax parloit sincérement, il connoissoit mal Lætus, & il lui attribuoit des motifs plus nobles & plus purs que ceux qui l'avoient fait agir. Au reste, on voit que le meurtre de Commode étoit universellement approuvé. Personne ne doutoit chez les Payens, qu'il ne fût permis & même louable de tuer un tyran. La douceur de l'Evangile a seule la gloire d'avoir proscrit cette doctrine, qui met en péril la vie même des meilleurs Princes.

Ainsi finit l'assemblée du Sénat, au sortir de laquelle le nouvel Empereur alla au Capitole offrir ses vœux, & fut ensuite mené en pompe au Palais Impérial. Le soir il invita les Magistrats & les premiers du Sénat a souper avec lui, renouvellant un

usage que Commode avoit interrompu : & dans le repas il montra une gaieté douce, & une familiarité qui mettoient en liberté ses convives, & qui leur rendoient le nouveau Prince aimable, par la comparaison sur-tout avec les hauteurs & les dédains de son prédécesseur.

Mécontentement des Prétoriens, qui éclate dès le troisiéme jour

Le Sénat, le peuple, étoient donc dans la joie, & formoient les plus heureux présages sur le gouvernement d'un Empereur sage & modéré. Il n'en étoit pas de même des Prétoriens, à qui la licence plaisoit, & que la tyrannie de Commode, dont ils avoient été les instrumens, élevoit sur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvoient douter que l'intention de Pertinax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, & de les contenir dans le devoir. Le premier jour il donna pour mot au Tribun *, *Faisons le service* : laissant à entendre que par le passé la discipline s'observoit si mal dans leur corps, qu'ils avoient besoin d'un nouvel apprentissage. Il leur fit défense de maltraiter les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui se presenteroient pour approcher de sa personne. Mécontens de ces commencemens, & inquiets pour la suite, les Prétoriens regretterent Commode, & ils poussoient des soupirs lorsqu'ils voyoient abattre ses statues.

* *Militemus.*

Dès le trois Janvier, jour auquel on faisoit tous les ans des vœux publics pour la prospérité des Empereurs, ils entreprirent de changer l'état des choses, & ils enleve-

rent un illuſtre Sénateur, nommé Triarius Maternus Laſcivius, pour le mener au camp, & l'élever à l'Empire. Triarius n'étoit point complice de leur deſſein : il réſiſta, il ſe ſauva d'entre leurs mains preſque nud, & étant venu ſe rendre au Palais auprès de Pertinax, de-là il ſe retira à la campagne.

Pertinax les calme par une largeſſe. Vente des meubles de Commode.

Pertinax conçut qu'il avoit beſoin de ménager extrêmement des troupes capables de tels excès, & il ſe mit en devoir de les ſatisfaire. Il confirma tous leurs priviléges, & tous les dons que Commode leur avoit faits ; & il prit des meſures efficaces pour s'acquitter promptement de la largeſſe qu'il leur avoit lui-même promiſe. Il ne trouvoit dans le tréſor qu'un million * de ſeſterces. Sa reſſource fut de vendre tout l'attirail du luxe inſenſé de ſon prédéceſſeur. Il mit donc en vente les ſtatues & les tableaux du Palais, les meubles ſuperbes, la vaiſſelle d'or & d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les eſclaves deſtinés à la débauche, tout ce qui avoit ſervi à Commode pour ſes combats contre les gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'Hiſtoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de ſingulieres attentions de commodité : les unes, dont les ſiéges mobiles pouvoient ſe tourner à volonté, ſoit qu'il fallût éviter le ſoleil, ou profiter d'un vent frais ; les autres qui meſuroient le chemin qu'elles faiſoient, & qui marquoient

* *Cent vingt-cinq mille livres.*

Capit. 7. & 8. Dio.

marquoient les heures. Le produit de cette vente suffit à Pertinax pour payer douze * mille sesterces par tête aux Prétoriens, & quatre ** cens aux citoyens du peuple.

* Quinze cens livres

** Cinquante livres.

Outre ce premier & principal avantage qu'il retiroit d'un encan si précieux, il y envisageoit encore un autre point de vûe. Il étoit bien-aise de décrier de plus la mémoire de Commode en étalant sous les yeux du Public les preuves de la folie monstrueuse de ce Prince. Lætus le servit parfaitement dans ce dessein. Il rechercha tous les indignes ministres des plaisirs de Commode : il fit afficher leurs noms, qui seuls & par eux-mêmes annonçoient l'infâmie; & dans les condamnations qu'il prononça contre eux, il eut soin d'exprimer les sommes auxquelles se montoient leurs biens qu'il confisquoit, & qui souvent se trouverent excéder la fortune des plus riches Sénateurs, que Commode avoit fait périr pour s'emparer de leur dépouille.

Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendoit au même but dans un autre genre. Des Députés d'une nation Barbare étoient venus à Rome recevoir la pension que Commode payoit à leurs chefs : pour acheter d'eux la paix : ils n'étoient pas encore sortis des terres de l'Empire lorsqu'arriva la révolution. Lætus fit courir après eux, & leur redemanda l'or qui leur avoit été remis. »Portez dans votre pays, leur dit-» il, la nouvelle du changement dont vous

» êtes témoins. Dites à ceux qui vous ont » envoyés, que c'eſt maintenant Pertinax » qui gouverne l'Empire » La différence entre les deux gouvernemens ne pouvoit être rendue plus ſenſible, que par cette hauteur envers des peuples à qui précédemment on payoit tribut. Et l'effet y répondit. Les Barbares furent contenus par la crainte du nom ſeul de Pertinax.

Herod.

Eſtime univerſelle pour la vertu de Pertinax.

Dio. ap. Val.

L'eſtime pour ſa vertu étoit univerſelle. Lorſque la nouvelle de la mort de Commode & de l'éle&ion de Pertinax arriva dans les Provinces, on héſita à y ajouter foi. On craignit que ce ne fût un piége tendu par Commode pour avoir occaſion d'exercer ſes cruautés & ſes rapines. Dans cette incertitude pluſieurs Gouverneurs prirent le parti d'attendre la confirmation, & même de faire mettre en priſon les couriers, sûrs que ſi la nouvelle étoit vraie, Pertinax leur pardonneroit aiſément une faute qui ne venoit point de mauvaiſe volonté. Les peuples alliés de l'Empire n'avoient pas de lui une moins haute idée. Son élévation les combla de joie, & ils s'empreſſerent d'envoyer des Ambaſſadeurs pour en féliciter le Sénat & le peuple Romain.

Herod.

Il gouverne en bon & ſage Prince.

Au moyen des précautions que le nouvel Empereur avoit employées pour calmer les Prétoriens, il jouit de quelque tranquillité, & il fit paroître, pendant le peu de tems qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand & ſage Prince.

J'ai déjà touché l'article de sa modestie par rapport à sa famille. Il ne fit rien pour elle, sinon qu'il nomma Préfet de la ville en sa place Flavius Sulpicianus son beau-pere. Mais ce Sénateur, au jugement de Dion, étoit digne de l'emploi, quand même il n'eût pas été beau-pere de l'Empereur.

Sa modestie par rapport à sa famille.

Dio. & Capit. 6. & 13.

J'ai dit, qu'il refusa pour sa femme le titre d'*Augusta*, & pour son fils celui de César. Plus d'un motif le portoit à ne point honorer beaucoup une épouse qui n'avoit elle-même nul soin de son honneur, & qui entretenoit une intrigue publique avec un joueur d'instrument. Pour ce qui est de son fils, il paroît que le goût de modestie influa seul dans la conduite qu'il tint à son égard. Ce fils étoit encore très-jeune, & son pere craignoit que la simplicité de l'âge ne fût trop aisément corrompue par le poison de la grandeur. Il ne le logea point dans le Palais, & après l'avoir émancipé, aussi-bien qu'une fille qu'il avoit, il leur partagea tout ce qu'il possédoit comme particulier, & les établit chez leur grand-pere maternel Préfet de la ville. De-là le fils de l'Empereur alloit aux Ecoles publiques, sans être en rien distingué de ceux de son âge. Pertinax le voyoit rarement, & toujours sans faste, en bon pere de famille.

Herod.

Il observa la même modestie, autant que son rang le pouvoit permettre, en ce qui regardoit sa personne. Loin de s'oublier dans une si haute élévation, il se rappelloit

Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même.

volontiers son premier état, & il faisoit souvent manger avec lui Valérianus, qui avoit été son collégue & son confrere dans la profession publique des Lettres. Il se rendoit accessible à tous, écoutant ce que chacun avoit à lui dire, & répondant avec bonté. Il vivoit familiérement avec les Sénateurs, & les traitoit dans le commerce ordinaire presque comme ses égaux. Assidu au Sénat, duquel il ne s'absenta jamais, ses manieres à l'égard de la Compagnie alloient jusqu'au respect. Il rendoit de grands honneurs à Pompeïen & à Glabrio, dont un Prince moins judicieux que lui auroit peut-être pris ombrage. Il ne voulut point que l'on marquât à son nom aucun des effets, ou des meubles, ou des édifices dont il jouissoit comme Empereur. Ce n'étoit pas à lui que tout cela appartenoit, selon sa façon de penser, mais à l'Empire.

Dio. Herod. & Capit. 8. 9. 12. & 13.

Frugalité de sa table.

Sous Commode la dépense de la table de l'Empereur avoit été énorme. Pertinax la réforma, & la réduisit aux régles d'une honnête frugalité. Il y invitoit souvent des Sénateurs ; & il envoyoit à ceux qui n'y venoient pas des plats de sa table, non comme des mets exquis, mais comme des marques de son attention. (1) La simplicité de ces présens apprêtoit à rire aux riches & aux somptueux. Mais ceux d'entre nous,

(1) Καὶ αὐτῷ ἐπὶ τούτῳ οἱ μὲν πλούσιοι καὶ μεγαλαύχοι ἐγέλων· οἱ δὲ ἄλλοι, οἷς ἀρετὴ ἀσελγείας προτιμοτέρα ἦν, ἐπῃνοῦμεν. *Dio.*

dit Dion, qui eſtimoient plus la vertu que le luxe, les recevoient avec joie & avec admiration.

Capitolin a ſuivi le jugement de ces amateurs du faſte que blâme Dion. Il accuſe Pertinax d'une avarice ſordide, & il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de chapon, ou d'un fricandeau. Sans doute une telle ſimplicité n'a point de quoi frapper les yeux, & cet Empereur, en retranchant tout d'un coup par la moitié la dépenſe de ſa maiſon, fit diſparoître une vaine pompe, qui plaît aux hommes vains. Mais que l'on compare à ce faux brillant les biens ſolides que produit une ſage œconomie. Dans un régne qui dura moins de trois mois Pertinax acquitta les dettes qu'il avoit contractées à ſon avénement à l'Empire : il aſſura des récompenſes pour les ſervices militaires : il établit des fonds pour les ouvrages publics : il trouva de l'argent pour la réparation des grands chemins : il paya d'anciennes dettes de l'Etat. En un mot, il remplit le tréſor Impérial, que ſon prédéceſſeur avoit épuiſé, & il le mit au niveau de toutes les dépenſes néceſſaires. Une telle adminiſtration mérite les plus grands éloges, & marque un Prince qui connoît ſes devoirs, & qui a le goût de la véritable grandeur.

Capit. 12.

Avantages publics qui réſultent de l'œconomie de Pertinax. Capit. 9.

Parmi les avantages dont Rome fut redevable à la frugalité de Pertinax, je compterai encore la réforme du luxe des particu-

Capit. 8.

liers, qui eurent honte de ne pas imiter l'exemple du Prince. De-là ſuivit un bien public, la diminution du prix des denrées, qui n'étant plus enlevées par ces hommes ſomptueux à qui rien ne coute pour ſe ſatisfaire, demeurerent à la portée du commun des citoyens.

Nulle avidité en lui: les délateurs punis: les accuſations de léſe-majeſté abolies.

Herod. & Capit. 7.

Il eſt important d'obſerver que les ſommes immenſes dont Pertinax eut beſoin pour faire face à tous les objets différens que j'ai cités, n'étoient point le fruit de l'injuſtice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureuſement ceux qui dans les tems précédens avoient fait cet infâme métier. Il abolit les accuſations pour cauſe de léſe-majeſté. Il déclara qu'il ne recevroit aucun legs teſtamentaire de ceux qui auroient des héritiers légitimes, & qu'au lieu d'envahir les ſucceſſions ſur le plus léger prétexte, comme avoit fait ſon prédéceſſeur, il n'en recueilleroit aucune à laquelle il ne fût appellé ſelon toutes les formalités des loix; & il ajouta cette parole remarquable (1): » Il eſt » plus beau & plus juſte de laiſſer la Répu» blique pauvre, que de l'enrichir par les » rapines & par des voies odieuſes ». Il eſt vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avoit donnée un peu trop précipitamment, fut obligé de lever avec ſévérité

Inſtit. Juſtin. l. II. tit. 17.

(1) Sanctius eſt P. C. inopem rempublicam obtinere, quàm ad divitiarum cumulum per diſcrimina & dedecoris veſtigia pervenire. *Capit.*

certains droits dont Commode avoit accordé la remiſe. Mais le bon uſage qu'il faiſoit de l'argent qui lui en revenoit, & la néceſſité, doivent lui ſervir d'excuſes. Les droits qu'il exigea étoient apparemment anciens & établis par un long uſage. Car pour ce qui eſt des péages nouveaux, que la tyrannie des financiers avoit introduits, Hérodien aſſure que Pertinax les ſupprima, ne voulant point gêner la liberté du commerce.

Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur.

Il ſongea à augmenter les revenus de l'Etat, non en groſſiſſant les impôts, mais en mettant en valeur beaucoup de terres qui demeuroient incultes, ſoit dans les Provinces, ſoit même en Italie. Il fit don de toutes les terres qui étoient dans ce cas, même de celles qui faiſoient partie du domaine Impérial, à quiconque entreprendroit de les cultiver; & afin d'en faciliter l'exploitation, il accorda aux nouveaux poſſeſſeurs une exemption d'impôts pour dix ans, ſçachant bien que, ſi ſon projet réuſſiſſoit, la République recueilleroit enſuite avec uſure ce qu'elle ſembloit perdre dans le moment actuel.

Son zèle pour la juſtice, & pour la réparation des maux que Commode avoit faits.

Zélateur de l'équité & des loix, il rendoit ſouvent la juſtice par lui-même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avoient ſouffert d'injuſtes condamnations ſous Commode, ou, s'ils vivoient encore, il les rappella d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confiſqués &

Herod. Dio. Capit. 8. 9. 13. 14.

je ne sçaurois croire, sur le témoignage du seul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette justice. J'ai dit, qu'il punit les délateurs. S'ils étoient esclaves, il leur fit expier leur crime par le supplice de la croix. Il restitua à leurs maîtres les esclaves qui s'étoient dérobés des maisons particulieres pour entrer dans celle du Prince. Il réprima la licence des affranchis du Palais, qui sous le régne précédent avoient disposé de tout avec un pouvoir tyrannique; & il les dépouilla des richesses immenses qu'ils avoient acquises en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avoit condamnés. Ses anciennes connoissances, citoyens de la petite ville d'Alba Pompeia sa patrie, accoururent à Rome dès qu'ils le sçurent sur le trône, pleins d'une espérance avide d'être inondé de ses bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, & Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des liaisons privées attachoient à sa personne.

Par une conduite si parfaite dans toutes ses parties, il renouvelloit l'heureux régne de Marc-Auréle; & faisant goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable & modéré, il combloit d'une double joie ceux qui retrouvoient en lui le sage Prince dont la mémoire leur étoit infiniment chére.

Haine des prétoriens & de la vielle Cour

Dans cette satisfaction universelle, deux ordres de personnes, dont l'insolence & l'avidité avoit profité sous Commode de la misére

fère publique, étoient étrangement irrités contre Pertinax, les Prétoriens & la vieille Cour; ils jurerent la perte d'un réformateur qui captivoit leurs injustes désirs. Pertinax n'avoit encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avoit confié quelque partie du ministère. Mais ils sçavoient qu'il attendoit * le vingt-&-un d'Avril, jour anniversaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement, où il changeroit toute la face de la Cour. Ils prirent le parti de ne lui en pas donner le tems, & quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain. Mais ce projet, trop hazardeux dans l'exécution, fut abandonné: & le Préfet du Prétoire Lætus se chargea de la manœuvre, en recourant à d'autres voies.

contre Pertinax. *Dio. Herod. Capit. 10. 11 12.*

Cet Officier, qui avoit mis Pertinax sur le trône, s'en étoit bientôt après répenti. Il avoit espéré régner sous le nom d'un Prince qui lui seroit redevable du rang suprême: & il voyoit que Pertinax non-seulement gouvernoit par lui-même, mais le consultoit peu, ne lui donnoit aucun crédit, & le taxoit souvent d'imprudence & de vûes fausses dans les affaires. Comme c'étoit une ame tyrannique, qui n'avoit ôté la vie à Commode que par des vûes d'intérêt particulier, & qui en lui choisissant un succes-

Conjuration tramée par Lætus Préfet du Prétoire. *Dio. & Capit.*

* *Quelques-uns font tomber au vingt Avril la fondation de Rome. Cette différence n'est ici d'aucune conséquence.*

ſeur vertueux, s'étoit propoſé uniquement de donner à ſon attentat une couleur de zèle pour le bien public, ſon ambition fruſtrée le détermina à détruire ſon propre ouvrage par un ſecond crime encore plus grand que le premier. Il trouvoit les ſoldats qui lui obéiſſoient très-diſpoſés à ſeconder ſes fureurs, & il prit ſoin de nourrir & d'aigrir en eux ce levain d'animoſité & de révolte. Il forma donc ſon plan, & il réſolut d'élever à l'Empire Soſius Falco, de qui j'ai déjà rapporté un trait audacieux, & que la ſplendeur de ſa naiſſance & ſes richeſſes ſembloient mettre à portée de la premiere place.

Lætus épia le moment où Pertinax étoit allé faire un petit voyage ſur la côte (vraiſemblablement à Oſtie), & là donner ſes ordres par rapport à l'approviſionnement de la ville, auquel il apportoit une extrême *Capit.* 7. attention. Le Préfet du Prétoire comptoit profiter de cet intervalle pour mener Falco au camp des Prétoriens. Pertinax en fut averti, & revenant en diligence, il déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût éclorre. Il ſe plaignit dans le Sénat de l'infidélité des ſoldats, à qui, malgré l'épuiſement du tréſor public, il avoit fait une très-grande largeſſe. Falco fut accuſé, & il alloit être condamné par les Sénateurs, ſi Pertinax ne s'y fût oppoſé avec force. » Non, s'écria-t-il, » je ne ſouffrirai jamais que ſous mon gou» vernement un Sénateur, même coupa-

» ble, soit mis à mort. » Quelques-uns ont prétendu que Falco n'avoit pas été instruit du complot formé pour l'élever sur le trône. C'est ce qui n'est guéres probable, & le mot de Pertinax suppose manifestement le contraire. Ce qui est certain, c'est qu'il vécut depuis jouissant de toute sa fortune, & qu'il mourut tranquillement laissant son fils pour héritier. Il est encore plus étonnant que Lætus soit demeuré en place. Il faut croire qu'il avoit si bien caché son jeu, que Pertinax ou ne le soupçonna pas, ou ne se crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide, & il abusa du pouvoir qu'on lui laissoit pour pousser en avant son entreprise criminelle, & pour envenimer de plus en plus, sous une fausse apparence de zèle, la haine des soldats.

Capitolin mêle dans son récit l'avanture assez mal débrouillée d'un esclave qui se faisant passer pour le fils de Fabia fille de Marc-Auréle, s'attribuoit à ce titre des droits sur la succession de la maison Impériale. Il fut reconnu, fouetté, & rendu à son maître. Lætus saisit ce prétexte de sévir contre plusieurs soldats, qui furent punis de mort comme complices des desseins insensés de ce misérable. Il avoit pour but de porter à son comble l'indignation des Prétoriens, qui voyoient sur la déposition d'un esclave verser le sang de leurs camarades.

Ce noir projet réussit. Tout d'un coup Pertinax

est tué par les Prétoriens. *Dio. Herod. Capit.*

* trois cens des plus forcenés partent du camp, traversent la ville en plein jour, & marchent l'épée nue à la main vers le Palais Impérial. Il falloit qu'ils fussent bien assurés de ne trouver aucun obstacle ni de la part de ceux qui faisoient la garde, ni de la part des Officiers de l'intérieur du Palais: sans quoi leur entreprise auroit été aussi folle que criminelle, & sans aucune espérance de succès. Pertinax averti de leur approche, envoya au-devant d'eux Lætus, tant il étoit mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne vouloit se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, & se retira dans sa maison. Les assassins arrivent, & trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les passages: les affranchis & les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore par des exhortations leur audace & leur fureur.

Dans un danger si pressant plusieurs conseilloient à Pertinax de mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite: & Dion assure que la chose étoit aisée, & que si ce Prince se fût dérobé à la premiere fougue des soldats, il auroit trouvé dans l'affection du peuple une sauvegarde & un rempart. Pertinax en crut trop son courage: il se persuada que tout sentiment n'étoit pas éteint dans le cœur des Prétoriens, & que la vûe

* *Dion ne dit que* deux cens.

de leur Empereur leur imposeroit. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fiére : & il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse : car il se fit écouter. » Quoi, leur dit-il, vous qui par état » devez veiller à la défense de vos Prin» ces, & écarter de leurs personnes les » dangers même du dehors, c'est vous qui » vous en rendez les meurtriers ! De quoi » avez-vous à vous plaindre ? Prétendez» vous venger la mort de Commode ? J'en » suis innocent : & d'ailleurs, tout ce que » vous avez droit d'attendre d'un bon & » sage Empereur, je suis prêt à vous l'ac» corder ».

Ce peu de paroles, prononcé avec majesté, faisoit son impression. Déjà baissant les yeux en terre, la plûpart remettoient leur épée dans le fourreau. L'un d'entr'eux, Tongrien de nation, plus féroce & plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une foiblesse : & joignant l'exemple aux discours, il porta de sa pique le premier coup à l'Empereur. Il réveilla ainsi dans le cœur de ses compagnons toute leur rage, qui n'étoit qu'assoupie. Ils se préparerent à le suivre : & Pertinax voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, s'enveloppa la tête de sa toge, & invoquant Jupiter Vengeur, il se laissa percer, sans faire une inutile résistance.

Un seul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeste moment. Ce fut le cham-

bellan Eclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui plein de courage, combattit contre les assassins, en blessa quelques-uns, & se fit tuer auprès de son maître.

Les Prétoriens couperent la tête de Pertinax, & l'ayant mise au bout d'une pique, ils emporterent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Capit. 15. Ce funeste événement arriva le vingt-huit Mars, de l'an de J. C. cent quatre-vingts-treize. Pertinax étoit né le premier Août de l'an cent vingt-six. Ainsi il périt âgé de soixante-six ans & près de huit mois, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laissa un fils & une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais personne leur ait attribué, ni qu'ils aient eux-même revendiqué aucun droit au trône : & c'est une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'Empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains.

Dion avance que cet Empereur s'attira sa triste catastrophe pour s'être trop précipité de réformer l'Etat, & pour n'avoir pas sçû, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la sagesse politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, & que l'on travaille lentement à les détruire, par parties, & les uns après les autres. Peut-être cette réflexion est-elle fondée : peut-être aussi nous sera-t-il permis de dire qu'il est aisé de juger par l'événement, & que les hommes sont communément ingé-

mieux à trouver les causes des malheurs, après qu'ils sont arrivés.

Il est certain que Pertinax a été l'un des plus grands Princes qui aient jamais occupé le trône des Césars, quoique la courte durée de son régne ne lui ait pas permis de développer ses talens. Le Sénat & le peuple eurent la liberté de témoigner leurs sentimens à son égard sous l'Empire de Sévére, & ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, & dont la vérité est prouvée par les faits. » Sous » (1) Pertinax, s'écrioient-ils à l'envi, » nous avons vécu sans inquiétude : nous » avons été libres de toute crainte. Il a été » pour nous un bon pere, le pere du Sé» nat, le pere de tous les gens de bien ». L'Empereur Sévére fit lui-même son Oraison funébre ; & voici, suivant un fragment de Dion, qui paroît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax. » La va» leur guerriere dégénére facilement en » férocité, & la sagesse politique en mo» lesse. Pertinax réunit ces deux vertus » sans le mélange des défauts qui souvent » les accompagnent : sagement hardi con» tre les ennemis du dehors & contre les » séditieux, modéré & équitable envers les » citoyens, & protecteur des bons. Sa » vertu ne se démentit point au faîte de

Eloge de Pertinax.

Vit. Ep.

Dio, ap. Vales.

(1) Pertinace imperante, securi viximus, neminem timuimus. Patri pio, patri Senatûs, patri bonorum omnium.

» la grandeur, & soutenant avec dignité
» & sans enflure la majesté du rang suprê-
» me, jamais il ne le déshonora par la bas-
» sesse, jamais il ne le rendit odieux par
» l'orgueil. Grave sans austérité, doux sans
» foiblesse, prudent sans finesse maligne,
» juste sans discussions scrupuleuses, œco-
» nome sans avarice, magnanime sans
» fierté ».

Taches sur sa vie. Cet éloge ne laisse rien à désirer. Mais nous devons nous souvenir que nous le tirons d'un panégyrique ; & sur deux articles que j'ai déjà touchés, il exige quelque restriction. Ainsi il est difficile de laver entiérement Pertinax du reproche d'avarice, *Capit. 3. 9. 13.* que Capitolin appuye de détails circonstanciés. Cet Ecrivain assure que Pertinax, après avoir fait paroître de l'intégrité & du désintéressement pendant la vie de Marc-Auréle, changea de conduite après la mort de ce vertueux Prince, & manifesta son amour pour l'argent ; qu'il devint riche tout d'un coup, caractère des fortunes suspectes ; & qu'il étendit ses domaines par des usurpations sur ses voisins, qu'il avoit ruinés par ses usures ; qu'étant Général d'armée, il vendit les grades militaires ; enfin qu'il exerça, & particulier & même Empereur, des trafics sordides, & plus dignes de son premier état que de celui auquel son mérite l'avoit élevé. Il semble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir sur l'autorité d'Hérodien, qui dit seu-

lement en général que Pertinax vécut pauvre ſous le régne de Commode, & que ce fut même ſa pauvreté qui fit ſa ſûreté.

On lui a reproché en ſecond lieu d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets, & plus attentif à conformer ſon diſcours aux beſoins des circonſtances, qu'à le régler ſur une exacte franchiſe. Ce défaut, obſervé par Capitolin, pourroit bien en avoir impoſé à cet Hiſtorien lui-même, qui rapporte ſérieuſement que Pertinax redouta la dignité Impériale, qu'il n'en portoit les ornemens qu'avec une ſorte de ſaiſſiſſement & d'effroi, & qu'il eut deſſein de l'abdiquer dés qu'il le pourroit ſans péril. La maniere dont Pertinax avoit accepté l'Empire, ne donne pas lieu de croire que le poids lui en fût déſagréable : on y remarque plutôt du déſir & de l'empreſſement. Ces démonſtrations de crainte, & d'envie de retourner à la condition privée, n'étoient ſans doute chez lui, comme chez Auguſte, qu'un langage modeſte, deſtiné à faire honneur à celui qui le tenoit. *Capit. 13. 14.*

Ses mœurs ne furent pas plus rangées que celles de ſa femme, & l'Hiſtoire nomme une Cornificia, qu'il aima paſſionnément & aux dépens de ſa réputation.

Malgré ces taches ſur ſa vie, Pertinax a mérité de grands éloges, & il eſt le dernier de cette chaîne de bons Princes, qui ayant commencé à Veſpaſien ne fut interrompue que par Domitien & par Commode. Nous

n'en trouverons plus qui méritent ce titre jusqu'à Alexandre Sévére.

Beau témoignage rendu à Pertinax, par la conduite de Pompeïen

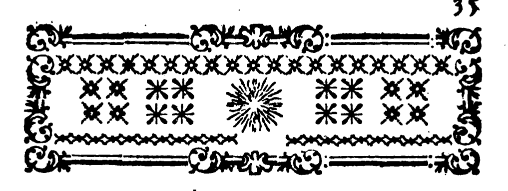
Je ne dois point finir ce qui regarde Pertinax, sans lui faire honneur du beau témoignage que lui rendit par sa conduite Pompeïen gendre de Marc-Auréle, l'honneur du Sénat, & le Caton de son siécle. Cet illustre Sénateur, ne pouvant supporter la vûe des horribles excès de Commode son beau-frere, s'étoit retiré de Rome sous prétexte d'infirmités. Il y reparut, dès qu'il sçut qu'il s'agissoit de mettre Pertinax sur le trône, & il y demeura pendant toute la durée de son régne, trop court pour le bonheur de l'Empire. Quand Pertinax ne fut plus, les infirmités de Pompeïen revinrent, & on ne le revit plus dans la ville.

Eloge de Pompeïen.

Il n'est plus guéres parlé de Pompeïen dans l'Histoire, où il fait le plus beau rôle de tous les particuliers ses contemporains : choisi pour gendre par Marc-Auréle à cause de sa vertu, grand homme de guerre, grand homme de bien, auteur des avis les plus sages tant que Commode daigna le consulter, ne prenant aucune part ni aux crimes de cet Empereur, ni aux attentats tramés contre lui, & sensible aux droits de l'affinité jusqu'à verser des larmes sur la mort d'un Prince, sous lequel sa vie n'avoit pas été assurée un instant.

Capit. Pert. 1.





SUITE
DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.
§. III.
DIDIUS JULIANUS.

L'Empire est mis à l'encan par les Prétoriens. Sulpicianus se présente pour l'acheter. Didius Julianus met l'enchére sur lui, & l'emporte. Il est confirmé par le Sénat. Dion le taxe mal-à-propos, ce semble de luxe & de gourmandise. Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, & gagner celle du peuple & du Sénat. Il est détruit par Sévére. Récit abrégé de sa chûte & de sa mort. Il méritoit son malheureux sort.

An. rom. 944.
De J. C. 193.

Q. Sosius Falco.
C. Julius Erucius Clarus.

L'Empire est mis à l'encan par les Prétoriens.

LEs soldats, après la mort de Commode, avoient disposé de l'Empire en arbitres & en maîtres; après la mort de Per-

Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 1. 2.

tinax, ils le vendirent. Le crime qu'ils avoient commis les rendant timides, ils se renfermérent dans leur camp, laissant le peuple & le Sénat exhaler soit leur indignation soit leur douleur par des plaintes aussi améres qu'impuissantes. Pour eux, insultant au malheur public, dont ils étoient la cause, & ne songeant qu'à le tourner au profit de leur avidité, ils firent monter sur le mur du camp ceux d'entre eux qui avoient la voix la plus forte, afin qu'ils proclamassent l'Empire à vendre au plus offrant, & à celui qui leur promettroit une plus grande largesse.

Sulpicianus se présente pour l'acheter.

Ils avoient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus Préfet de la ville, beau-pere de Pertinax, Sénateur jusques-là estimé, mais qui fit en cette occasion un indigne personnage. Il avoit été envoyé par son gendre dans le camp des Prétoriens, au premier bruit de leur mouvement séditieux, pour tâcher de les appaiser. Pendant qu'il étoit dans le camp, Pertinax fut tué, & Sulpicianus n'eut pas honte de vouloir en recueillir la dépouille sanglante. Il fit donc son offre : mais bientôt il lui survint un concurrent.

La nouvelle de la proclamation des soldats s'étant répandue dans la ville, les honnêtes gens en eurent horreur. Ils jugeoient que c'étoit le dernier dégré de l'opprobre pour le nom Romain, que l'Empire de Rome fût mis à l'encan, comme les choses qui

fe vendent au marché ; & que les aſſaſſins d'un Empereur chéri & reſpecté, loin de ſubir la peine de leur abominable attentat, vendiſſent la ſucceſſion à l'Empire comme leur proie.

Didius Julianus met l'enchère ſur lui, & l'emporte.

Didius Julianus penſa autrement. C'étoit un homme d'une naiſſance diſtinguée, ſurtout du côté maternel, puiſque ſa mere avoit pour ayeul le fameux Juriſconſulte Salvius Julianus, auteur de l'Edit perpétuel ſous Adrien, ſon pere Petronius Didius étoit originaire de Milan. Didius Julianus fut élevé dans la maiſon & ſous les yeux de Domitia Lucilla mere de Marc-Auréle. Il obtint ſucceſſivement toutes les charges, & parvint au Conſulat, qu'il géra avec Pertinax. Il lui ſuccéda auſſi dans le Proconſulat d'Afrique, & il eut encore divers autres emplois, dans leſquels il s'acquit quelque réputation. J'ai remarqué, lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée, ce qu'il y fit de plus digne de mémoire. Sa vie ne ſe paſſa pas ſans traverſes. On a vû qu'il fut impliqué dans l'accuſation ſous laquelle ſuccomba ſon oncle maternel Salvius Julianus ; mais il en ſortit à ſon avantage, Commode, ſi nous en croyons Spartien, ayant déjà tant verſé de ſang illuſtre, qu'il en étoit las, & craignoit de ſe rendre trop odieux. Didius fut néanmoins relégué à Milan, origine de ſa famille, ſoit pour cette affaire, ſoit pour quelque autre de même genre ; &, ſuivant Dion, il méritoit bien

l'exil par son ambition inquiéte, & avide de nouveautés. Il y possédoit de grandes richesses, & il en amassoit tous les jours par toutes sortes de voies. Dion prétend l'avoir souvent convaincu d'injustice dans des procès qu'il plaida pour ceux que Didius fatiguoit par ses véxations. Pour ce qui est de ses mœurs, je ne sçais pas trop à quoi m'en tenir, entre les témoignages absolument contraires de Dion & d'Hérodien d'une part, & de l'autre de Spartien.
Spart. 3. Les deux premiers, ses contemporains, l'accusent de débauches, de luxe, d'intempérance, sans aucun égard aux bienséances les plus indispensables. Spartien tient un langage tout opposé. Il traite de calomnies les bruits répandus à ce sujet, & il assûre que la table de Didius étoit frugale jusqu'à une épargne qui peut paroître sordide. S'il falloit me déterminer, je me rangerois volontiers du côté de Spartien. Il est visible que Dion haïssoit Didius, & qu'il se plaît à en dire du mal: & d'ailleurs les excès d'une dépense voluptueuse ne s'allieroient pas aisément avec les trésors immenses qui le mirent en état d'acheter l'Empire. Mais s'il n'eut point ce vice, il est blâmable par bien d'autres endroits, & on ne peut le disculper de légéreté, d'avidité, d'ambition inconsidérée, de petitesse d'esprit, & de foiblesse de courage & de tête.

Il étoit à table, lorsqu'on vint lui dire

que les soldats offroient l'Empire à celui qui les payeroit le mieux. Son caractère le portoit à ouvrir son cœur à cette espérance, & sa femme & sa fille l'y exhortoient. Il sort, & animé encore par deux Officiers qu'il rencontra, il se présente au pied du mur. Il y apprend quelle somme offroit Sulpicianus au-dedans du camp, & sur le champ il couvre son offre par une plus forte enchère. Les contendans se piquent d'émulation, & combattent sans se voir. Avertis de leurs offres respectives par des messagers qui alloient & venoient de l'intérieur du camp à la muraille, & de la muraille, à l'intérieur du camp, ils enchérissent à l'envi l'un sur l'autre, & enfin Sulpicianus promit aux soldats vingt mille sesterces par tête. Didius fit un effort, & en ajouta tout d'un coup cinq mille. Il l'emporta par cette enchère exhorbitante, aidée de la réflexion qu'il fit faire aux soldats, que Sulpicianus étoit beau-pere de Pertinax, & voudroit sans doute venger sa mort. Pour lui au contraire, il promit de rétablir la mémoire de Commode, de relever ses statues, de laisser les Prétoriens jouir des mêmes droits, c'est-à-dire, de la même licence dans laquelle cet Empereur les avoit entretenus. A ces conditions il fut reçu dans le camp, & proclamé Auguste par les soldats. Il prit donc possession de l'Empire, en offrant les sacrifices accoutumés en pareil cas. Il fit ensuite sa harangue de remerciment, dans laquelle

il ratifia tout ce qu'il avoit promis. Il établit Préfets du Prétoire ceux que la multitude lui désigna elle-même par ses suffrages, sçavoir Julius Flavius Génialis & Tullius Crispinus : & il reçut ses prieres en faveur de Sulpicianus, qui lui avoit disputé l'Empire. En effet, Didius ne fit aucun autre mal à son concurrent, que de lui ôter la charge de Préfet de la ville, dont il revêtit Cornélius Repentinus son gendre.

Il est confirmé par le Sénat.

Tout ce que je viens de raconter se passa le jour même de la mort de Pertinax. Sur le soir le nouvel Empereur partit du camp pour aller au Sénat, environné d'un nombreux cortége de troupes, armées de toutes piéces, & qui marchoient au son des trompettes, & enseignes déployées, comme pour une action de guerre. La précaution étoit placée. Car l'indignation publique ne pouvoit être ni plus légitime ni plus vive. On sçavoit bien que le Sénat ne donneroit que par contrainte son consentement à une élection si vicieuse dans toutes ses circonstances : & le peuple l'attaquoit ouvertement, ensorte que les Prétoriens étoient obligés en traversant la ville de mettre leurs boucliers sur leurs têtes, pour se garantir des tuiles qu'on leur lançoit de dessus les toits.

Dio. & Spart. 3. 4.

La crainte, qui dans ces sortes d'occasions a toujours plus de pouvoir sur ceux qui ont plus à perdre, détermina les Sénateurs à se rendre en grand nombre à l'assemblée,

semblée. Didius ouvrit la séance par un discours des plus singuliers, & que l'on a peine à croire véritable, même sur la parole de Dion, qui étoit présent. » Je vois, » dit-il au Sénat, que vous avez besoin » d'un Chef; & je suis plus digne que tout » autre de vous commander. Je vous en » citerois les preuves, si vous ne me con- » noissiez, & si je ne pouvois en attester » vos consciences. C'est ce qui m'a enhardi » à ne me faire accompagner que de peu » de troupes, & à paroître ici seul au mi- » lieu de vous, pour vous demander la » confirmation de ce qui m'a été donné » par les soldats ». S'il tint réellement ce langage, il falloit qu'il eût perdu toute pudeur. » Car, remarque l'Historien, il se » disoit seul, pendant que le lieu de l'as- » semblée étoit tout environné de gens en » armes, & que dans le Sénat même il se » faisoit garder par des soldats; & il invo- » quoit en sa faveur la connoissance que » nous avions de lui, qui ne produisoit en » nous d'autres sentimens que la crainte & » la haine. » Il obtint néanmoins un décret tel qu'il pouvoit le souhaiter. On l'agrégea aux familles Patriciennes : on lui déféra tous les titres de la puissance Impériale : on décora sa femme Manlia Scantilla, & Didia Clara sa fille du nom d'*Augusta* : aprés quoi il congédia l'assemblée, & fut conduit au Palais par les Prétoriens.

Ici nos Auteurs se partagent, confé- Dion &

taxe mal-à-propos, ce semble, de luxe & de gourmandise.

quemment à la diversité de jugemens que j'ai déjà observée entre eux au sujet de Didius. Si Dion doit en être cru, cet Empereur de quelques heures, trouva trop chétif & trop mesquin le souper qui avoit été préparé pour Pertinax, & il y substitua un festin également somptueux & délicat. Il joua aux dés pendant que le cadavre de son prédécesseur étoit encore dans le Palais, & il se donna le divertissement de la Comédie, ayant fait appeller des Histrions, & entre autres le Pantomime Pylade. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. Il soutient que le nouveau Prince ne mangea qu'après que le corps de Pertinax eût été enséveli; que son repas fut fort triste, & qu'il passa la nuit, non en veilles de divertissemens & de débauches, mais occupé des embarras de la position où il s'étoit mis, & des mesures qu'il devoit prendre dans une conjoncture si difficile. Il faut avouer que cette derniere façon de raconter les choses a bien plus de vraisemblance: & Dion, comme je l'ai observé, paroît prévenu de haine contre Didius, avec qui il avoit eu des démêlés; au lieu que Spartien, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriser ce malheureux Prince. Enfin, la circonspection dont usa Didius en ce qui regardoit la mémoire de Pertinax, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le

jour même de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures & les invectives leur auroient fait plaisir : & il s'en abstint, par respect pour la vertu.

Le lendemain du jour où Didius s'étoit mis en possession de l'Empire, les Sénateurs & les Chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés, & d'autant plus empressés. » Nous composions nos visages, » dit Dion, & nous affections de faire paroître de la joie, pendant que nous portions la tristesse au fond de l'ame ». Mais le peuple ne se contraignit point, & il manifesta librement toute son indignation. Lorsque Didius sortit du Palais, la multitude l'accabla d'injures : & pendant qu'il offroit, suivant l'usage, dans le vestibule du Sénat un sacrifice à Janus, elle témoigna par ses cris souhaiter qu'il ne trouvât point de présages favorables dans les entrailles des victimes, le traitant d'usurpateur de parricide. Car on lui imputoit, sans fondement à ce qu'il paroît, d'avoir eu part au meurtre de Pertinax : & quelques Ecrivains des tems suivans ont consigné ce faux bruit dans leurs ouvrages. Didius voulut appaiser le tumulte par des paroles de douceur, & il promit une largesse. On lui répondit : » Nous » n'en voulons point : nous ne recevrons » rien ». Quelques-uns allerent jusqu'à lancer des pierres sur lui : ensorte qu'il se crut

Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui.

Herod. & Dio. & Spart.

Eutrop. Aur. Vict.

obligé d'ordonner à ses gardes de faire usage de leurs armes contre des séditieux. Il y en eut de tués : mais l'exemple de leur mort n'arrêta point les autres. Au contraire le peuple en devint plus furieux, & par des clameurs continuelles il regrettoit Pertinax, il prodiguoit les injures à Didius, il invoquoit les Dieux vengeurs, il chargeoit les soldats d'imprécations.

Cependant Didius entra au Sénat, & il y parla avec prudence & avec douceur. Il remercia la Compagnie des honneurs qu'elle lui avoit déférés, aussi-bien qu'à sa femme & à sa fille. Il reçut le nom de Pere de la patrie, qui lui avoit sans doute été offert dès la veille, & qu'il n'avoit pas voulu admettre dans le moment. Mais il refusa une statue d'argent qu'on proposoit de lui dresser.

Au sortir du Sénat, il dirigea sa marche vers le Capitole. Le peuple en foule se mit de nouveau au-devant de lui, pour barrer le chemin : & il fallut encore employer la force & le fer pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au Cirque, & y passa constamment une nuit & un jour sans boire ni manger, appellant au secours de la ville & de l'Empire les divers Commandans des armées répandues dans les Provinces, & sur-tout Pescennius Niger, qui gouvernoit la Syrie. Didius jugea avec raison que si l'on n'aigrissoit point ces esprits échauffés, & qu'on les laissât à eux-mêmes, ils se rebuteroient enfin : & en ef-

set, le besoin de dormir & de repaître les força de se séparer. Chacun s'en retourna chez soi : & la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Ces procédés de Didius ne donneroient pas une mauvaise idée de lui, si le vice de son entrée pouvoit se couvrir. Elle étoit d'autant plus criminelle & plus odieuse, qu'il avoit toujours été personnellement considéré de Pertinax, qui l'appelloit volontiers *son Collégue & son Successeur*, Collégue dans le Consulat, comme je l'ai dit, Successeur dans le Proconsulat d'Afrique. L'événement fit tourner en un autre sens ces paroles, qui passerent pour un présage, lorsque l'on vit Didius succéder à Pertinax dans l'Empire. *Spart.* 2.

Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, & regagner celle du peuple & du Sénat.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée, qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de satisfaire les Prétoriens, & il * surpassa même sa promesse. Au lieu de vingt-cinq mille sesterces, il leur en distribua trente mille par tête. Sçachant combien la mémoire de Commode leur étoit chère, il souffrit qu'ils lui en donnassent le nom : il rétablit plusieurs usages, ou plu-

* *Hérodien assure au contraire, que Didius ne put point acquitter la promesse qu'il avoit faite aux soldats, & que leur espérance frustrée les indisposa contre lui. Comme je ne trouve ailleurs aucune trace de ce refroidissement des Prétoriens à l'égard de Didius, j'ai mieux aimé suivre Spartien.*

tôt abus, introduits par ce Prince, & réformés par Pertinax : enfin, pour mieux reſſembler à cet indigne modéle, il ne rougit pas de ſe déshonorer dans un âge avancé par des combats & des exercices de gladiateur, ce qu'il n'avoit jamais fait dans ſa jeuneſſe.

Pour regagner, s'il étoit poſſible, l'affection du Sénat & du commun des citoyens, il affectoit des manieres extrêmement populaires, ſe rendant aſſidu aux ſpectacles, flattant les puiſſans, ſe familiariſant avec les petits, ſouffrant avec patience les reproches & les injures, admettant les principaux du Sénat à ſon jeu & à ſa table, qui étoit toujours magnifiquement ſervie. Mais on ne ſe laiſſoit point prendre à ſes careſſes baſſes & rampantes. Car, (1) ſuivant la remarque de Dion, tout ce qui paſſe les bornes des convenances, quoiqu'agréable en ſoi, devient ſuſpect aux perſonnes ſenſées. Didius ne réuſſit donc point à calmer les haines du Sénat & du peuple, trop juſtement méritées ; & il ne fit qu'y ajouter le mépris par ſes baſſeſſes.

Il eſt détruit par Sévére. *Dio. & Herod. & Spart. ſ. 9.*

Cependant ce ne fut point de cette cauſe que partit ſa ruine. Il ne fut point non plus vaincu ni détrôné par Niger, dont le peuple avoit dans ſes premiers mouvemens imploré le ſecours. Un ennemi plus prochain, & plus redoutable le renverſa avant qu'il

(1) Πᾶν γὰρ τὸ ἔξωθεν τί σε δοκῇ, δολερὸν τοῖς τῶ εἰκότος, κἂν χαρίζεσθαι ἔχωσι νομίζεται.

eût le tems de s'établir. Sévére, Commandant des Légions d'Illyrie, en se déclarant le vengeur de Pertinax, se fit proclamer Empereur par ses troupes, & marchant aussi-tôt vers Rome, il détruisit sans peine la fortune encore chancelante de Didius.

Le détail de cette révolution appartient à l'Histoire du régne de Sévére, qui en fut l'auteur. Je me contenterai donc de marquer ici en peu de mots, que Didius dans le péril ne montra que foiblesse, timidité, & irrésolution perpétuelle; & qu'enfin abandonné des Prétoriens, que Sévére avoit sçû gagner, il fut déposé & condamné à mort par le Sénat. L'Arrêt fut exécuté par un Tribun & quelques soldats envoyés pour tuer Didius dans le Palais même, où il se tenoit caché. Ce lâche & infortuné vieillard, qui avoit acheté si cher une fin si tragique, à la vûe du Tribun se répandit en plaintes, répétant plusieurs fois d'un ton lamentable, » Quel crime ai-je commis? à » qui ai-je ôté la vie »? Ses vaines doléances ne furent point écoutées: les soldats le massacrerent, & son corps, avec la permission de Sévére, fut remis à sa femme & à sa fille, qui l'inhumerent dans le tombeau de son bisayeul. Il périt âgé de cinquante-six ans, ou selon Dion, soixante, n'ayant régné que soixante-&-six jours. Ainsi sa mort tombe au premier ou au second du mois de Juin.

Récit abrégé de sa chûte & de sa mort.

Quelque funeste qu'ait été cette mort,

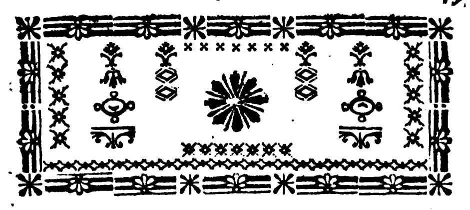
Il mérit

toit son malheureux sort.

on ne peut pas dire qu'elle ne fût pas méritée. L'exemple unique de l'enchère scandaleuse qui lui servit de voie pour parvenir à l'Empire, l'insolence des soldats nourrie non-seulement par l'impunité, mais par la récompense, voilà des crimes qui noirciront à jamais la mémoire de Didius. Et il ne se rachéte par aucun endroit, n'ayant eu aucune qualité personnelle, qui soit capable de lui attirer de l'estime.



LIVRE



LIVRE VINGT-DEUXIEME.



FASTES DU REGNE DE SÉVÉRE.

Q. Sosius Falco. An. Rom. 944.
C. Julius Erucius Clarus. De J. C. 193.

Pescennius Niger est proclamé Empereur à Antioche, & reconnu dans tout l'Orient.

Sévére proclamé Empereur en Illyrie sur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, marche aussi-tôt vers Rome.

Didius tué le 2 Juin : Sévére reconnu dans Rome.

Il casse les Prétoriens, & fait son entrée dans Rome.

Funérailles solemnelles & apothéose de Pertinax.

Nouveaux Prétoriens, dont le nombre devint quadruple de celui des anciens.

Avant que de partir pour aller faire la

guerre à Niger, il s'accommode avec Albin Commandant de la Grande Bretagne, qu'il craignoit d'avoir pour rival, & il lui donne le titre de César.

Premier acte d'hostilité entre Niger & Sévére près de Périnthe dans la Thrace. Niger est déclaré par le Sénat ennemi public.

An. rom. 945. De J. C. 194.

L. SEPTIMIUS SEVERUS AUGUSTUS II.
D. CLODIUS ALBINUS CÆSAR II.

Combat près de Cyzique, où Emilien Général de Niger, est défait.

Commencement du siége de Byzance.

Seconde bataille, entre Nicée & Cius, où Niger commandant ses troupes en personne est vaincu par Candide Général de Sévére.

Il s'enfuit en Syrie, & fortifie le passage du mont Taurus, qui arrête pendant un tems l'armée victorieuse.

Après avoir enfin forcé ce passage, l'armée de Sévére entre en Cilicie. Troisieme & derniere bataille près d'Issus, où Niger est vaincu sans ressource.

Il veut s'enfuir au-delà de l'Euphrate. Il est pris & tué.

Rapines & cruautés exercées par Sévére sur le parti vaincu.

An. rom. 946. De J. C. 195.

SCAPULA TERTULLUS.
TIREIUS CLEMENS.

Expédition de Sévére dans la Mésopota-

mie & les pays voisins. La possession de Nisibe assurée aux Romains.

CN. DOMITIUS DEXTER II. An. Rom. 947.
L. VALERIUS MESSALA THRASEA PRISCUS. De J. C. 196.

Prise de Byzance après un siége de trois ans.

Rupture entre Sévére & Albin, qui se fait proclamer Auguste.

Albin passe dans les Gaules.

Sévére revenu d'Orient, & arrivé à Viminacium sur le Danube, déclare César Bassianus son fils aîné, & lui fait prendre les noms de Marc-Auréle-Antonin. Nous le nommons Caracalla.

.... LATERANUS. An. Rom. 948.
.... RUFINUS. De J. C. 197.

Bataille entre Sévére & Albin, près de Lyon, le 19 Février. Sévére demeure victorieux. Albin se tue lui-même, ou se fait tuer par un de ses esclaves.

Sévére se montre plus cruel encore après cette victoire, qu'il n'avoit fait après avoir vaincu Niger.

Ses emportemens contre le Sénat, dont plusieurs membres avoient paru pancher pour Albin. Il met Commode au rang des Dieux; se dit son frere, & fils de Marc-Auréle. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort.

An. rom. 957. De J. C. 206.

NUMMIUS ALBINUS.
FULVIUS ÆMILIANUS.

Condamnation & mort de plusieurs Sénateurs.

An. rom. 958. De J. C. 207.

. . . . APER.
. . . . MAXIMUS.

Mouvemens des Calédoniens & des Méates dans la Grande Bretagne. Sévére prend la résolution de se transporter sur les lieux.

Bulla Felix, voleur renommé, est pris.

An. rom. 959. De J. C. 208.

M. ANTONINUS AUGUSTUS III.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR II.

Sévére passe dans la Grande Bretagne avec ses deux fils.

Géta est déclaré Auguste.

An. rom. 960. De J. C. 209.

. . . . POMPEIANUS.
AVITUS.

Expédition de Sévére dans le Nord de la Grande Bretagne. Il accorde la paix aux Barbares.

An. rom. 961. De J. C. 210.

MAN. ACILIUS FAUSTINUS.
TRIARIUS RUFINUS.

Mur de Sévére entre les Golphes de Clyd & de Forth.

Caracalla entreprend de tuer son pere.

. . . . GENTIANUS. An. rom. 962. De J. C. 211.

. . . . . . BASSUS.

Maladie de Sévére.

Les Barbares reprennent les armes.

Sévére meurt à Yorck, le 4 Février.

Ses fils célébrent sur le lieu ses funérailles, & portent à Rome l'urne qui contenoit ses cendres.



§. I.

SÉVÉRE.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire. Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du peuple. Ses commencemens. Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. Ses vûes de réforme par rapport au Gouvernement. Il se fait proclamer Empereur par ses troupes. Il est reconnu dans tout l'Orient. Il s'endort dans une fausse sécurité. Commencemens de Sévére. Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit. Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats. Il part, & est reçu sans résistance dans l'Italie. Inutiles & misérables efforts de Didius pour se maintenir. Sévére engage les Prétoriens à abandonner Didius. Mort de Didius. Le Sénat reconnoît Sévére pour Empereur. Tout Rome craint Sévére. Députation de cent Sénateurs, qui vont le trouver à Interamna. Il casse les Prétoriens. Il fait son entrée dans Rome. Il vient au Sénat, & fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point. Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funébre. Sévére s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Nouveaux

Prétoriens. Sévére songe à s'assûrer du côté d'Albin. Commencemens d'Albin. Sévére le décore du titre de César. Il se prépare à attaquer Niger. Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au Sénat & au peuple. Motif de ce silence. Mouvemens passagers de sédition dans son armée. Niger passe en Europe. Combat sons Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public. Négociation peu sincére & inutile. Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu. Siége de Byzance par Sévére. Bataille de Nicée, où Niger est vaincu. Le passage du Mont Taurus fortifié par Niger, arréte d'abord les troupes de Sévére. Un orage affreux en renverse les fortifications. Troisieme & derniere bataille près d'Issus. Défaite & mort de Niger. Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Rigueurs exercées par Sévére après la victoire. Prise de Byzance après un siége de trois ans. Rigueurs exercées par Sévére sur les Byzantins. Guerre de Sévére contre divers peuples de l'Orient. Un brigand nommé Claude se joue impunément de Sévére. Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire.

NOus venons de voir trois Princes tués dans l'espace de cinq mois. Ici s'ouvre une nouvelle scène, plus tragique encore & plus sanglante. Les guerres civiles, calmées depuis la victoire de Vespasien, ou qui du moins ne s'étoient fait sen-

tir que par quelques nuages légers, aussitôt disparus que formés, se ranimerent avec fureur dans les tems dont j'ai à parler ; & aux massacres des Princes elles joignirent les carnages des batailles.

Ces malheurs étoient la suite inévitable de la licence que s'arrogeoient les troupes de disposer de l'Empire à leur volonté. Les Prétoriens n'y avoient pas plus de droit que les armées des Provinces : & dans le dernier choix ils avoient poussé l'abus à un tel excès d'insolence, qu'il n'étoit pas possible que les Chefs des Légions, & les Légions elles-mêmes, se laissassent donner des maîtres par de si indignes Electeurs.

Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du peuple. Ses commencemens.

Dio, l. LXXIII.

Spart. Did. 4. & Nig. 2. 3.

Spart. Nig. 1.

J'ai dit, que dans le moment même où Didius se mettoit en possession de l'Empire qu'il avoit acheté, le peuple outré de colére, invoqua à cris redoublés Pescennius Niger, actuellement Gouverneur de Syrie, & l'invita à laver l'opprobre du nom Romain, en se plaçant lui-même sur le trône des Césars, dont un vil marchand s'étoit honteusement emparé. Niger méritoit à bien des égards l'estime que le peuple lui témoignoit avec tant d'éclat. Il ne dut point son élévation à sa naissance, qui étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de Chevaliers Romains, né probablement à Aquinum, où son grand-pere exerça l'emploi d'Intendant des Césars, après avoir pris dans sa jeunesse quelque teinture des Lettres, se sentant plus de courage & d'am-

bition que de fortune, il se jetta dans le service, & il se conduisit dans les différens dégrés de la milice par lesquels il passa, de maniere à s'attirer les éloges de Marc-Auréle. Sous Commode, il se signala dans une guerre contre les Barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des Déserteurs qui avoient inondé les Gaules, & il y réussit si bien, que Sévére, alors Gouverneur de la Lyonnoise, lui rendit auprès de l'Empereur le plus glorieux témoignage, l'appellant un homme nécessaire à la République. Il parvint au Consulat par une voie bien honorable, c'est-à-dire, sur la recommandation des Officiers qui servoient sous ses ordres : & Commode, à qui cette preuve d'estime & d'affection donnée par des gens de guerre à leur Général faisoit ombrage, n'osa néanmoins s'y refuser. Niger fut Consul la même année que Sévére, & il eut rang avant lui. Enfin il obtint le gouvernement de Syrie, & il fut redevable de cette place, l'une des plus importantes de l'Etat, au crédit de Narcisse, ce même athléte qui peu de tems après étrangla Commode. C'étoient de pareilles protections qui disposoient de toutes les faveurs.

Dio, l. LXXII. p. 820. Spart. Nig. 3.

4.

1.

Entre ses qualités militaires, on a loué sur-tout sa fermeté à maintenir la discipline, que Sévére lui-même, son ennemi cruel & son vainqueur, citoit pour modéle à ceux à qui il donnoit le commandement des

Sa fermeté à maintenir la dicisplime militaire.

3. & 10.

troupes. Jamais un ſoldat de Niger n'exigea d'un ſujet de l'Empire , ni bois, ni huile, ni corvée : ou ſi quelques-uns violerent en ce point les défenſes de leur Général , ils en furent ſévèrement punis. Ainſi, il ordonna que l'on tranchât la tête à dix ſoldats, qui avoient mangé une poule volée par l'un d'eux : & ayant été arrêté par les murmures de l'armée, qui ſe porta preſque à une ſédition, il voulut du moins que les coupables rendiſſent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée; & de plus, il les condamna à ne point faire de feu de toute la campagne , à ne manger rien de chaud , & à ſe contenter d'eau & de nourritures froides, & il leur donna des ſurveillans qui les obligeaſſent à obſerver la loi qu'il leur impoſoit.

Il ſe montroit ennemi déclaré de tout ce qui reſſentoit le luxe & la molleſſe dans une armée. Ayant remarqué des ſoldats qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi , bûvoient dans une taſſe d'argent, il interdit l'uſage de toute piéce d'argenterie dans le camp, diſant que la vaiſſelle de bois devoit ſuffire, & qu'il ne falloit pas que les Barbares , s'ils venoient à s'emparer des bagages , puſſent tirer vanité d'une argenterie conquiſe ſur les Romains. Il ne ſouffroit point de boulangers dans l'armée durant les expéditions , & il réduiſoit au biſcuit & les ſoldats & les Officiers. Il proſcrivit pareillement le vin, vou-

lant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage.

On peut juger qu'une telle réforme déplaisoit beaucoup aux troupes : mais Niger 8.
tint ferme, & des soldats qui gardoient les frontieres de l'Egypte lui ayant demandé du vin, » Que dites-vous ? leur répondit-» il : vous avez le Nil, & le vin vous est » nécessaire » ! Dans une autre occasion des troupes qui avoient été battues par les Sarrasins, prétendirent s'excuser sur l'épuisement de leurs forces. » Nous n'avons » point de vin, crierent-elles avec insolen-» ce : nous ne pouvons pas combattre. » Niger leur imposa silence par cette grave réprimande : » Rougissez de votre mollesse, » leur dit-il. Vos vainqueurs ne boivent » que de l'eau. » Les Sarrasins, par disette & par rusticité, observoient alors l'abstinence du vin, dont leur faux Prophéte leur a fait long-tems après un point de religion.

Si Niger fut un Général sévére à l'égard des soldats, il se rendit d'un autre côté leur protecteur contre l'injustice. Les soldats Romains étoient en quelque façon tributaires de ceux qui les commandoient, & l'usage s'étoit introduit qu'ils payassent certains droits prétendus qui dégéneroient en véxations. Il supprima ces exactions dans 9.
ses armées dont il eut le commandement ; il défendit aux Officiers de rien recevoir de leurs soldats, & il en fit lapider deux, qui

s'étoient rendu coupables de cette sorte de concussion contre sa défense. Il avoit souvent dans la bouche à ce sujet un fort beau mot, cité dans une lettre de Sévére. Il disoit (1) qu'un Officier doit se faire craindre & respecter de ses soldats, & qu'il ne peut y réussir, s'il n'est sans tache & sans reproche en ce qui regarde l'intérêt.

Il montroit l'exemple. 3. & 11. Il montroit l'exemple, & jamais il ne souffrit que les soldats lui payassent aucune de ces redevances abusives qu'il interdisoit aux autres. En général, il ne prescrivoit rien à ceux qui lui obéissoient, qu'il ne pratiquât lui-même. Quand il étoit en campagne, il faisoit dresser sa table, frugalement servie, à l'entrée de sa tente en-dehors, sans chercher aucun abri ni contre le soleil, ni contre la pluie. Dans les marches, où le soldat Romain, comme tout le monde sçait, étoit extrêmement chargé, portant non-seulement le poids de ses armes, mais des provisions pour plusieurs jours, Niger avoit l'attention de charger encore plus ses esclaves, afin de consoler les troupes, & de ne leur pas donner lieu de se plaindre que leur condition fût pire que celle des derniers des hommes. En tout il se traitoit comme soldat : & il ne craignoit pas de protester avec serment en pleine assemblée, que jamais il ne s'étoit distingué en rien de ceux qui oc-

(1) Scias id de Nigro, militem timere non posse, nisi integri fuerint tribuni & duces militum. *Spart. Nig.* 3.

cupoient le plus bas rang de la milice, & que tant qu'il feroit à la tête des armées, il tiendroit conftamment la même conduite. Ce fut un vrai guerrier. Marius, Camille, Coriolan, Annibal, faifoient l'objet perpétuel de fon admiration & de fes entretiens. Les Scipions ne le fatisfaifoient 12.
pas, parce qu'ayant mêlé l'aménité & les graces aux vertus militaires, ils ne pouvoient plaire à un homme livré de toutes les puiffances de fon ame au métier des armes.

Incertitude fur ce qui regarde fes mœurs.

La qualité de fes mœurs eft un problême. Spartien fe contredit fur cet article. Dans un endroit il affûre que Niger donnoit pleine licence à toutes fes paffions: & dans un autre, il le repréfente comme un modéle de 1. 6.
chafteté, à qui, du confentement public, fut déféré l'honneur de préfider à des myftères réfervés par la loi & par l'ufage à ceux dont la vie ne connoiffoit aucune fouillure. Je compte pour rien le témoignage d'un ennemi tel que Sévére, qui accufoit Niger 5.
de corruption dans fes mœurs. Il lui reprochoit auffi la fourberie & l'ambition, lui qui étoit le plus fourbe & le plus ambitieux des hommes.

Ses vûes de réforme par rapport au Gouvernement. 7.

Il paroît que Niger fe piquoit d'avoir des vûes par rapport au Gouvernement, & il étoit affez autorifé pour ofer donner des confeils en ce genre, non-feulement à Marc-Aurèle, Prince auffi bon qu'il étoit fage, mais au brutal & fanguinaire Commode.

La pensée qu'il avoit sur les commandemens soit militaires, soit civils dans les Provinces, dont il vouloit que la durée fût étendue jusqu'à cinq ans, a deux faces. Il alléguoit pour l'appuyer, le tort que faisoit manifestement aux Provinces le fréquent changement de Gouverneurs & de Magistrats : & il disoit que ceux à qui l'on confioit l'autorité, se voyoient obligés de la quitter avant que d'avoir appris à en faire usage. Ces raisons ont de la force. Mais dans un Etat aussi chancelant que l'Empire Romain, où la premiere place étoit proposée comme un prix au plus audacieux, les commandemens de longue durée pouvoient aisément devenir dangereux pour le Prince.

Ses autres plans, rapportés par Spartien, sont incontestablement judicieux & bien entendus. Il souhaitoit que l'on ne confiât point les emplois importans à des hommes qui fussent tout neufs * & sans expérience; que les Magistrats suprêmes dans chaque Province fussent tirés du nombre de ceux qui y avoient servi comme Assesseur dans la Province dont il étoit natif, & qu'au contraire dans Rome, à cause de l'éminente dignité de la Capitale, l'administration de l'autorité publique ne fût donnée qu'à des

* *C'est ainsi que je traduit le mot* novi *employé par l'Auteur original. Niger auroit eu mauvaise grace à prétendre exclure des emplois les hommes nouveaux, lui dont la naissance étoit médiocre. Il ne paroit pas non plus que le mot* novi *tout seul puisse signifier les nouveaux citoyens.*

Romains

Romains d'origine. Enfin, il assigna des gages aux Conseillers qui composoient les Tribunaux, au lieu de les laisser à la charge des Proconsuls ou Gouverneurs, se fondant sur cette belle maxime, qu'un Juge ne doit ni donner ni recevoir.

Tel étoit Niger: & l'on voit par ce précis de son caractère & de sa conduite, que le peuple & le Sénat avoient raison de l'estimer, & de le désirer pour Empereur.

Il se prêta à un voeu si flatteur: & ayant sondé les principaux Officiers, & même plusieurs soldats de son armée, qu'il trouva favorablement disposés; sçachant d'ailleurs qu'il étoit aimé des peuples de Syrie, pour qui ce Général si sévére à l'égard des troupes, n'avoit montré que de l'indulgence & de la douceur, il convoqua une assemblée de ses Légions près d'Antioche, pour leur proposer, ou plutôt pour consommer tout d'un coup, par leurs promptes acclamations, cette grande affaire. Là monté sur son Tribunal, il représenta aux soldats l'état déplorable de l'Empire indignement mis à prix, & acheté par un homme sans mérite & sans talens; la douleur amére du peuple Romain, qui appelloit à grands cris un vengeur, & qui désignoit nommément leur chef comme sa ressource & son espérance. Après quoi il ajoûte: » Je vous propose » une grande entreprise. Mais s'il faut convenir qu'il y auroit de l'audace & de la » témérité à la tenter sans motif & sans cau-

Il se fait proclamer Empereur par ses troupes.

Herod. L. II.

» se, d'un autre côté il n'est pas moins cer-
» tain que de nous refuser aux prieres de
» ceux qui nous implorent, ce seroit lâ-
» cheté & trahison. Il m'a donc paru né-
» cessaire de vous consulter, & de sçavoir
» votre sentiment sur ce qu'il convient de
» faire en pareille circonstance. Je me dé-
» ciderai par votre avis, & vous partage-
» rez ma fortune. Car si le succès nous fa-
» vorise, vous jouirez en commun avec
» moi du bonheur & de la gloire qui en ré-
» sulteront ».

A ce discours de Niger, les soldats & la multitude des citoyens d'Antioche qui s'étoient mêlés parmi eux, répondirent par mille acclamations. Tous le saluérent sur le champ Empereur & Auguste, & le revêtirent de la pourpre & des autres ornemens de la dignité Impériale, en la maniere dont le permettoit une élection subite, & qui n'avoit été précédée d'aucuns préparatifs. Le nouvel Empereur alla en pompe rendre ses actions de graces aux Dieux dans les principaux temples de la ville, & il fut reconduit avec le même cortége à sa maison, que l'on décora de branches de lauriers, de couronnes civiques, & de tout l'appareil extérieur qui annonçoit & faisoit respecter la demeure des Césars.

Il est reconnu dans tout l'Orient.

Cet heureux commencement eut d'abord les suites les plus brillantes. Toutes les Provinces de l'Asie mineure jusqu'à la mer Egée approuverent le choix des Légions de

Syrie. Les Princes & les Satrapes au-delà de l'Euphrate & du Tigre féliciterent Niger, & lui offrirent leurs secours. Des deux parts se rendoient à Antioche de continuelles Ambassades des Rois & des peuples, qui venoient faire hommage à leur protecteur & à leur maître. Niger reçut les respects, mais il refusa les secours étrangers, se comptant solidement établi, & ne doutant point qu'il ne fût bientôt reconnu de tout l'Empire, sans avoir besoin de tirer l'épée.

Il s'endort dans une fausse sécurité.

Cette sécurité fut la cause de sa ruine. Il auroit dû assembler sur le champ toutes ses forces, entrer en marche, aller à Rome, & mettre le Sénat & le peuple en liberté de déployer leurs sentimens à son égard, & de consolider par une délibération solemnelle & autentique, ce que l'inclination sécrete des uns, les mouvemens tumultueux des autres, avoient seulement ébauché. Au lieu d'user de cette diligence, absolument nécessaire dans le cas où il se trouvoit, Niger, par une faute inexcusable dans un Chef de parti que l'on représente d'ailleurs comme homme de tête & d'expérience, s'endormit dans l'inaction, & s'amusa à célébrer des jeux & des fêtes avec les habitans d'Antioche, qui étoient fous de spectacles & de divertissemens. Nous en serions moins surpris, si nous nous en tenions au jugement de Dion, qui traite Niger d'esprit peu élevé & peu solide, que la prospérité enyvra, ensorte qu'il se laissoit donner le nom de

Dio. ap. Vales.

nouvel Alexandre, & se vantoit de porter son droit à la pointe de son épée. Mais j'ai déjà observé que Dion n'est point un Ecrivain sur l'impartialité duquel on puisse compter. Quoiqu'il en soit, par cette négligence Niger donna moyen à un rival actif & vigilant de le prévenir, & ensuite de le détruire. Ce rival étoit Sévére, que je dois maintenant faire connoître.

Commencemens de Sévére.
Spart. Sev. 1-4.

L. Septimius Severus, que nous appellerons simplement Sévére, nâquit dans la ville de Leptis en Afrique le onze Avril de l'année de Rome 897. de J. C. 146. Son pere se nommoit M. Septimius Géta, & étoit d'une famille de Chevaliers Romains: ses deux oncles paternels, M. Agrippa & Septimius Severus, furent Consuls. Sévére fut élevé avec soin, & il acquit une grande connoissance des Lettres Latines & Grecques. A l'âge de dix-huit ans il fit preuve de ses progrès dans les études par des Déclamations publiques. Mais bientôt d'autres soins l'occuperent, & les Lettres furent sacrifiées à l'ambition & à l'amour du plaisir.

Aurel. Vict. Spart.

Il vint à Rome sous l'Empire de Marc-Auréle, qui le fit d'abord Avocat du Fisc, & ensuite Sénateur. Sa jeunesse fut licentieuse, & même remplie de crimes. On intenta contre lui une accusation d'adultère, dont il se tira plus heureusement sans doute qu'il ne méritoit: & il fut redevable du bon succès de son affaire au Président du Tribunal,

Didius Julianus, qu'il priva dans la ſuite de l'Empire & de la vie.

Il obtint ſucceſſivement du même Empereur Marc-Auréle les charges de Queſteur, de Tribun du peuple, & de Préteur ; & il s'en montra digne par une grande activité, & par une attention exacte à tous ſes devoirs. Il fut Lieutenant du Proconſul d'Afrique après ſa Queſture, & dans cet emploi il parut bien jaloux de ſon rang. Car un de ſes compatriotes, homme du peuple, l'ayant rencontré précédé de ſes Licteurs, & étant venu l'embraſſer comme un ancien camarade, Sévére le fit battre de verges, & ordonna au crieur public de lui reprocher ſon audace en ces termes : » Souve» nez-vous (1) de la modeſtie qui con» vient à ce que vous êtes, & n'ayez pas » la témérité d'embraſſer un Lieutenant du » peuple Romain ».

Après ſa Préture, il fut envoyé en Eſpagne, & enſuite établi Commandant d'une Légion. Il quitta cet emploi pour aller à Athènes, afin, dit l'Hiſtorien, de s'y perfectionner dans les Lettres, de viſiter les antiquités dont cette ville étoit remplie, & de ſe faire initier aux myſtères de Cérès. Ce voyage pourroit bien cacher une diſgrace, dans laquelle Sévére aura été enveloppé ſous Commode, avec tous ceux qui avoient eu part à l'eſtime de Marc-Auréle.

(1) Legatum populi Romani homo plebeius temere amplecti noli.

Dans le séjour qu'il fit à Athènes, il éprouva ce qui arrive à ceux qui sont mal en Cour. Il fut négligé, & reçut même quelques injures des Athéniens. Il sçut bien s'en venger, lorsqu'il se vit Empereur, en diminuant leurs priviléges : trait remarquable de son caractère vindicatif & dangereux.

Comme il avoit beaucoup de ruse & d'intrigue, il vint à bout de reprendre faveur. Il étoit Gouverneur de la Lyonnoise pendant la guerre des Déserteurs : & l'on dit même que dans cette place il se fit aimer des peuples confiés à ses soins. Il s'éleva ensuite au Consulat, & parvint, par le crédit du Préfet du Prétoire Lætus, à l'un des plus beaux Commandemens de l'Empire. Il fut mis à la tête des Légions qui gardoient contre les Barbares la rive du Danube en Pannonie : & telle étoit sa position, lorsqu'arriva la mort de Commode, & les révolutions qui la suivirent.

Il reconnut Pertinax. Mais lorsqu'il vit l'Empire déshonoré par le honteux marché de Didius Julianus, & l'indignation publique allumée en conséquence, il crut que le moment étoit venu de satisfaire l'ambition qu'il avoit toujours nourrie dans son cœur. Car de tout tems il avoit aspiré au trône, & les écrits des Historiens sont remplis des prétendus présages de son élévation future, c'est-à-dire, des preuves de ses désirs & de ses espérances. Je me con-

Dio. lib. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 1. & 3.

tenterai d'en rapporter un seul trait. Sévére étant devenu veuf de Marcia, qu'il avoit épousée en premieres nôces, alla chercher une femme jusques dans la Syrie, & il épousa la célébre Julie, par la raison que l'horoscope de cette Dame lui promettoit, disoit-on, le rang suprême.

Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit. *Herod. L. II.*

Sévére voyant donc arrivée l'occasion qu'il attendoit depuis si long-tems, résolut de ne la pas laisser échapper. Il avoit tout ce qui est nécessaire pour mener à fin une grande entreprise, audacieux & rusé tout ensemble, endurci à la fatigue, & supportant sans peine le froid, la faim, & les plus rudes travaux : ajoutez un coup d'œil perçant, &, pour exécuter ce qu'il avoit conçu, une activité que l'on peut comparer presque à celle de César.

Dans le fait dont il s'agit, il saisit tout d'un coup la face la plus avantageuse par laquelle il pouvoit se présenter. La mémoire de Pertinax étoit par-tout respectée & chérie, & singuliérement parmi les Légions d'Illyrie, au milieu desquelles il s'étoit signalé sous le régne de Marc-Auréle par de glorieux exploits, & par toutes sortes de vertus guerrieres & morales. Sévére, qui commandoit actuellement ces mêmes Légions, comprit que la plus favorable entrée qu'il pût se ménager auprès d'elles, c'étoit de témoigner un grand désir de venger la mort de Pertinax, qui avoit excité dans leurs esprits l'indignation & l'horreur.

Ce fut suivant ce plan qu'il parla aux premiers Officiers, sans témoigner en aucune façon qu'il pensât à s'élever à l'Empire. Ceux-ci gagnés, communiquerent les mêmes impressions à leurs subalternes & aux soldats. Tous entrerent avec joie dans un si beau dessein, & ils tirerent aisément la conséquence, que pour mettre leur Chef en état de venger Pertinax, il falloit le faire Empereur.

Les hommes de ce climat, dit l'Historien, sont aussi épais d'esprit, que de corps, grands de taille, robustes, excellens pour combattre ; mais peu capables de démêler les ruses & les artifices. Sévére au contraire étoit le plus fin & le plus délié des mortels, insinuant, beau parleur, & ayant dans la bouche souvent tout le contraire de ce qu'il pensoit au fond de l'âme, ne ménageant ni les promesses ni les sermens, sauf à les tenir ou à les violer, selon que son intérêt le demanderoit. Il n'avoit pas besoin de toute son habileté pour amener à son but les Légions & les peuples d'Illyrie. Leur empressement fut extrême à proclamer Empereur le vengeur de Pertinax : & Sévére, pour les mieux persuader de la sincérité de ses intentions, prit le nom de ce qu'il s'engageoit à venger. Il sçavoit que ce nom lui seroit une aussi favorable recommandation dans Rome, qu'auprès de son armée. Ce fut

Spart. 5. Vict. Ep. à Carnunte *, ou à Sabaria, qu'il fut déclaré

** Carnunte & Sabaria sont des villes de la Pan-*

Empereur

Empereur, sur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai. Les Gouverneurs & les troupes des Provinces voisines jusqu'au Rhin, suivirent l'exemple de l'Illyrie. Sévere leur avoit dépêché des couriers & des négociateurs pour se les concilier. Mais son plus puissant appui fut la diligence de sa marche & la rapidité de ses succès. *Herod.*

Car dès qu'il se vit élu, il prit la résolution de partir sur le champ pour aller à la tête de son armée se faire reconnoître dans Rome : & ayant assemblé les soldats, il leur parla en ces termes : » L'indignation qui » vous anime contre l'attentat commis » dans Rome par d'indignes soldats, qui » n'en méritent pas le nom, est la preuve » de votre fidélité pour vos Empereurs, & de votre religieux respect » pour le serment que vous leur prêtez. J'ai toujours fait profession des mêmes sentimens. Vous le sçavez : attaché » & soumis aux Chefs de l'Empire, je n'avois jamais pensé à l'élévation où vous » m'avez placé par vos suffrages ; & maintenant je n'ai point de plus ardent désir » que celui d'achever promptement une » vengeance aussi légitime qu'elle vous sera » agréable.

Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats.

» L'honneur de l'Empire est pour nous » un nouvel aiguillon. Il ne nous est pas » permis de le laisser sous l'opprobre dont » il est actuellement couvert. Autrefois

nonie. La derniere a été la patrie de S. Martin.

» gouverné par de grands & sages Prin-
» ces, la majesté en étoit respectée dans
» tout l'Univers. Sous Commode même,
» la noblesse du Prince, & la mémoire de
» son pere, amortissoient l'impression des
» fautes que la jeunesse lui faisoit commet-
» tre : nous avions plus de compassion
» pour lui que de haine, & nous aimions
» à nous en prendre à ses ministres, &
» aux mauvais conseils, de tout ce que
» nous blâmions dans sa conduite. Des
» mains de Commode l'Empire a passé en
» celles d'un vieillard vénérable, dont la
» vertu & les hauts faits sont intimement
» gravés dans vos cœurs. Et c'est un tel
» Prince que les Prétoriens n'ont pû souf-
» frir, & dont ils ont eu hâte de se défaire
» par un meurtre digne des plus grands
» supplices.

» Celui qui a été assez insensé pour ache-
» ter cette place sublime, ne sera pas as-
» surément capable de vous résister, hom-
» me sans autre mérite que celui de son
» argent, haï du peuple, & n'ayant pour
» toute défense que des soldats liés avec
» lui par le crime, énervés par les délices
» de la ville, & que vous surpassez égale-
» ment en nombre & en valeur.

» Marchons donc avec confiance : allons
» délivrer Rome du joug honteux qui la
» dégrade : & maîtres une fois de la capi-
» tale & du sanctuaire de l'Empire, nous

» entraînerons sans peine tout le reste de
» l'Univers ».

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens. Les soldats donnant à leur Chef les noms d'Auguste & de Pertinax, se déclarerent disposés à le suivre. Sévére ne laissa pas réfroidir leur bonne volonté, & il fit sur le champ les préparatifs du départ. Après avoir distribué des vivres & des provisions pour plusieurs jours, il mit son armée en mouvement, marchant lui-même à la tête, & se faisant accompagner d'une garde fidéle de six cens hommes d'élite, qui ne le perdoient point de vûe, & qui ne quitterent la cuirasse que lorsqu'ils furent arrivés à Rome. Sa diligence & son activité se seroient reproché un moment perdu. Il ne séjournoit nulle part : à peine accordoit-il aux troupes quelques haltes, quelques intervalles d'un repos absolument indispensable : & elles supportoient avec joie toutes les fatigues, parce qu'il leur en donnoit l'exemple. Il ne se distinguoit en rien du commun des soldats : il mettoit la main le premier à tout ce qu'il y avoit de plus pénible : sa tente étoit simple & sans ornemens, sa table servie des mets les plus vulgaires. Le soldat ainsi gouverné est capable de tout. Sévére eut bientôt traversé la Pannonie & franchi les Alpes, & prévenant la Renommée, il parut en Italie avant que l'on y eût reçu la nouvelle de sa marche.

Il part, & est reçu sans résistance dans l'Italie.

Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 5-8. & Sev. 5.

L'Italie étoit alors un pays tout ouvert.

Depuis qu'Auguste avoit changé la constitution de l'Etat, toutes les forces de l'Empire étoient distribuées dans les Provinces frontiéres: & l'Italie au centre jouïssant d'un plein repos & d'une continuelle tranquillité, avoit désappris la guerre & le métier des armes. Sévére en y entrant, n'y trouva donc aucune résistance. La terreur saisit & les villes & les peuples: & d'ailleurs, la couleur qu'il avoit sçû donner à son entreprise lui gagnoit les cœurs: ont étoit charmé de voir arriver celui qui devoit venger Pertinax. Ainsi il fut reçu par-tout avec joie, & les habitans des villes sortoient couronnés de fleurs, pour lui en apporter les clefs. Ravenne en particulier lui ouvrit ses portes, & le mit en possession de la flotte que l'on entretenoit dans son port.

Inutiles & miférables efforts de Didius pour se maintenir.

Spart. Nig. 3.

Didius, à qui la révolte de Niger avoit causé beaucoup d'effroi, fut encore plus allarmé lorsqu'il apprit la proclamation de Sévére, de qui il ne se défioit pas. Il prévit même tout d'un coup l'événement, si nous en croyons Spartien; & il dit qu'il ne seroit donné ni à lui, ni à Niger, de régner long-tems: que le vainqueur seroit Sévére, qui mériteroit bien mieux que ni l'un ni l'autre la haine du Sénat & de tous les Ordres de l'Empire. Cependant résolu de se défendre jusqu'à l'extrêmité, il se fortifia d'abord de l'autorité du Sénat, dont il étoit le maître, & il fit déclarer par délibération de cette Compagnie Sévére ennemi public.

Par le même Arrêt on prescrivit aux soldats qui le suivoient un terme, au-delà duquel s'ils restoient dans ce parti ils seroient traités en ennemis. Pour les déterminer à abandonner un Chef rebelle, & à reconnoître l'Empereur qui avoit pour lui les suffrages du Sénat, on leur envoya une Députation solemnelle toute composée de personnages Consulaires. On nomma un successeur à Sévére, comme s'il eût été aussi aisé de le dépouiller du commandement, que de l'en déclarer déchû. Enfin, outre ces démarches publiques, Didius tenta la voie de l'assassinat, & il fit partir furtivement pour tuer son rival un Centurion nommé Aquilius, qui avoit déja fait ses preuves par le meurtre de plusieurs Sénateurs.

Il n'avoit point d'autres troupes à ses ordres, que les Prétoriens, & peut-être les cohortes de la ville, dont pourtant les Historiens ne font ici aucune mention, apparemment parce qu'elles suivoient les impressions des Prétoriens, supérieurs en nombre & par la dignité de leur corps. On doit y joindre encore les soldats de la flotte de Miséne, qui n'étant point accoûtumés à combattre sur terre, ne pourroient pas rendre de grands services. Il n'étoit donc guéres possible à Didius de tenir la campagne contre l'armée de Sévére, & je ne vois pas qu'il y ait raison de lui reprocher comme une lâcheté la résolution qu'il prit

de ſe renfermer dans la ville. Il travailla à la mettre en état de défenſe : il en répara les fortifications : il commença à dreſſer un camp dans l'un des fauxbourgs : il entoura même le Palais de tranchées & de barricades, voulant s'en faire une derniere retraite en cas de diſgrace, & éviter de tomber dans le même malheur que Pertinax, qui n'avoit péri que parce que les aſſaſſins avoient trouvé toutes les entrées libres pour arriver juſqu'à lui. Didius prétendit auſſi tirer parti des éléphans amenés à Rome pour les ſpectacles, & il les arma en guerre, ſe flattant que leur forme inſolite & leur odeur jetteroient le trouble parmi la cavalerie de ſes ennemis.

Ces foibles reſſources apprêtoient à rire au peuple & au Sénat, qui en remarquoient avec plaiſir l'inutilité. Mais c'étoit ſur-tout quelque choſe de riſible, que de voir faire l'exercice aux pitoyables troupes qui fondoient toute l'eſpérance de Didius. La mauvaiſe diſcipline & l'oiſiveté avoient entiérement fait oublier aux Prétoriens les opérations de la milice, & ſi on les commanmandoit pour quelques travaux, auſſi moûs qu'ignorans, ils ſe faiſoient ſuppléer par des hommes à gages. Les ſoldats de marine tranſportés ſur un autre élément, ne pouvoient faire un métier qu'ils n'avoient jamais appris. Cependant tout étoit en mouvement dans Rome, qui prit la face d'une ville de guerre : chevaux, éléphans, ar-

mes, soldats de différens corps & de différentes espéces; beaucoup de fracas, & peu d'effet.

Didius sentoit lui-même l'étrange inégalité de ses forces comparées à celles de son adversaire: & pour comble de malheur, il comptoit peu sur la fidélité des Prétoriens, quoiqu'il leur prodiguât les largesses, & que pour tâcher de contenter leur avidité, il dépouillât jusqu'aux temples. Il crut aussi leur faire un sacrifice agréable, en mettant à mort Lætus & Marcia, principaux auteurs du meurtre de Commode. Il imputa à Lætus des intelligences avec Sévére, qui pouvoient être réelles; & il pensa en conséquence être dégagé de la reconnoissance qu'il lui devoit pour avoir autrefois évité par son crédit sous Commode le danger d'une accusation de lése-majesté. Mais quoiqu'il n'épargnât rien pour s'assûrer de l'affection des Prétoriens, il éprouva que la société du crime ne fait que des liaisons infidéles, & il fut abandonné, comme nous le verrons, de ceux dont il avoit acheté si chérement la faveur. Les Députés du Sénat, envoyés vers l'armée de Sévére, donnerent le signal de la désertion, en passant dans le parti de celui contre lequel ils devoient agir.

Didius ne pouvant se résoudre à renoncer à une fortune qui visiblement lui échappoit, se tourna en toutes sortes de formes. Il recourut aux impiétés de la magie, & il

immola des enfans pour se rendre propices les Dieux des enfers. Il proposa au Sénat d'envoyer au-devant de son ennemi les Vestales & les Colléges des Prêtres de Rome. Ç'eût été une foible barriere pour arrêter des soldats plus Barbares que Romains. Encore ne lui fut-il pas permis d'en faire usage, & l'un des Augures, personnage Consulaire, osa lui dire en face, » Que » celui qui ne pouvoit pas résister par les » armes à son concurrent, ne devoit pas » être Empereur ». Didius, dans un premier mouvement de colére, eut, dit-on, la pensée de faire massacrer le Sénat entier, qui avoit paru approuver cette hardie remontrance. Mais, toute réflexion faite, il aima mieux entrer en négociation avec Sévére, & lui proposer de l'associer à l'Empire.

Je ne puis omettre ici une rencontre assez singuliere, qui fut remarquée comme un présage. L'un des noms de Didius étoit *Severus* : & lorsqu'il fut proclamé Empereur, le héraut l'appellant simplement *Didius Julianus*, il voulut être nommé complétement, & il lui dit : » Ajoutez encore *Sévére* » Ce mot revint en la pensée des Sénateurs, quand ils l'entendirent demander qu'on lui donnât Sévére pour Collégue, & ils crurent que leur délibération actuelle en étoit l'accomplissement. On sent combien cette observation est frivole : mais elle paroissoit sérieuse à ceux qui la faisoient.

Le Sénat déclara donc Sévére Empereur conjointement avec Didius, qui sur le champ chargea Tullius Crispinus l'un de ses Préfets du Prétoire, d'en porter le Décret à son rival devenu son Collégue; & en même-tems il reconnut pour troisieme Préfet du Prétoire celui que Sévére avoit nommé à cette charge.

Un tel accord ne pouvoit avoir lieu. Sévére prétendoit régner seul, & une association n'étoit nullement de son goût. Il consulta ses soldats, bien sûr de leur suffrage: & par leur avis il répondit qu'il seroit toujours l'ennemi de Didius, & jamais son compagnon. Il crut même, ou voulut croire que la proposition couvroit un piége; & que Crispinus étoit envoyé à mauvaise intention, & pour trouver l'occasion de l'assassiner: sur ce soupçon, bien ou mal fondé, il le fit tuer.

Sévére engage les Prétoriens à abandonner Didius.

Cependant il approchoit de Rome, & semblable à Sylla, qui renard & lion tout ensemble* étoit encore plus redoutable par la ruse que par la force, il attaqua son adversaire par les sourdes intrigues, & entreprit de corrompre la fidélité des Prétoriens, qui tenoit à peu de chose, pour parvenir à les réduire eux-mêmes sans combat sous sa puissance. Car son artifice étoit double, & dirigé d'une part contre Didius, qu'il vouloit dépouiller, & de l'autre contre les Pré-

* *C'étoit ainsi que Carbon définissoit Sylla.* Voyez Hist. Rom. T. X. p. 234.

toriens, qu'il se proposoit de punir. Dans ces vûes, il détacha plusieurs de ses soldats, qui se partageant entrerent dans Rome par différens chemins & par différentes portes, cachant leurs armes & en habit de paix. C'étoient autant d'émissaires, qui avoient ordre de promettre de la part de Sévére aux Prétoriens, que pourvû qu'ils lui livrassent les meurtriers Pertinax, il feroit bonne composition à tout le corps. Ils s'acquitterent habilement de leur commission, & les Prétoriens gagnés par leurs discours saisirent ceux qui avoient tué Pertinax, les constituerent prisonniers, & en donnerent avis à Silius Messala alors Consul.

Mort de Didius. Le Sénat reconnoit Sévére pour Empereur.

Didius dans ce péril extrême, fit encore quelques misérables tentatives. Il convoqua le Sénat, duquel il ne reçut aucune réponse : il voulut armer en guerre les gladiateurs que l'on dressoit à Capouë : il invita à revendiquer l'Empire le sage Pompeïen, qui n'eut garde de prêter l'oreille à une semblable proposition : enfin, rien ne lui réussissant, il s'enferma dans son Palais avec son Préfet du Prétoire & son gendre, las de lutter contre sa mauvaise fortune, & remettant à la volonté d'autrui la décision de son sort.

Le Sénat qui l'avoit toujours haï, voyant qu'abandonné de tous il s'abandonnoit aussi lui-même, s'assembla sur la convocation des Consuls, & d'un voeu unanime il déclara Didius déchû de l'Empire, le condamna à

sa mort, reconnut Sévére pour Empereur, & par le même arrêt décerna les honneurs divins à Pertinax. J'ai dit ailleurs comment Didius périt. Ainsi Sévére vainqueur sans avoir tiré l'épée, fut proclamé Empereur dans Rome, lorsqu'il en étoit encore à une assez grande distance.

Tout Rome craint Sévére.

Quoique l'on témoignât dans la ville beaucoup de zèle pour honorer Sévére, & pour célébrer son avénement à l'Empire, au fond l'inquiétude étoit plus vive que la joie. Tous les Ordres pouvoient craindre sa colére. Le Sénat peu auparavant avoit rendu contre lui un Arrêt sanglant : l'inclination du peuple s'étoit déclarée pour Niger : les Prétoriens se sentoient coupables des plus grands crimes. Et Sévére de son côté, ne se conduisoit pas de maniere à diminuer les craintes, faisant avancer toutes ses troupes vers Rome, & continuant même depuis que Didius n'étoit plus, à marcher comme en pays ennemi.

Spart. Sev. 6.

Députation de cent Sénateurs qui vont le trouver à Intéramna.

Le Sénat lui envoya une députation solemnelle de cent Sénateurs pour lui porter le décret de son élection à l'Empire. Ils le trouverent à Intéramna *, & la réception qu'il leur fit fut mêlée de témoignages de bonté & de rigueur. Car d'une part il voulut qu'ils fussent fouillés avant que de se présenter devant lui : il leur donna audience au milieu de ses gardes en armes, étant lui-même armé. De l'autre, il leur distribua à

* *Terni dans le Duché de Spoléte.*

chacun soixante-&-quinze piéces d'or : & en les congédiant, il permit à ceux d'entre eux qui le voudroient de rester auprès de sa personne.

Il casse les Prétoriens.

Dio, l. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 6. 7.

Pour ce qui est des Prétoriens, il résolut d'en faire justice avant que d'entrer dans la ville. Il commença par envoyer au supplice tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de Pertinax. Ensuite il employa la ruse pour avoir tout le corps sous sa puissance, & pour s'en rendre l'arbitre & le maître sans qu'aucun osât résister. Il feignit d'avoir intention de les conserver & d'agréer leur service, & ordonna qu'ils vinssent sans leurs armes lui prêter serment. L'usage de la discipline Romaine n'armoit le soldat que dans les occasions où les armes étoient nécessaires. Ainsi l'ordre de venir sans armes n'avoit rien d'extraordinaire pour les Prétoriens, ni qui fût capable de les inquiéter. Ils obéirent, & lorsqu'ils se furent rangés en face du Tribunal de l'Empereur, les Légions d'Illyrie bien armées les environnerent, & ils se trouverent pris comme au filet.

Alors Sévére, d'un visage menaçant, d'un ton de fierté, leur reprocha tous leurs crimes, le meurtre de Pertinax, la vente de l'Empire, la lâcheté même avec laquelle ils avoient abandonné & trahi Didius. Il conclut qu'il n'étoit point de supplices dont ils ne se fussent rendu dignes par ces forfaits, & que c'étoit par pureclémence qu'il leur ac-

cordoit la vie. Mais il les cassa ignominieusement, il leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défense sous peine de la vie d'en approcher de plus près que la distance de cent milles.

Les Prétoriens furent frappés comme d'un coup de foudre, & se trouvant dans une impuissance absolue de résister, il se laisserent dépouiller par les soldats de l'armée d'Illyrie, qui leur ôterent sur le champ leurs baudriers & leurs épées, & tout ce qui pouvoit leur rester de marques & d'ornemens militaires; & ils s'en allérent couverts de honte, & à demi nûs.

Il fait son entrée dans Rome.

Sévére pensoit à tout. Il avoit prévû qu'il pourroit arriver que les Prétoriens irrités voulussent retourner dans leur camp & reprendre leurs armes. Il fit occuper ce camp par des troupes d'élite, qui y entrerent dès que les Prétoriens en furent sortis, & qui les privérent ainsi de cette ressource, s'ils eussent eu dessein de la tenter.

Après cet acte de justice & de politique en même-tems, Sévére fit son entrée dans Rome avec un appareil bien propre à inspirer la terreur. Il est vrai qu'il quitta l'habit de guerre aux portes de la ville, & que descendant de cheval, il prit la toge & marcha à pied. Mais son armée l'accompagnoit en ordre de bataille, & enseignes déployées, comme s'il eût été question d'entrer dans une ville prise de force. Dion, qui étoit présent, assure n'avoir jamais vû un

plus beau ſpectacle. Les rues étoient tapiſſées magnifiquement, & jonchées de fleurs: des illuminations, des caſſolettes de parfums: les citoyens habillés de blanc faiſoient retentir les airs de mille cris de joie, & des vœux qu'ils adreſſoient au ciel pour le nouvel Empereur: l'armée marchoit en très-bel ordre, & portoit renverſés les drapeaux enlevés aux Prétoriens. Les Sénateurs revêtus des ornemens de leur dignité environnoient le Prince: de toutes parts les regards avides d'une multitude infinie ſe fixoient ſur lui ſeul. On ſe le montroit réciproquement: on examinoit ſi la fortune n'avoit rien changé dans ſes procédés & dans ſon maintien. On louoit en lui l'activité, la noble confiance, & le bonheur ſingulier d'avoir fait de ſi grandes choſes ſans être obligé de tirer l'épée. Tout cela formoit ſans doute une pompe brillante. Mais ce ſont de terribles hôtes, que ſoixante mille ſoldats, (car l'armée de Sévére devoit aller au moins à ce nombre) qui prenoient ſans payer tout ce qui ſe trouvoit à leur bienſéance, & qui, ſi on leur réſiſtoit, menaçoient de piller la ville.

Sévére ainſi accompagné monta au Capitole, viſita quelques autres temples, & enfin vint prendre poſſeſſion du Palais. Les ſoldats ſe logerent dans les temples, dans les portiques, ſur-tout aux environs du quartier où habitoit l'Empereur.

Il vient Le lendemain Sévére ſe rendit au Sénat,

environné non-seulement de ses gardes, mais d'une escorte d'amis qu'il avoit fait armer, & qui entrerent avec lui. Son discours n'eut rien qui se ressentît de cet appareil de terreur. Il rendit compte des motifs qui l'avoient, disoit-il, déterminé à se charger du soin de l'Empire, & il allégua le désir de venger Pertinax, & la nécessité de mettre sa propre personne en sûreté contre les assassins apostés par Didius. Il annonça son plan de gouvernement sous les idées les plus flatteuses, promettant de consulter en tout la Compagnie, & de ramener les choses à la forme Aristocratique. Marc-Auréle devoit être son modéle, & il se proposoit de renouveller non-seulement le nom, mais la conduite sage & modeste de Pertinax. Il témoigna sur-tout un grand éloignement pour les condamnations arbitraires & tyranniques. Il protesta qu'il n'écouteroit point les délateurs, & que même il les puniroit. Il s'engagea par serment à respecter la vie des Sénateurs; & comme s'il eût prétendu se lier les mains sur un sujet important, il fit rendre, sur la réquisition du Julius Solon, dont il a été parlé ailleurs, un Arrêt par lequel il fut dit, qu'il n'étoit point permis à l'Empereur de mettre à mort un Sénateur sans le consentement de la Compagnie: & l'Arrêt ajoutoit qu'en cas de contravention, & l'Empereur, & ceux qui lui auroient prêté leur ministère, seroient traités eux & leurs enfans, comme ennemis publics.

au Sénat, & fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point.

C'étoit en dire & en faire trop pour être crû. Aussi Hérodien remarque-t-il que les anciens & ceux qui connoissoient Sévére de longuemain, ne se fioient point à ses belles promesses, sachant combien il étoit dissimulé, fourbe, & habile à prendre dans chaque occasion le masque le plus conforme à ses intérêts. Et les effets vérifierent leurs craintes. Nul Empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de Sénateurs, que Sévére: & en particulier ce même Julius Solo, qui lui avoit servi d'interpréte pour provoquer l'Arrêt si favorable à la sûreté de la vie des Sénateurs, fut tué par ses ordres.

Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funébre.

Un de ses premiers soins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il s'étoit fait gloire de s'en déclarer le vengeur, & ses démonstrations de zèle pour une si belle cause avoient beaucoup contribué à lui frayer le chemin à l'Empire. Devenu Empereur, il suivit le même plan. Il fit exécuter le Décret du Sénat qui avoit mis Pertinax au rang des Dieux. Il lui consacra un Temple, & un Collége de Prêtres. Il ordonna que son nom fût récité parmi ceux des Princes dont on juroit tous les ans d'observer les Actes. Il voulut que sa statue en or fût portée dans le Cirque sur un char tiré par des éléphans, & que dans tous les jeux on lui plaçât un trône enrichi d'or. Comme on ne lui avoit point rendu solemnellement les derniers honneurs, Sévére lui célébra une pompe funébre dont Dion nous a laissé

le la description, & qui semblable au fond à celle d'Auguste, que j'ai rapportée sous Tibére, en est néanmoins assez différente, pour que le détail que je vais en donner ne soit pas une pure répétition.

Dans la place publique de Rome, sur un tribunal de pierre on en éleva un de bois, & au-dessus une niche en forme de péristyle, ornée d'or & d'ivoire. Dans cette niche fut placé un lit de même goût, environné de têtes d'animaux terrestres & aquatiques, & couvert de tapis de pourpre relevés en broderie d'or. Sur le lit on coucha une représentation de Pertinax en cire, revêtue de la robe triomphale, auprès de laquelle se tenoit un enfant beau de visage, qui avec un mouchoir formé de plumes de paon écartoit les mouches, comme si le Prince n'eût été qu'endormi. Lorsque le simulacre fut exposé, l'Empereur arriva suivi des Sénateurs & de leurs femmes, tous en habit de deuil. Les Dames se placerent sur des siéges dans les portiques qui régnoient tout autour de la place, & les hommes en plein air.

Alors commença la marche. Et d'abord on porta les images de tous les illustres Romains depuis les tems les plus reculés. Venoient ensuite des cœurs d'enfans & d'hommes faits, qui chantoient des hymnes plaintifs en l'honneur de Pertinax. Après eux parurent les représentations de toutes les nations soumises à l'Empire, caractérisées

par les habillemens propres à chaque peuple. Suivoient tous les corps d'Officiers subalternes, tels que les Huissiers, les Greffiers, les Hérauts & Crieurs publics. La Pompe avoit été ouverte, comme je l'ai dit, par les images des Rois, des Magistrats, des Généraux d'armées, des Princes : ici on portoit celles des hommes qui s'étoient rendu célébres par quelque endroit que ce pût être, par de belles actions, par des inventions utiles à la société, par leur doctrine. A la suite marchoient en ordre les troupes de cavalerie & d'infanterie, les chevaux employés dans les jeux du Cirque, & toutes les offrandes, soit en aromates, soit en étoffes précieuses, que l'Empereur, les Sénateurs & leurs femmes, les Chevaliers Romains d'un rang distingué, les villes & les peuples, & enfin les différens Colléges de la ville de Rome, avoient destinées à être consumées sur le bûcher avec le corps du Prince, ou sa représentation. Suivoit un autel porté sans doute sur un brancart, & où brilloit l'or, l'ivoire, & les pierreries.

Après que toute cette pompe eut traversé la place, Sévére monta sur la tribune aux harangues, & lut un éloge funébre de Pertinax. Il fut souvent interrompu par des cris qui exprimoient, soit les louanges du Prince mort, soit la douleur & les regrets de sa perte, & qui redoublerent avec encore plus de force lorsque le discours fut

fini. Sur-tout au moment où l'on commença à remuer le lit funèbre, les pleurs & les plaintes éclaterent sans mesure. Tout cela étoit du cérémonial, mais avoit dans l'occasion dont il s'agit un objet sérieux.

Les Pontifes & les Magistrats tirerent le lit de dessus l'estrade, & le remirent à des Chevaliers Romains pour le porter. Les Sénateurs marchoient devant le lit, l'Empereur le suivoit: & durant la marche un concert de voix & d'instrumens faisoit entendre des airs tristes, accompagnés des gestes de douleur les plus expressifs. On arriva dans cet ordre au champ de Mars.

Là étoit dressé un bûcher en forme de tour quarrée, décoré de statues & d'ornemens d'or & d'ivoire. Au haut du bûcher étoit posé le char doré dont Pertinax s'étoit servi pour les cérémonies. Dans ce char on rangea toutes les offrandes précieuses dont j'ai parlé, & au milieu fut placé le lit funèbre. Sévére y monta avec les parens de Pertinax, & ils baisérent la représentation. Ensuite l'Empereur s'assit sur un tribunal élevé, & les Sénateurs sur des bancs, à distance commode, & néanmoins suffisante pour prévenir tout danger. Les Magistrats & les Chevaliers Romains, dans les habits qui les distinguoient, les gens de guerre, cavalerie & infanterie, exécuterent autour du bûcher divers mouvemens, & des danses variées selon la différence des professions: après quoi le Consuls mirent le feu au bû-

cher, & en même-tems, on fit partir d'en haut l'aigle qui étoit supposée porter au ciel l'ame de celui à qui on rendoit les derniers honneurs.

Sévére s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome.

Spart. Sev. 8.

Sévére ne fit pas un long séjour dans la ville, étant appellé ailleurs par le besoin des affaires, & par les soins de la guerre contre Niger. Le peu de tems qu'il passa dans Rome, ne fut pas oisif. Il se délivra de la crainte que lui donnoient les amis de Didius, en les faisant proscrire & mettre à mort. Il travailla à se concilier le peuple & les troupes par des distributions d'argent. Il prit des mesures efficaces pour l'approvisionnement de la ville, qui couroit risque de manquer de vivres par la mauvaise administration des tems précédens. Il écouta les plaintes des sujets de l'Empire, qui avoient été vexés par leurs Gouverneurs, & il fit une sévère justice des coupables. Il maria ses filles à Aetius & à Probus, qu'il nomma Consuls l'un & l'autre, & qu'il combla de richesses. Il choisit parmi ses Légions d'Illyrie les plus braves soldats, & les plus beaux hommes, pour en former de nouvelles cohortes Prétoriennes en la place de celles qu'il avoit cassées. Il suivoit en ce point l'exemple de ce qu'avoit fait autrefois Vitellius après sa victoire sur Othon, & l'on sent assez qu'une politique prudente, & le motif de récompenser ceux à qui il étoit redevable de l'Empire, lui dictoient cet arrangement. Cependant il ne fut pas ap-

Nouveaux Prétoriens.

Dio & Herod.

prouvé, selon le témoignage de Dion. L'usage étoit établi & avoit passé en loi de n'admettre dans le corps des Prétoriens que des sujets nés en Italie, ou en Espagne, ou dans la Macédoine, ou dans le Norique, pays dont les habitans, par leur caractère & même par leur figure, convenoient aux Romains, au lieu que des Pannoniens & des Illyriens demi-barbares, épouvantoient la ville par la hauteur démesurée de leur taille, par leurs visages hagards, & leurs moeurs féroces.

Tout ce que je viens de raconter, fut fait promptement par un Prince actif, & que les circonstances obligeoient de se hâter. Il avoit encore une autre précaution très-importante à prendre, avant que de s'engager dans la guerre contre Niger. Il falloit qu'il s'assurât de n'être point inquiété, pendant que ses forces combattroient en Orient, par Albin * Commandant des Légions de la Grande Bretagne, qui pouvoit avoir des vûes sur l'Empire. Je dois ici donner l'histoire des commencemens d'Albin, qui jouera un grand rôle dans la suite.

Sévére songe à s'assûrer du côté d'Albin.

Dio. l. LXXIII. Herod. l. II.

Decimus Clodius Albinus étoit né à Adrumète en Afrique, & il eut pour pere Ceio-

Commen-

* *Dion, place la nomination d'Albin au titre de César dès le tems des premiéres démarches de Sévére, & avant qu'il eût encore quitté la Pannonie. Je suis l'ordre d'Hérodien. Il est aisé de concilier ces deux Auteurs, en supposant que la négociation entre Sévére & Albin fut entamée au tems où Dion en parle, mais qu'elle ne fut consommée que lorsque Sévére étoit déjà maître de Rome.*

Commencemens d'Albin. *Capit. Alb.*

nius Postumus, ou Postumius, homme de mœurs vertueuses, mais fort peu accommodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc que ne le sont d'ordinaire les enfans en naissant. Les noms que portoit son pere, & le sien, lui donnerent lieu de se dire issu de la famille Ceionia, qui avoit produit Vérus César, & l'Empereur Vérus collégue de Marc-Aurèle ; & même de l'ancienne maison des Postumius Albinus, illustres dès le tems de la République. Il est constant qu'il passoit pour homme d'une naissance distinguée. Mais dans les tems dont je fais actuellement l'Histoire, il n'étoit pas besoin, pour être regardé comme fort noble, de remonter bien haut, parce qu'il ne restoit presque plus d'ancienne noblesse dans Rome.

Albin fut instruit dans les Lettres Grecques & Latines, & il n'y fit pas de grands progrès. Son goût dès l'enfance fut décidé pour les armes. Cependant l'Auteur de sa vie cite deux Ecrits de lui, l'un sur l'Agriculture, qu'Albin, dit-on, entendoit parfaitement : l'autre étoit un recueil de contes Milésiens, ouvrage licentieux, & assorti aux mœurs de l'Auteur, qui étoit tout-à-fait adonné à la débauche avec les femmes.

Il aima passionnément la guerre, & nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci : *Arma amens capio, nec sat rationis in armis.* « Je prends les armes tout hors de

» moi, & la fureur plutôt que la raison gou-
» verne mes armes » Il répétoit sans cesse avec ses camarades d'école la premiere partie de ce vers, & dès que l'âge le lui permit, il s'engagea dans la milice.

Il y réussit, & mérita l'estime des Antonins. S'étant élevé par dégré, il commandoit les troupes de Bythinie lors de la révolte d'Avidius Cassius contre Marc-Auréle. En cette importante occasion Albin se montra fidéle à son Prince, & il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît, & ne gagnât l'Asie entiere. Sous Commode, il se signala dans des combats contre les Barbares & sur le Danube & sur le Rhin, & enfin il fut chargé du commandement des Légions de la Grande Bretagne.

Cet emploi qui ne se donnoit guéres qu'à des Consulaires, me persuade qu'il avoit alors été Consul. Il paroît qu'il fit le chemin de la Magistrature civile un peu tard, mais rapidement. On le dispensa de la Questure : il ne fut Edile que dix jours, parce qu'il fallut sur le champ l'envoyer à l'armée. Sa Préture fut illustrée par les jeux & les combats que Commode donna pour lui au peuple. Je ne puis dire en quelle année il géra le Consulat : mais la suite des faits conduit à croire que ce fut sous quelqu'une des dernieres années de Commode.

Pendant qu'il gouvernoit la Grande Bretagne, il reçut de Commode, si nous en croyons Capitolin, une faveur bien singu-

liére. Cet Empereur lui écrivit de sa propre main une lettre, par laquelle il lui permettoit supposé que la nécessité l'exigeât, de prendre la pourpre & le nom de César. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, & deux harangues d'Albin à ses soldats, dans lesquelles ce Général fait mention de la permission qui lui avoit été accordée, & rend compte des raisons qui l'avoient empêché d'en user. Si ces piéces étoient avérées, on ne pourroit s'y refuser, quelque peu vraisemblable que le fait soit en lui-même, & malgré le silence de Dion & d'Hérodien. Mais elles sont liées à tant de faussetés visibles, elles contiennent tant de choses qui ne peuvent se concilier avec l'Histoire, qu'elles sont devenues légitimement suspectes à M. de Tillemont. Tout ce qu'on peut supposer de plus avantageux pour elles, & de plus capable d'excuser Capitolin, c'est qu'Albin lui-même, lorsqu'il se vit en guerre avec Sévére, les fabriqua pour rendre sa cause plus favorable, & les répandit dans le Public. Mais quiconque étudiera exactement l'Histoire des tems dont il s'agit, & se donnera la peine d'en combiner les circonstances, ne pourra douter que ces piéces ne soient l'ouvrage de quelque faussaire.

Sévére le décore du titre de César.

Dio. & Herod.

Nous nous contenterons donc de dire avec Dion & Hérodien, que Sévére jugeant de ce que feroit Albin, parce qu'il le voyoit en état de faire, considérant qu'un homme

homme qui sçavoit la guerre, qui étoit à la tête d'une puissante armée, qui le surpassoit par la naissance & l'égaloit par la dignité des emplois, pourroit bien vouloir profiter de l'occasion de s'emparer de la ville de Rome & de l'Empire, pendant que lui & Niger se battroient en Orient ; il entreprit de le leurrer par une association frauduleuse, & de lui persuader, en le décorant du titre de César, que leurs intérêts étoient communs. Il lui écrivit donc d'un ton d'amitié, le priant de partager avec lui le poids du Gouvernement. Il ajoutoit qu'étant vieux, fatigué de fréquens accès de goute, & n'ayant que des enfans en bas âge, il avoit besoin d'un appui tel que lui, d'un aide illustre par sa naissance & par ses exploits, & dont l'âge encore vigoureux pouvoit soutenir les plus grands travaux.

Tout ce discours n'étoit qu'un tissu de fourberies. Il paroît qu'Albin n'étoit guéres moins âgé que Sévére, & celui-ci grossissoit l'idée de ses infirmités, pour faire plus sûrement tomber sa dupe dans le piége. Albin s'y laissa prendre. Il étoit simple, credule, peu défiant. Il se trouva heureux qu'on allât au-devant de ses désirs, & que des offrandes prévenantes le missent en état de jouir sans peine & sans risque de ce qui, par toute autre voie, lui auroit coûté des combats & de grands périls. Il accepta donc avec joie la proposition de Sévére, qui de son côté n'oublia rien de ce qui pouvoit

donner une ſolidité apparente à ſon bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui & Albin fût ratifié par un Décret du Sénat : il fit battre de la monnoie avec l'empreinte & le nom du nouveau Céſar : il le déſigna Conſul avec lui pour l'année ſuivante : il lui fit ériger des ſtatues : en un mot, il lui accorda toutes les diſtinctions honorifiques qui devoient flatter un eſprit vain & propre à ſe laiſſer éblouir. Au moyen de ces artifices qui lui réuſſirent, Sévére libre d'inquiétude de la part d'Albin, & n'ayant plus qu'une ſeule affaire, tourna toutes ſes penſées & tous ſes efforts contre Niger.

Il ſe prépare à attaquer Niger.

Spart. Sev. 8. & Nig. 5. & Herod.

Il avoit fait de très-grands préparatifs. Toute l'Italie lui fournit des ſoldats. Les troupes qui étoient reſtées en Illyrie, eurent ordre de ſe rendre en Thrace. Les flottes de Ravenne & de Miſéne furent employées pour tranſporter les armées d'Italie en Gréce. Des Légions furent envoyées en Afrique, pour garder le pays, & empêcher que Niger ne s'en emparât en y entrant par l'Egypte & la Cyrénaïque, dont il étoit maître, & ne ſe mît ainſi en état d'affamer Rome. Sévére ne négligea rien, ſçachant qu'il avoit affaire à un ennemi puiſſant, & qui, s'il s'étoit d'abord laiſſé endormir par l'attrait ſéduiſant d'une fortune ineſpérée, avoit été bientôt tiré de ſon aſſoupiſſement par le danger, & ſe diſpoſoit à

faire la guerre avec autant d'activité que d'intelligence.

Ce qui doit paroître singulier, c'est qu'au milieu de ces formidables apprêts contre Niger, il ne faisoit aucune mention de lui ni dans le Sénat ni devant le peuple. Ce silence étoit sans doute politique, & affecté par rapport aux circonstances qui lui paroissoient exiger de grands ménagemens. Sa conduite à l'égard de la femme & des enfans de son concurrent, prouve les mêmes attentions. Il les avoit trouvés à Rome, parce que les défiances ombrageuses de Commode engageoit ce Prince à tenir comme ôtages près de sa personne les familles de tous ceux à qui il confioit des commandemens importans. Sévére eut grand soin de se rendre maître de sa femme & des enfans de Niger : mais il les traita, tant que la guerre dura, avec une extrême distinction. Il avoit poussé la feinte jusqu'à vouloir faire croire que, comme ses deux fils étoient extrêmement jeunes, son intention étoit, si la mort le prévenoit, d'avoir pour successeurs Niger & Albin : & il ne rougit pas de consigner dans sa vie écrite par lui-même ce mensonge grossier. Toute cette modération apparente avoit la crainte pour principe. Sévére ne comptoit guéres sur l'affection des Romains, & il ne s'embarrassoit pas beaucoup de la mériter. Il sçavoit que Niger avoit été appellé par les vœux du peuple, & il appréhendoit que ces mêmes

Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au Sénat & au peuple. Motif de ce silence. *Spart. ib.*

Herod. l. III.

Spart. Nig. 4. & Capit. Albin. 3.

Dio. ap. Val.

Spart. Sev. 6. ſentimens ne vécuſſent encore dans les cœurs, d'autant plus que ſon rival avoit pris ſoin de les entretenir & de les échauffer par des Lettres & des Edits envoyés à Rome. Il partit donc pour aller attaquer Niger ſans avoir notifié ſes deſſeins d'une maniere authentique, & ſans s'être fait autoriſer par le Sénat. Son départ doit être fixé au com-
8. mencement de Juillet. Car il ne ſéjourna que trente jours dans la ville.

Mouvemens paſſagers de ſédition dans ſon armée.

Spart. Sev. 8. & 7. & Dio. l. XLVI.

Il n'étoit encore qu'à neuf milles de Rome, lorſque ſon armée ſe mutina au ſujet du premier campement. C'eſt l'inconvénient ordinaire des guerres civiles, que les ſéditions. Sévére en avoit déjà éprouvé une à ſon arrivée dans la capitale. Les troupes qui y entrerent avec lui, prétendirent qu'il leur étoit dû dix * mille ſeſterces par tête, ſe fondant ſur l'exemple d'une ſemblable largeſſe que Céſar Octavien, deux cens quarante ans auparavant, avoit faite à celles qui l'introduiſirent dans Rome. Il faut peu de choſe aux gens de guerre pour établir des prétentions. Sévére ne donna néanmoins à ſes ſoldats que la dixieme partie de ce qu'ils demandoient, mille * ſeſterces. Dans l'occaſion dont je parle actuellement, on ne nous dit point quels moyens il employa pour appaiſer la ſédition. Il y a grande apparence qu'il ſe relâcha en quelque choſe des droits du commandement. Car ſa conduite fut toujours foible & molle à l'égard des gens de guerre.

* *Douze cens cinquante livres.*

* *Cent vingt-cinq livres.*

Sévére faisoit diligence, comme l'on voit. Son plan étoit de porter tout d'un coup la guerre en Asie : & dans cette vûe, avant même que d'être maître de Rome, il avoit envoyé Héraclius, l'un de ses Lieutenans, pour s'assurer de la Bithynie. Niger ne se laissa point prévenir : il épargna à Sévére la moitié du chemin, & passa lui-même en Europe.

Niger passe en Europe. Ses forces.

Spart. Sev. 6. & Nig. 5.

Tout l'Orient le reconnoissoit, ainsi que je l'ai dit, & il avoit à ses ordres toutes les forces Romaines de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte. Emilien, Proconsul d'Asie, qui l'avoit précédé dans le Gouvernement de Syrie, homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois, & les commandemens les plus distingués, étoit le principal de ses Lieutenans.

Dio, l. LXXIV. & Herod. l. III & Spart. Sev. 4. & Nig. 5.

Niger, qui d'abord n'avoit pas crû avoir besoin de secours étrangers, changea d'avis à l'approche du péril, & il envoya demander des troupes auxiliaires aux Rois Arméniens, des Parthes, & d'Atra, ville de la Mésopotamie, autrefois assiégée inutilement par Trajan. L'Arménien le refusa, & déclara nettement que son intention étoit de demeurer neutre. Le Parthe, qui n'avoit point de troupes réglées, répondit qu'il donneroit ordre à ses Satrapes de faire des lévées & d'assembler des forces chacun dans leurs départemens. Le seul Barsémius, Roi d'Atra, fournit un secours effectif d'ar-

chers, dont le nombre n'eſt pas exprimé.

Niger trouva donc peu de reſſource dans les Rois qu'il comptoit pour amis. Mais les Légions Romaines, les corps de troupes alliées qui les accompagnoient réguliérement, & les nouvelles levées de la jeuneſſe d'Antioche & de Syrie, qui s'empreſſa pour s'enrôler ſous ſes enſeignes, lui ſuffiſoient pour le mettre en état de faire la guerre même offenſive : & après avoir donné ſes ordres pour la garde & la défenſe de toutes les avenues & de tous les ports des pays qui lui obéiſſoient, il ſe mit en marche, & vint à Byzance, où on le reçut avec joie.

Combat ſous Périnthe, premier acte d'hoſtilité. Niger déclaré ennemi public.

* *Autrement Héraclée.*

Il ſe propoſoit de faire ſa place d'armes de cette ville, dès-lors illuſtre & puiſſante : & déjà, ſi nous en croyons l'Auteur de ſa vie, la Thrace, la Macédoine, & même la Gréce, ſe ſoumettoient à ſes loix. La vérité eſt qu'il ne paſſa pas Périnthe *, dont il ne put pas même réuſſir à ſe rendre maître. Par le mouvement qu'il fit vers cette derniere place on peut juger que ſa vûe étoit de s'emparer de toute la côte Européenne de la Propontide, depuis Byzance juſqu'à l'Helleſpont, afin d'avoir ſous ſa puiſſance les deux Détroits qui donnent le plus court trajet d'Europe en Aſie. Il manqua ſon coup. Il rencontra ſous Périnthe des troupes de Sévére, qu'il attaqua, mais ſans pouvoir les vaincre : enſorte qu'il fut obligé de ſe retirer à Byzance. Il fit donc ainſi le premier acte d'hoſtilité : &, comme dans le combat

quelques personnes de marque avoient perdu la vie, Sévére profita de la circonstance pour faire déclarer par le Sénat Niger ennemi public.

Négociation peu sincére & inutile.

Malgré une démarche si vive, qui annonçoit une rupture ouverte, il se noua une negociation entre les deux contendans, mais avec une inégalité marquée. Niger proposoit une association réciproque à l'Empire. Sévére gardant le ton de supériorité, n'accordoit à son adversaire qu'un exil * & sûreté de la vie. Ils n'y alloient vraisemblablement de bonne foi, ni l'un ni l'autre. Les armes seules pouvoient décider la querelle.

Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu.

Sévére arrivé en Thrace avec ses principales forces, ne jugea pas à propos d'aller assiéger son ennemi dans Byzance, place de difficile conquête, & qui pouvoit l'arrêter long tems. Il suivit son premier projet, qui étoit de faire de l'Asie le siége de la guerre, & il y envoya la meilleure par-

* *Spartien, qui s'explique ainsi dans la vie de Sévére, semble supposer ailleurs* (Nig. 6. & 7.) *qu'il y eut en autre projet d'accord, au moyen duquel Niger auroit été associé à Sévére, mais avec subordination; & que ce fut à Niger qu'il tint que cet accord ne fût conclu, non qu'il n'y eût inclination, mais parce qu'il écouta les conseils intéressés d'un certain Aurélien, qui trouvoit son avantage à l'engager à ne se point relâcher de ses premieres prétentions. C'est une contradiction visible dans Spartien, & tout ce récit n'a nulle vraisemblance. C'est pourquoi je n'en ai point fait mention dans le texte.*

tie de ses troupes, qui abordérent heureusement près de Cyzique. Là elles trouverent Emilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, & les Généraux de Sévére remporterent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, & Emilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, & pour sauver ses enfans qui étoient à Rome en la puissance de Sévére, soit par un motif de jalousie, & parce qu'il ne s'accoutumoit point à recevoir les ordres de celui qu'il avoit vû son égal. Ce qui pourroit fortifier ces soupçons, c'est ce que Dion dit de lui, qu'il étoit enflé de sa grandeur, & d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Sévére.

Dio, ap. Val.

Siége de Byzance par Sévére.

Il paroît que la défaite d'Emilien obligea Niger de quitter Byzance, & de repasser le Détroit. On peut croire qu'aussi-tôt Sévére vint assiéger la place abandonnée par son ennemi, & que c'est alors que commença ce siége fameux, qui dura trois ans.

Bataille de Nicée, ou Niger est vaincu.

Niger s'étant mis à la tête des troupes qu'il trouva en Bithynie, chercha à se venger. Il s'engagea une nouvelle bataille dans

les défilés entre Nicée & Cius. Candide commandoit l'armée de Sévére, & Niger conduisoit la sienne en personne. La victoire fut mieux disputée, que dans le premier combat. Elle chancela, & parut se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre. Enfin elle se fixa du côté de Sévére : & Niger vaincu prit la fuite, & se retira au-delà du mont Taurus.

Le passage du mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévére.

Herod. l. III.

Il avoit eu la précaution de fortifier le passage de cette montagne qui donne entrée de la Cappadoce en Cilicie, n'épargnant rien pour le mettre en état de ne pouvoir être forcé. Ce passage étoit difficile par lui-même : le chemin étroit, & fermé d'un côté par un roc qui s'élevoit à pic, bordé de l'autre d'un précipice affreux, qui servoit d'écoulement aux eaux de pluie & aux torrens. A cette difficulté du lieu Niger en avoit ajouté une nouvelle par des ouvrages construits en travers du chemin : ensorte qu'un petit nombre de soldats pouvoient aisément y arrêter une armée. Comptant donc sur cette barriere, qu'il fit garder avec soin, Niger s'en alla à Antioche, pour lever de nouvelles troupes, & se disposer à tenter encore la fortune.

Il gagna réellement du tems. L'armée victorieuse ayant parcouru sans coup férir la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, se trouva arrêtée tout court au pied du mont Taurus. Elle fit de vains efforts pour s'ouvrir le passage. Le grand nombre ne ser-

voit de rien dans un chemin où il n'étoit pas possible de s'étendre en front : & cette poignée d'hommes qui le défendoit, lançant d'en-haut des traits roulant de grosses pierres, reversoit les assaillans à mesure qu'ils se présentoient.

Un orage affreux en renverse les fortifications.

Après plusieurs tentatives inutiles les gens de Sévére commençoient à désespérer du succès, lorsque tout d'un coup survint pendant une nuit un orage affreux qui produisit l'effet auquel leurs armes ne pouvoient atteindre. La pluie tombant du haut des montagnes en napes d'eau sur le chemin, & rencontrant un obstacle dans le mur qui le traversoit, forma un torrent qui s'enfla, se grossit, & qui acquérant de la force à proportion de la résistance qu'il éprouvoit, devint enfin victorieux, & emporta le mur & tous les ouvrages. Les gens de Niger découragés par ce désastre imprévû perdirent la tête. Ils crurent qu'il ne leur restoit plus de ressource, que l'éboulement des terres avoit rendu les lieux praticables, & qu'ils alloient être enveloppé. Ainsi ne prenant conseil que de la peur, ils abandonnerent leur poste & s'enfuirent. Au contraire les troupes de Sévére persuadées que le Ciel combattoit pour elles, & se chargeoit de leur applanir lui-même les obstacles, reprirent confiance ; & ne trouvant plus le passage gardé, elles défilérent à l'aise, & entrerent en Cilicie.

Troisieme.

A cette nouvelle Niger accourut avec les

nouvelles troupes qu'il avoit assemblées, & dans lesquelles s'étoit enrôlée presque toute la jeunesse d'Antioche. Ces troupes avoient un grand zèle pour son service : mais sans exercice, sans expérience, elles n'étoient nullement comparables à l'armée Illyrienne, qui combattoit pour Sévére. Niger vint camper près d'Issus, au même endroit où s'étoit autrefois livrée une fameuse bataille entre Darius & Alexandre. Et l'événement fut pareil. Dans l'une & dans l'autre occasion les Occidentaux triompherent des peuples de l'Orient.

& derniere Bataille près d'Issus. Défaite & mort de Niger.

Je ne donnerai point de détail sur l'action de Niger d'une part, & les Généraux de Sévére de l'autre Anulin & Valérius. Dion & Hérodien s'accordent peu sur les circonstances : & en les comparant, il est difficile de ne pas croire que Dion ou son abbréviateur a confondu en un seul récit les événemens du passage du mont Taurus & de la bataille d'Issus. Nos deux Auteurs conviennent qu'elle fut décisive, & très-sanglante. Niger y laissa vingt mille des siens sur la place, & il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Antioche. Il y trouva l'allarme & la consternation portées à l'extrême, & sans s'y arrêter il continua sa route, se proposant d'aller chercher un asyle chez les Parthes. Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à sa poursuite, l'atteignirent avant qu'il eût passé l'Euphrate, le tuerent, & lui couperent la tête, qu'ils porterent à

Dio, & *Herod.*

Sévére. Il l'envoya devant Byzance, qui tenoit encore pour Niger, & il ordonna que plantée au bout d'une pique elle fût montrée aux assiégés, pour abattre leur courage, & les détourner d'une résistance désormais inutile & sans objet. De Byzance elle fut transportée à Rome, comme le gage & le trophée de la victoire de Sévére.

Spart. Nig. 6.

Les faits de la guerre entre Sévére & Niger ne sont point dattés dans les originaux. Ils se suivirent de près, & ils ne comprennent pas tous ensemble deux années entieres. Sévére partit de Rome, comme je l'ai dit, au mois de Juillet de l'an de J. C. 193. & il paroît que Niger périt au commencement de l'an 195.

Ans de R. 944-946.

Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger.

Spart. Nig. 5.

Il y a eu beaucoup de variété dans les jugemens que l'on a portés du mérite de Niger. Sévére l'accusoit d'avoir été avide de gloire, faux dans ses procédés, infâme dans ses mœurs, & livré à une folle ambition, qui l'avoit porté à aspirer à l'Empire lorsque son âge l'avertissoit de songer plutôt à la retraite. C'est le témoignage d'un ennemi. Dion & Hérodien parlent du même Niger comme d'un homme médiocre, qui n'avoit ni grands vices, ni grandes vertus.
6. Spartien lui est plus favorable. Niger, dit-il, ayant passé par tous les dégrés de la milice, fut bon soldat, excellent Officier, grand Général, Empereur malheureux. Selon cet Ecrivain, il eût été du bien de la Républi-
12. que, que Niger fût demeuré vainqueur. On

pouvoit attendre de lui la réforme de plusieurs abus que Sévére ne put ou ne voulut pas corriger. Il avoit des vûes, il avoit de la fermeté, qu'il n'outroit pas néanmoins: il étoit capable de douceur, non d'une douceur molle & imbécille, mais soutenue & animée par la vigueur du courage. Et il est difficile de se refuser entiérement à cette idée, si l'on se souvient que Niger fut en même-tems & ferme dans le maintien de la discipline militaire, & doux dans le gouvernement civil, ensorte qu'il se fit craindre des soldats, & beaucoup aimer des peuples qu'il eut sous son autorité.

Spartien nous assure encore que Niger
respectoit & chérissoit la mémoire des grands
& bons Empereurs, & qu'il se proposoit
pour modéles Auguste, Vespasien, Tite,
Trajan, Antonin, Marc-Auréle, traitant
les autres d'hommes efféminés ou pernicieux.
La fortune ne l'avoit point enivré,
si nous en croyons le même Spartien, &
il sçavoit dédaigner les louanges que la flat-
terie prodigue toujours aux puissans. Lors- 11.
qu'il eut été nommé Empereur, un bel esprit
du tems, composa son Panégyrique,
& voulut le lui réciter. » Faites nous (1)

(1) Scribe laudes Marii vel Annibalis, vel alicujus ducis optimi vitâ functi, & dic quid ille fecerit, ut eum nos imitemur. Nam viventes laudare irrisio est, maximè Imperatores, à quibus speratur, qui timentur, qui præstare publicè possunt, qui possunt necare, qui proscribere. Se autem vivum placere velle, mortuum etiam laudari.

» l'éloge de Marius ou d'Annibal, répon-
» dit Niger, ou de quelqu'autre grand-
» homme qui ne vive plus, & dites nous
» ce qu'ils ont fait afin que nous les imi-
» tions. Louer les vivans, c'est dérision,
» sur-tout les Princes, de qui l'on espére,
» que l'on craint, qui peuvent donner &
» ôter, mettre à mort & proscrire. Pour
» moi, je veux être aimé pendant ma vie,
» & loué après ma mort. » Ces sentimens sont très-beaux, & ne laissent rien à désirer, sinon qu'ils eussent été mis à l'épreuve. Faute de cette condition on peut douter s'ils auroient tenu contre la séduction d'une prospérité durable & constante.

Une gloire que l'on ne peut se dispenser de lui accorder par préférence sur son rival, c'est d'avoir payé de sa personne dans les combats où il s'agissoit de sa querelle, & de ne s'être point reposé sur des Lieutenans d'un soin qui le touchoit de si prés. Dans les batailles de Nicée & d'Issus, il combattit lui-même à la tête de ses armées. Il est assez singulier, que Sévére ne se soit trouvé à aucune des trois grandes actions qui déciderent de son sort, & j'ai peine à concilier cette conduite avec les éloges que l'on a donnés à sa valeur.

Pour achever ce que j'ai à dire sur Niger, je vais rendre compte ici de deux traits qui n'ont pû trouver place ailleurs. Domitien avoit défendu les dépôts de l'argent des soldats au drapeau, dans la crainte que ces

amas ne servissent de fonds aux Généraux
qui voudroient se révolter. Niger renou- 10.
vella l'ancien usage, & en fit même une loi, afin que les petites épargnes des soldats ne fussent pas perdues pour leurs familles, s'ils étoient tués dans quelque combat, & qu'elles ne tournassent point au profit des ennemis qui les dépouilleroient. C'étoit une attention de bonté pour les particuliers, & de zèle pour la gloire & les intérêts de l'Etat.

Mais je ne vois pas qu'il soit possible de 7.
louer, ni même d'excuser la dureté de la réponse qu'il fit aux habitans de la Palestine, soit qu'il faille entendre par ce nom les Juifs, ou ceux qui les avoient remplacés. Comme ils étoient accablés du poids des tributs, ils lui demandoient quelque soulagement. » Vous voudriez, leur répondit-» il, que l'on diminuât les impositions dont » vos terres sont chargées : & moi je sou-» haiterois pouvoir y soumettre l'air même » que vous respirez ». Le Publicain le plus intraitable ne se seroit pas exprimé autrement.

Rigueurs exercées par Sévére après la victoire.

Spart. Sev. 9. & Dio, ap. Vales.

Sévére, qui n'avoit pas beaucoup paru dans les opérations de la guerre, se montra terrible après la victoire. Il condamna à l'exil la femme & les enfans de Niger, pour lesquels il avoit jusqu'alors témoigné une très-grande considération : & ce traitement rigoureux n'étoit que le prélude de la vengeance qu'il méditoit. Pour ce qui est des

partisans de son ennemi, ceux qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens & l'exil, eurent lieu de se louer de leur sort. Sévére châtia par la bourse & les particuliers & les villes, & il taxa au quadruple quiconque avoit fourni de l'argent au parti vaincu, soit de gré, soit de force. Ce genre d'accusation étoit une voie ouverte contre tous ceux que l'on vouloit perdre : & il y eut un grand nombre de personnes vexées sous ce prétexte, quoiqu'elles n'eussent jamais connu Niger, ni pris d'intérêt à ce qui le regardoit. Sévére ne s'en tint pas aux peines pécuniaires, selon Spartien, & il mit à mort tous les Sénateurs qui avoient servi comme Officiers dans les armées de son rival.

Dio, l. LXXIV. pag. 844.

Il s'en trouva un néanmoins, qui ayant osé dire ce que tout le monde pensoit, fit honte à Sévére par une libre remontrance de tant d'exécutions sanglantes, & le força en quelque façon d'y apporter de la modération. Cassius Clémens traduit devant le tribunal de cet Empereur, comme partisan de Niger, se défendit en ces termes. » Je » ne connoissois, dit-il, ni vous, ni Ni» ger. Me trouvant dans les contrées qui » se sont déclarées pour celui-ci, je me » suis vû contraint de suivre le torrent au » milieu duquel j'étois enveloppé : & cela, » dans un tems où il s'agissoit, non de vous » faire la guerre, mais de détrôner Didius. » Je ne suis donc point jusques-là coupa-

» ble

» ble envers vous, puisque je n'avois que » les mêmes intentions que vous avez exé- » cutées. Vous ne pouvez pas non plus » me faire un crime de n'avoir pas quitté » celui auquel la Fortune m'avoit lié, pour » passer dans votre parti. Car vous n'euf- » siez pas voulu sans doute que ceux qui » sont actuellement assis avec vous pour » me juger, vous trahissent pour se don- » ner à votre adversaire. Examinez donc, » non pas les personnes, ni les noms, mais » la nature de la cause. Quelque condam- » nation que vous prononciez contre nous, » vous la prononcerez en même-tems con- » tre vous-même & contre vos amis. Et » ne dites pas que vous n'avez point de » jugement à appréhender. Le public & la » postérité sont des juges auxquels vous » ne pouvez vous soustraire, si vous con- » damnez dans les autres ce que vous avez » fait vous-même ». L'évidence de cette apologie frappa toute l'assistance, & Sévére fit à l'accusé une demi-justice, en ne lui confisquant que la moitié de ses biens, & lui laissant l'autre partie.

Une considération d'intérêt & de politique l'empêcha encore de traiter en ennemis tous ceux qui avoient favorisé Niger. Il lui restoit un rival à détruire en la personne d'Albin, & il ne croyoit pas devoir, en se rendant odieux, s'exposer à lui donner des partisans. C'est sans doute par cette raison, que de tous les Sénateurs qui avoient té- *Spart. Sev. 3.*

moigné de l'inclination pour Niger, sans neanmoins porter les armes & combattre en sa faveur, il n'en fit mourir qu'un seul, qui apparemment s'étoit déclaré plus hautement que les autres.

Spart. Nig. 12. Sévére n'étoit rien moins que généreux, & s'il laissa subsister une inscription qui contenoit un grand éloge de Niger, & que ses Ministres lui conseilloient d'abattre, ce fut par un motif de vanité, comme il s'en expliqua lui-même. » Conservons, dit-il, un » monument qui fera connoître quel enne- » mi nous avons vaincu ».

Herod. l. III. Les simples soldats même crurent avoir tout à craindre de la cruauté d'un tel vainqueur, & ils prirent le parti de s'enfuir par troupes chez les Parthes. Sévére sentit quel tort leur désertion causoit à l'Empire, & pour les rappeller il fit publier une amnistie. Il ne laissa pas d'en rester un grand nombre dans le pays des Parthes, qui apprirent d'eux, la maniere de se servir des armes Romaines, & l'art de les fabriquer. Il en résulta un grand avantage pour les peuples d'Orient dans les guerres qu'ils eurent dans la suite avec les Romains : & c'est principalement à cette cause qu'Hérodien attribue les victoires qu'ils remporterent sur les successeurs de Sévére.

Herod. Les villes qui avoient signalé leur zèle pour Niger, participerent à son désastre. Plusieurs avoient eu occasion de faire des démarches d'éclat, par une suite de ces an-

ciennes jalousies qui avoient de tous tems agité les petites Républiques Grecques, & qui les ayant livrées d'abord aux Macédoniens & ensuite aux Romains, n'avoient pû être entiérement guéries par de si fortes leçons. Après la défaite d'Emilien à Cyzique, Nicomédie se déclara pour Sévére; & Nicée, par antipathie contre les Nicomédiens, montra une nouvelle chaleur d'affection pour Niger. Il y eut des combats entre ces deux villes pour une querelle dans laquelle il leur appartenoit si peu de se mêler. Lorsque Niger eut été vaincu lui-même près de Nicée, les villes de Laodicée en Syrie & de Tyr, rivales & ennemies, l'une d'Antioche, & l'autre de Béryte, proclamerent Sévére Empereur, & détruisirent les honneurs de Niger. Elles en furent bientôt punies; & Niger, pendant que les armées de son ennemi étoient arrêtées au mont Taurus, envoya dans ces deux villes des troupes de Maures, qui par son ordre y mirent tout à feu & à sang. Antioche fut à son tour maltraitée par Sévére devenu pleinement vainqueur, qui la réduisit au titre de simple bourgade, & la soumit à l'autorité de Laodicée. On ne peut guéres douter, malgré le silence des Historiens, qu'il n'ait usé de la même sévérité à l'égard de Béryte & de Nicée. Naplouse dans la Palestine, c'est l'ancienne Sichem, fut privée du droit de ville, en punition de son attachement à Niger. Pour affoiblir le gouver-

Spart. Sev. 9.

Herod.

Spart.

Tillem. Sev. art. 16. nement de Syrie, il paroît que Sévére en démembra la Palestine, à laquelle il donna un Gouverneur particulier. La ville de Tyr, qui s'étoit des premieres déclarée pour lui, devint la Métropole de ce nouveau gouvernement. *Herod.* Et en genéral, Sévére témoigna sa reconnoissance aux villes qui avoient souffert pour sa cause, en assignant des fonds pour les rétablir dans toute leur splendeur. Il imitoit Sylla, & se faisoit gloire, comme lui, de sçavoir mieux que personne soit se venger de ses ennemis, soit récompenser ses amis.

Prise de Byzance après un siége de trois ans. *Dio.*

L'exemple des rigueurs exercées par Sévére sur les villes qui avoient provoqué sa haine, ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Niger dut leur avoir ôté toute espérance. Cet acharnement avoit sans doute un motif: mais nos Historiens nous l'ont laissé ignorer.

Nous avons vû que Byzance fut assiégée par Sévére, ou par ses Généraux, dès que Niger en fut sorti. Probablement le siége ne fut pas pressé vivement tant que dura la guerre, & que les armées de part & d'autres tinrent la campagne. Mais lorsque Niger vaincu & tué eut délivré Sévére de toute inquiétude, le soin de réduire Byzance devint l'unique, ou du moins la plus importante affaire du vainqueur & il y employa toutes les forces navales de l'Empire. Il paroît que la ville fut simplement bloquée par terre.

Tout le monde connoît la situation avantageuse de Byzance, aujourd'hui Constantinople, sur le Bosphore ou canal par lequel les eaux du Pont-Euxin entrent dans la Propontide. Le courant se porte vers la côte sur laquelle cette ville est bâtie, & qui présente en cet endroit un enfoncement: ensorte qu'une partie des eaux s'y détourne, & y forme un très-beau port, pendant que le reste suit avec rapidité la direction du canal. La violence du courant est telle, que quiconque s'y trouve engagé ne peut éviter de s'approcher de Byzance: ami, ou ennemi, il faut passer sous les murs de la ville.

Les murs du côté de la mer n'étoient pas fort exhaussés. La mer elle-même & ses rochers opposoient une suffisante barriere. Du côté des terres on avoit pris soin de fortifier la ville de bonnes murailles, hautes & épaisses, construites de grosses pierres de taille unies ensemble par des liens de fer; & tout le circuit en étoit flanqué de tours que l'on avoit tellement disposées les unes à l'égard des autres, qu'elles se servissent mutuellement de défense.

Avant ou pendant le siége, les Byzantins s'étoient munis de machines puissantes, & à différentes portées. Quelques-unes lançoient à une petite distance de gros quartiers de pierres & des poutres. Si l'assaillant étoit plus éloigné, d'autres machines jettoient des traits de toute espéce, &

des pierres d'une moindre pesanteur. Des mains de fer attachées à des chaînes plongeoient au pied du mur, & enlevoient ce qu'elles avoient accroché. La plûpart de ces machines étoient l'ouvrage de Priscus, Bithynien de naissance, & fameux ingénieur, à qui son habileté pensa couter la vie, & la sauva. Car après la prise de Byzance ayant été condamné à mort par les Généraux de Sévére, il obtint sa grace de l'Empereur, qui le regardant comme un homme précieux, voulut ne s'en pas priver, & en tira effectivement de grands services.

L'entrée du port de Byzance étoit fermée par une chaîne : & les jettées qui l'embrassoient, & qui avançoient dans la mer en saillie, étoient garnies de tours, pour en défendre les approches.

Ce port contenoit cinq cens petits bâtimens, la plûpart armés d'éperons : & quelques-uns avoient double gouvernail, l'un à la poupe, l'autre à la proue, & double équipage : ensorte qu'au premier signal, & sans revirer de bord, ils pouvoient avancer sur l'ennemi, ou reculer, selon que le demandoit la circonstance.

Pendant un siége de trois ans, il y eut sans doute bien des assauts, bien des sorties, bien des événemens de différentes espéces. Mais Dion, ou son abbréviateur, n'est entré dans aucun détail, & n'a recueilli que les faits qui lui ont paru avoir quelque

chose de singulier, & pouvoir intéresser par une sorte de merveilleux.

Dans le récit qu'il nous donne, il n'est question d'aucune action sur terre. Nous y voyons seulement que la ville étoit exactement enfermée par les assiégeans, & privée de toute communication avec les dehors.

Sur mer, notre Auteur nous rend compte d'une adresse employée avec succès par les Byzantins pour enlever des vaisseaux ennemis jusques dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs, qui sous les eaux alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du vaisseau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout étoit dans un vaisseau Byzantin. Le mouvement de celui-ci faisoit démârer l'autre, qui obéissoit, & sembloit marcher seul sans le secours ni des rames ni des vents.

La résistance des assiégés fut portée jusqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdoient grand nombre de leurs barques, pour en construire de nouvelles ils prenoient les bois des maisons démolies à ce dessein, & les femmes donnoient leurs cheveux pour être employés à faire des cordages. Les provisions de traits & de pierres à lancer furent épuisées par la longueur du siége. Les Byzantins y suppléérent par les pierres de leurs théâtres, qu'ils détruisirent; & les statues même de bronze, qui servoient d'ornemens à leur ville, ne fu-

rent pas épargnées. Ils les mettoient dans leurs machines, & les jettoient sur les ennemis.

Il ne falloit pas moins qu'un mal au-dessus de toutes les ressources humaines, pour triompher de leur obstination. La famine les tourmentoit; & quoique la place eût été de tems en tems ravitaillée par l'heureuse témérité de quelques marchands, qui amorcés par l'appât du gain chargeoient des bâtimens de toutes sortes de provisions, & ensuite se livrant au courant se faisoient prendre exprès par les Byzantins; enfin la disette devint si horrible, que les malheureux habitans étoient réduits à tremper des cuirs pour tâcher d'en tirer quelque suc, & se porterent même jusqu'à cet excès de fureur que de se manger les uns les autres.

Dans une si affreuse extrêmité, les assiégés firent encore une derniere tentative. Ce qui restoit parmi eux d'hommes forts & vigoureux ayant observé un tems d'orage, s'embarquerent, & résolus de périr ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'exposérent à la merci des vents & des vagues irritées. Ils firent heureusement le trajet, & étant tombés sur des terres où on ne les attendoit point, ils pillerent & enlevérent tout ce qui tomba sous leurs mains, & en remplirent leurs bâtimens sans ménagement & sans mesure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profiterent du gros tems, qui continuoit ou avoit recommencé,

mencé, pour se mettre en mer. Les assiégeans voyant arriver ces bâtimens prodigieusement chargés & qui voguoient à grande peine presque à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auroient bon marché. Il ne fut pas besoin de combat. Quelques vaisseaux de la flotte Romaine s'étant détachés vinrent fondre sur les barques Byzantines, qu'ils renversoient à coups de perches, où entrouvroient en les frappant de leurs éperons. Souvent en les heurtant seulement, ils les faisoient couler à fond. Le convoi ne fit aucune résistance : chacun cherchoit à fuir. Mais les vents & les ennemis réunis firent tout périr, sans qu'il se sauvât une seule barque.

Ce fut un douloureux spectacle pour les Byzantins, qui de leurs murs voyoient ruiner leur unique espérance. Le lendemain la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du désastre, appercevant toute la surface des eaux couverte de débris de vaisseaux & de corps morts, que le flot amenoit dans leur port, & jettoit sur leur rivage. Désespérés, succombant à leur disgrace, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, & ils se rendirent à discrétion. Les vainqueurs usérent de leur droit sans pitié. Ils massacrerent tous les gens de guerre, tous les Magistrats & Commandans, & sur le sort de la ville même, ils demanderent les ordres de l'Empereur, qui étoit alors en Mésopotamie.

Rigueurs exercées par Sévére sur les Byzantins

Sévére reçut la nouvelle de la réduction de Byzance avec des transports de joie. Il assembla sur le champ ses soldats & leur dit : » Nous avons enfin pris Byzance. » Mais la satisfaction infinie que lui causa ce grand succès, ne le rendit pas plus susceptible d'impressions de clémence. Il n'est point de rigueurs qu'il n'exerçât sur cette ville infortunée. Il confisqua les biens de ses habitans; il la priva des droits de ville libre, & même de ville ; & la réduisant à la condition de tributaire, & au titre de simple bourgade, il la soumit, elle & son territoire, à la jurisdiction des Périnthiens, qui abuserent de leur pouvoir avec insolence. Ce n'est pas tout encore. Il la démantela, & en ruina entiérement les fortifications : en quoi, selon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'Empire, qu'il priva d'un de ses plus puissans boulevards, qui tenoit en respect toute la Thrace, & qui dominoit sur l'Asie & le Pont-Euxin. Je l'ai vûe, ajoute cet Historien, dans un état de ruine & de délabrement, qui porteroit à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares qui en ont fait la conquête.

Dio, & Herod. l. III.

Sévére se laissa néanmoins quelque-tems après adoucir à l'égard des Byzantins, & aussi de ceux d'Antioche, par les prieres de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines qu'il avoit d'abord prononcées contre ces deux vil-

Spart. Carac. 1. Suid. in. Σευῆρος.

les. Mais il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits : au contraire, il confirma l'arrangement par lequel il l'avoit soumise aux Périnthiens. Et en effet, nous voyons par l'Histoire Ecclésiastique, que jusqu'au tems où Constantin rebâtit Byzance, & lui donna son nom, l'Evêque de cette ville reconnoissoit celui de Périnthe ou Héraclée pour son Métropolitain. Or, l'on sait que l'Eglise, dans la distribution de ses Provinces & des Métropoles, se conformoit à l'ordre civil.

Fleuri, Hist. Eccl. T. III. l. XI. p. p. 210.

J'ai dit, que Sévére apprit en Mésopotamie la fin du siége de Byzance. L'amour de la gloire, selon Dion, & le désir de faire des conquêtes l'avoit conduit en ce pays pour aller faire la guerre aux Arabes, aux Adiabéniens, aux Osroéniens, & même aux Parthes. Il est pourtant vrai qu'il avoit un motif plausible d'attaquer ces peuples, dont les uns avoient ou secouru, ou du moins favorisé Niger; les autres avoient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils possédoient au-delà de l'Euphrate, & étoient venus mettre le siége devant Nisibe. On doit se souvenir que la Mésopotamie, dont Nisibe étoit une des villes principales, conquise par Trajan, abandonnée par Adrien, avoit été cédée de nouveau aux Romains par le Traité conclu entre eux & les Parthes sous Marc-Auréle & L. Vérus.

Guerre de Sévére contre divers peuples de l'Orient.

Dio, l. LXXV. Herod. Sev. 9.

La guerre de Sévére en Orient ne fut ni

longue, ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuse à travers les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où lui & son armée penserent périr de soif, il vint à Nisibe, & s'y arrêta. De-là partageant ses troupes sous divers Commandans, il les envoya sur les terres ennemies, qu'ils ravagerent, où ils prirent quelques villes; mais sans faire de conquêtes à demeure. Sévére ne pouvoit pas alors s'occuper d'un pareil dessein. Une autre entreprise lui tenoit plus au cœur. Il s'agissoit pour lui de détruire Albin, afin de posséder seul & sans rival toute l'étendue de l'Empire. Son but étoit donc seulement de renouveller dans l'Orient la terreur des armes Romaines, que l'on n'y avoit point vûes depuis trente ans, & d'assurer la tranquillité de cette frontiere, pendant qu'il s'en éloigneroit pour aller faire la guerre à l'autre extrémité du monde. Il se vantoit cependant d'avoir subjugué dans son expédition Orientale un grand pays : & en conséquence la flatterie lui prodigua toutes sortes d'honneurs. On lui décerna le triomphe, qu'il refusa, pour ne pas paroître triompher de Niger son concitoyen. On le décora aussi des titres d'Arabique, d'Adiabénique, de Parthique. Spartien dit que Sévére ne voulut point recevoir ce dernier surnom, de peur d'irriter les Parthes. Cependant on le trouve sur des inscriptions dressées dans le tems dont nous parlons.

Ce que Sévére fit de plus important dans cette expédition, fut d'assurer aux Romains la possession de Nisibe, place d'une grande conséquence dans ces contrées, & qui servoit de barriere contre toutes les nations Barbares de l'Orient. Il y laissa une forte garnison, il en confia le commandement à un Chevalier Romain, il la releva par des titres & des prérogatives. On voit clairement qu'il vouloit en faire sa place d'armes pour les guerres auxquelles il se proposoit de revenir, lorsqu'il n'auroit plus d'autre soin qui l'inquiétât. Dion blâme la conduite de Sévére en ce point à cause des dépenses que coutoit l'entretien de Nisibe. Mais la suite prouvera que Sévére étoit meilleur juge que Dion de l'importance de cette place.

Pour ne rien omettre de ce qui nous est administré par cet Historien, j'ajouterai ici deux faits, qui ne sont pas fort importans en eux-mêmes.

Un Brigand nommé Claude se joue impunément de Sévére. *Dio.*

Sévére enflé de ses succès, se regardoit comme supérieur à tous les mortels pour le courage & l'habileté : & il fut joué impunément par un brigand, qui couroit la Syrie & la Judée, & que l'on cherchoit par cette raison avec un très-grand soin par ordre de l'Empereur. Claude, c'étoit le nom de ce Brigand, s'étant déguisé en Officier, eut l'audace de venir se présenter à Sévére à la tête d'une troupe de cavaliers : il le salua, le baisa, & se retira ensuite tranquillement sans avoir été découvert.

Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Une armée de Scythes, c'est-à-dire, de quelques peuples Septentrionaux, se préparoit à entrer sur les terres de l'Empire, & à faire la guerre aux Romains. Pendant qu'ils étoient assemblés pour délibérer, un orage affreux survint, accompagné d'éclairs & de tonnerres, qui tuerent trois de leurs principaux Commandans. La frayeur s'empara des esprits : la superstition leur fit croire qu'un si triste début annonçoit le plus funeste succès : & ils se désisterent de leur entreprise.

§. II.

Rupture entre Sévère & Albin. Sévère fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla. Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon. Allarmes & diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Prétendus prodiges. Premières opérations de la guerre, & moins importantes. Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même. Remarque sur le caractère d'Albin. Vengeances cruelles de Sévère après la victoire. Ses emportemens contre le Sénat. Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des Dieux. Discours menaçant de Sévère dans le Sénat. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort. Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. Narcisse meurtrier de Commode, exposé aux lions. Attentions de Sévère pour

le peuple, pour les sujets de l'Empire, mais sur-tout pour les soldats. Il se hâte de produire & d'avancer ses enfans. Sa conduite séche envers sa parenté. Sévére va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes. La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie, & Ctésiphon. Caracalla déclaré Auguste, & Géta César. Sévére marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient. Il met deux fois le siége devant Atra, & le leve deux fois. Cruautés exercées par Sévére & contre les restes du parti de Niger, & contre ses propres amis. Petite guerre contre les Juifs. Caracalla Consul. Persécution contre les Chrétiens. Sévére visite l'Egypte. Il revient à Rome. Jeux & spectacles. Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Histoire de la fortune & de la chûte de Plautien. Haine implacable entre les deux fils de Sévére. Géta nommé Auguste. Deux Préfets du Prétoire. Nouvelles cruautés de Sévére. Punition de Pollenius Sebennus. Bulla Félix chef d'une troupe de six cens voleurs. Endroits louables de Sévére. Exactitude à rendre la justice. Goût de simplicité. Magnificence dans les dépenses publiques. Bienfaits envers sa patrie. Désir de réformer les mœurs. Soin de maintenir la discipline militaire, mais peu soutenu. Remarques sur les Calédoniens & les Méates. Courses que font ces Peuples sur les terres Romaines. Sévére les repousse

au-delà des golphes de Glota & de Bodotria. Mur de Sévére. Menées de Caracalla contre son frere. Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Il veut tuer son pere. Nouvelle révolte des Bretons. Maladie & mort de Sévére. Jugement sur le caractère & le mérite de Sévére. Goût de Sévére pour les Lettres. Il compose des Mémoires de sa vie. L'Impératrice Julie aima aussi les Sciences & les Sçavans. Sçavans qui fleurirent sous le régne de Sévére. Antipater Sophiste. Diogéne de Laerte. Solin. Eruption du Vésuve. Monstre marin. Cométe.

Rupture entre Sévére & Albin.

SEVÉRE, comme je l'ai observé, ne s'étoit accommodé avec Albin, & ne lui avoit déféré le titre de César, que pour n'avoir pas deux ennemis à la fois sur les bras aux deux extrêmités de l'Empire, en Syrie & dans la grande Bretagne. Lorsqu'il eut vaincu Niger, & rétabli la tranquillité dans l'Orient, par les avantages remportés sur les Barbares de ces frontieres, n'ayant plus de raison de ménager le seul rival qui lui restât, il entreprit de s'en défaire.

Herod. l. III. Capit. Alb. 7. & 8.

Je ne sçais si l'on doit ajouter foi au témoignage d'Hérodien & de Capitolin, qui assûrent qu'avant que d'employer les armes & la force ouverte, Sévére tenta la voie lâche & perfide de l'assassinat; & qu'il envoya à Albin une lettre pleine de protestations d'amitié par des soldats déterminés, qui avoient ordre de lui demander une au-

dience secrette, comme pour lui communiquer des affaires importantes, & de l'assassiner lorsqu'ils l'auroient éloigné de ses gardes. Le projet de massacrer un Général au milieu de ses troupes, un César dans la Province où son autorité étoit reconnue, ne me paroît guéres probable ; & si Sévére étoit assez méchant pour le former, il avoit trop d'habileté pour en croire l'exécution possible. Selon les Auteurs mêmes du récit, l'entreprise n'eut pas le plus léger commencement de succès. Albin conçut des défiances, fit arrêter les assassins, & les ayant forcés par une rude question d'avouer l'horrible commission dont ils étoient chargés, il les envoya au supplice, & résolut de se venger de celui qui les avoit mis en œuvre. Il n'étoit assurément pas besoin de motifs si pressans pour opérer une rupture.

Je m'en tiens à Dion, qui dit simplement que Sévére après la victoire sur Niger, ne voulut plus accorder à Albin les prérogatives attachées au titre de César, & qu'Albin au contraire, prétendoit même au titre d'Auguste. Ce peu de mots explique tout, & sans rien offrir que de très-naturel, fait comprendre dans l'instant comment la guerre étoit inévitable entre deux ambitieux, dont les prétentions se trouvoient si étrangement opposées. *Dio, l. LXXV.*

On peut, il est vrai, s'étonner qu'Albin ait attendu si tard à se déclarer. Mais nous

avons vû qu'il fut d'abord la dupe des artifices de Sévére, & nous ne sçavons pas combien de tems cette illusion a duré. Lorsqu'il eut ouvert les yeux, sans faire encore de démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla sourdement à s'acquérir des amis & des partisans dans le Sénat, auprès duquel il avoit deux puissantes recommandations, la noblesse qu'on lui attribuoit, & la douceur qu'il faisoit paroître en opposition aux rigueurs de Sévére. Il mit dans ses intérêts les Gaules & les Espagnes, & il y amassa de grandes forces. Il porta même ses vûes sur les Provinces éloignées à l'Orient, & il tâcha de s'y faire des créatures par ses libéralités envers les villes que les armes de Niger avoient dévastées. Enfin, lorsqu'il se crut assez puissant pour n'avoir plus besoin de déguiser ses desseins, il leva le masque, & alléguant sans doute pour motifs les injustices de Sévére à son égard, il se fit proclamer Auguste. Nos Historiens ne parlent point de cette derniere démarche : mais elle est constatée par des médailles, dans lesquelles Albin, par une singularité remarquable, réunit le nom de Septimius au titre d'Auguste, se déclarant ainsi par une même inscription le fils & l'ennemi de Sévére.

Capit. Alb. 12.

Spart. Sev. 12.

Capit. Alb. 11.

Tillem. art. 19.

C'étoit-là que Sévére l'attendoit. Sa politique lui inspiroit de mettre toujours les apparences de son côté, & de laisser à son

adversaire le personnage d'aggresseur. Il étoit en marche, comme pour revenir à Rome, & il avoit déja fait, si je ne me trompe, la plus grande partie du chemin, lorsqu'il apprit la défection ouverte d'Albin. A cette nouvelle il assembla ses soldats, & saisissant une si belle occasion d'invectiver contre l'ingratitude de son rival, il obtint d'eux sans peine qu'ils le déclarassent ennemi, & se montrassent pleins de zèle & d'ardeur pour aller lui faire la guerre. L'Empereur prit soin d'animer leur courage par une abondante largesse. *Herod.*

La suite & la liaison des faits me portent à croire, avec M. de Tillemont, que ce fut dans cette même assemblée des soldats que Sévére conféra la dignité de César à son fils aîné Bassianus, dont il changea en même-tems le nom en ceux de Marc-Aurèle-Antonin. C'est le Prince que nous appellons communément Caracalla. Son pere, qui affectoit de montrer un grand respect pour la mémoire de Marc-Auréle, auquel il ressembloit si peu, en voulut donner un témoignage signalé, en transportant à un fils destiné à lui succéder les noms de ce sage Empereur. Pour ce qui est du nom d'Antonin, on sçait en quelle vénération il étoit dans les tems dont j'écris ici l'Histoire. Caracalla n'avoit guéres alors que huit ans.

Sévére fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla.

Spart. Sev. 10.

Le lieu où Caracalla fut proclamé César, nous est connu par Spartien. Sévére étoit alors campé près de la ville de Vimi-

natium dans la Mœsie sur le Danube. Il est très-vraisemblable *, comme je viens de l'observer, que c'est aussi en ce même endroit qu'Albin fut declaré ennemi par l'armée de Sévére. De ce moment les deux rivaux ne se ménagerent plus, & ils marcherent à front découvert l'un contre l'autre, Sévére partant de la Mœsie, & Albin de la Grande Bretagne.

Les armées se rencontrent près de Lyon.

Herod.

Il paroît que le plan de celui-ci étoit de pénétrer, s'il eût pû, en Italie, & d'aller se faire reconnoître dans Rome, où il avoit de grandes intelligences. Sévére, qui comprit de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher l'exécution d'un pareil dessein, détacha une partie de ses troupes pour occuper les gorges des Alpes du côté de la Gaule, & avec le gros de son armée il fit toute la diligence que les circonstances exigeoient, & dont l'activité de son caractère le rendoit capable. Il donnoit l'exemple à tous de supporter avec un courage invincible les plus dures fatigues: nulle difficulté des lieux ne le retardoit : il bravoit tête nue les neiges & les frimats : il ne prenoit de repos qu'autant que le besoin de la nature l'y contraignoit de nécessité: & par un genre d'exhortation si efficace, il faisoit pas-

* *Si Sévére se fut déclaré en Orient ennemi d'Albin, il n'auroit jamais pû, quelque diligence qu'il fit, prévenir l'entrée de son rival en Italie. C'est ce qui me persuade, qu'il différa cette déclaration jusqu'à ce qu'il se vit à portée d'agir efficacement.*

ser dans tous les cœurs l'ardeur dont il étoit lui-même rempli. Il réussit ainsi à prévenir la marche de son ennemi, qui étoit déjà maître de Lyon, & il vint à sa rencontre près de cette ville aux portes de l'Italie.

Allarmes & diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. *Dion*

Cependant les apprêts d'une nouvelle guerre civile avoient allarmé Rome : & dans une si grande multitude d'habitans, les sentimens furent différens, selon la différence des intérêts. Parmi les Sénateurs les uns, du nombre desquels étoit Dion, demeurerent tranquilles, attendant l'événement, & disposés à devenir la proie du vainqueur : les autres, attachés par des liaisons particulieres soit à Sévére, soit à Albin, partageoient les craintes & les espérances des deux concurrens. Le peuple, que touchent plus directement les maux de la guerre, & qui ne peut en espérer aucun fruit, exprima sans détour & d'une façon énergique sa douleur & ses plaintes. Dans des jeux du Cirque, peu avant les Saturnales (ce qui nous donne la date de la fin du mois de Décembre) la multitude infinie des spectateurs vit exécuter successivement six courses de chariots, sans y prendre presque aucune part, occupée qu'elle étoit d'un objet plus intéressant. Avant que la septieme commençât, tous, comme de concert, éleverent les mains au ciel, & demanderent aux Dieux le salut de la ville. Ensuite ils s'écrierent, » O reine des cités, » ô ville éternelle, quel sera donc ton sort ?

An. rom. 947.

» Jusqu'à quand aurons-nous à souffrir les » mêmes maux ? Jusqu'à quand dureront » les guerres civiles. » Après plusieurs autres acclamations semblables, ils rentrerent pourtant dans le silence, & rendirent leur attention au spectacle.

Prétendus prodiges.

Dion, esprit superstitieux, admire ce concert de toute une multitude dans un même langage, & il y trouve quelque chose de divin : comme si la conformité des sentimens ne devoit pas produire celle des expressions. Il cite encore d'autres prétendus prodiges : une grande lumiére au ciel, qui n'est autre chose qu'une aurore Boréale ; une rosée argentine, qui tomba dans la place d'Auguste, & qui garda sa couleur pendant trois jours. Mais de si frivoles remarques ne doivent pas nous arrêter.

Premieres opérations de la guerre, & moins importantes.

Spart. Sev. 10 & Capit. Al. 9. & Dio.

Les opérations de la guerre ne furent pas de longue durée. Il se livra quelques escarmouches, quelques combats entre des partis ou des détachemens des deux grandes armées : & les gens d'Albin y eurent assez souvent l'avantage. Dion parle en particulier d'une action dans laquelle Lupus, l'un des Généraux de Sévére fut défait, & perdit beaucoup de monde. Lorsqu'il y eut une fois du sang répandu, Sévére demanda au Sénat & obtint qu'Albin fût déclaré ennemi public. Il avoit tenu la même conduite à l'égard de Niger.

Nous trouvons ici dans Dion un fait singulier, mais qui perdroit peut-être ce qu'il

paroît avoir de surprenant, si celui qui nous le raconte l'eût examiné avec des yeux plus attentifs & plus clairvoyans. Je le rendrai tel que le donne notre Auteur. Un certain Numérien, qui enseignoit la Grammaire dans Rome, s'avisa d'aller en Gaule s'immiscer dans une guerre qui ne le regardoit point. Ayant pris la qualité de Sénateur, il assembla quelques soldats avec lesquels il battit un corps de cavalerie d'Albin, & fit quelques autres menus exploits. Sévére en ayant été instruit, & le croyant réellement Sénateur, lui envoya des pouvoirs, & un renfort de troupes, que Numérien employa utilement pour celui à qui il avoit voué ses services. Le merveilleux de l'avanture, c'est que ce Grammairien guerrier agissoit sans aucune vûe d'intérêt. Ayant pris sur les ennemis soixante-&-dix millions de sesterces *, il les envoya à Sévére. Après la fin de la guerre, il ne demanda aucune récompense, il ne prétendit point réaliser en sa personne le grade de Sénateur, qu'il s'étoit attribué sans titre; & il se retira dans une campagne, où il passa le reste de ses jours vivant d'une pension modique que lui faisoit l'Empereur. Voilà les circonstances extérieures d'un fait dont l'Ecrivain n'a pas sçû nous expliquer les motifs.

La guerre fut terminée par une bataille décisive dans la plaine entre Lyon & Trévoux. Les deux armées étoient égales en

Bataille décisive près de Lyon. Al-

* *Huit millions sept cens cinquante mille livres.*

bin vaincu se tue lui-même.

nombre, se montant chacune à cent cinquante mille hommes ; & elles avoient à leur tête leurs Empereurs. Sévére, qui ne s'étoit trouvé en personne à aucune des batailles contre Niger, commandoit lui-même son armée dans celle contre Albin. La valeur des troupes étoit grande de part & d'autre. Les Légions Britanniques, qui combattoient pour Albin, ne le cédoient point à celles d'Illyrie. Mais Sévére passoit pour plus habile Général, que son concurrent.

La victoire balança, & fut long-tems disputée. L'aîle gauche d'Albin ne fit pas beaucoup de résistance, & bientôt rompue, elle fut poursuivie par les gens de Sévére jusques dans son camp. De l'autre côté de la bataille les choses ne se passérent pas de la même façon. Les troupes de l'aîle droite d'Albin avoient pratiqué dans l'espace qui étoit devant elles un grand nombre de fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur & légérement appuyée : & elles avoient fait ce travail de maniere que la surface du terrein parût unie, & ne donnât aucun soupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piége, elles feignirent de la timidité : elles se contentoient de lancer des traits de loin, & se retiroient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réussit. Les soldats de Sévére, pleins d'ardeur pour en venir aux mains, & méprisant des adversaires qui paroissoient trembler, avancent sur eux sans

aucune

aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obstacle aussi redoutable qu'imprévû. En arrivant à l'endroit qui cachoit la fraude, la terre fond sous leurs pieds, & toute la premiere ligne tombe dans les fosses. Comme les rangs étoient serrés, la seconde ligne n'eut pas le tems de se garantir, & elle tomba sur la premiere. Ceux qui suivoient, saisis d'effroi réculent brusquement, & renversent en arriere leurs compagnons qui étoient à la queue. Ainsi toute l'aîle gauche de Sévère fut jettée dans un désordre affreux, & les ennemis accourant en firent un grand carnage.

Dans un si extrême danger Sévère vint au secours des siens avec sa garde. Mais d'abord, loin de remédier au mal, il vit ses Prétoriens eux-mêmes enfoncés, taillés en piéces, & il eut son cheval tué sous lui. Son courage s'irrite par le mauvais succès. Il déchire sa casaque Impériale, il met l'épée à la main ; & ayant raillié quelques-uns des fuyards, il les raméne à l'ennemi, résolu de vaincre ou de mourir. Sa petite troupe perce indistinctement tous ceux qui venoient à elle, amis ou ennemis. Elle contraint ainsi un nombre de ceux qui fuyoient à faire volte-face : & les vainqueurs, que leur avantage même avoit débandés, & mis dans le cas de ne plus garder leurs rangs, eurent de la peine à soutenir un choc auquel ils ne s'attendoient plus.

Le combat donc se rétablit : mais la vic-

toire étoit encore en suspens. Lætus, commandant de la cavalerie de Sévére, acheva de la décider. Il étoit jusques-là demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisseroit vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençoit à se déclarer pour Sévére, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposoit. Il se mit en mouvement, & vint prendre en flanc les gens d'Albin, que pressoit vivement en front la troupe conduite par Sévére. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque, & ne songeant plus qu'à fuir ils allérent chercher un asyle dans la ville de Lyon, aussi-bien qu'Albin leur malheureux chef. Sévére pleinement vainqueur devint par ce glorieux succès seul maître de tout l'Empire, ayant détruit en moins de quatre ans trois Empereurs, Didius, Niger, & Albin.

La bataille de Lyon fut très-sanglante. Nos Auteurs n'ont point évalué la perte que fit chacun des deux partis : mais elle doit avoir été considérable même de la part de celui qui resta victorieux : & Dion observe avec une douleur de bon citoyen, que le sang qui coula de part & d'autre étoit également perdu pour Rome.

Spart. Sev. 11. Spartien nous apprend la date du mois & du jour de ce grand événement, qui tombe au dix-neuf Février. Il n'en détermine point l'année : & c'est par la comparaison avec les

faits qui ont précédé & qui suivirent, que M. de Tillemont le fixe à l'an de J.C. 197. quatrieme du régne de Sévére.

Tillem. not. 16. sur Sev.

La ville de Lyon fut pillée & ravagée par les vainqueurs, qui y mirent le feu en divers endroits, & en brûlerent une grande partie.

An. rom. 948.

Albin s'étoit retiré après la défaite de son armée dans une maison voisine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, & n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée, ou se fit rendre ce funeste service par un de ses esclaves. Il respiroit encore, lorsqu'une troupe de soldats ennemis arriva, qui lui couperent la tête, & la porterent à Sévére.

Ainsi périt Albin, sur le caractère duquel il me reste peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déja dit. On ne peut faire aucun compte sur les reproches outrageans que Sévére lui prodiguoit dans ses Mémoires: & je ne sçais si l'on doit prendre beaucoup plus de confiance au témoignage d'un Ecrivain aussi peu judicieux que Capitolin, qui se contredit souvent lui-même, & qui se montre par-tout bien peu initié dans l'art de connoître les hommes. Si nous l'en croyons, Albin fut insupportable dans son domestique, mauvais mari, sombre, farouche, mangeant toujours seul par aversion pour la société, rigide jusqu'à la cruauté dans le maintien de la discipline militaire, & condamnant, comme des esclaves, au

Remarques sur le caractère d'Albin.

Capit. Alb. 10. 13.

supplice des verges & à la croix, non-seulement les soldats, mais les centurions. Avec une pareille conduite il ne devoit pas être fort aimable : & cependant il est certain qu'il fut extrêmement chéri du Sénat, dont un très-grand nombre de membres souhaitoient son élévation : & si leur motif étoit la haine qu'ils portoient à Sévére, il en résulte au moins qu'ils avoient d'Albin une toute autre idée, que celle que veut nous en donner Capitolin. Je ne parle point du soupçon dont quelques méprisables Ecrivains le chargent d'avoir eu part à la mort de Pertinax. Toutes les circonstances réclament contre cette absurde & odieuse imputation.

Capit. Alb. 14. Eutrop. & Aur. Vict.

Sur l'article des excès du vin, reprochés à Albin par Sévére, Capitolin varie tellement dans son témoignage, que l'on ne sçait à quoi s'en tenir. Mais nous n'ajouterons pas foi assurément à des traits de gourmandise, qu'il a peine à croire lui-même, & qui sont véritablement incroyables. Nous ne nous persuaderons point qu'Albin mangeât pour son déjeuner cinq cens figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de raisin, cent becfigues, & quatre cens huîtres. J'entre dans ce détail pour donner un échantillon du jugement des Auteurs d'après lesquels il me faut travailler.

Formons-nous donc une idée d'Albin par les faits, & laissant à l'écart ce qui regarde sa conduite privée, pour ne le considérer

que par les talens néceſſaires aux grandes entrepriſes, nous jugerons que brave guerrier, habile à ſe concilier les eſprits, il manqua de l'adreſſe & des précautions de défiances qu'il devoit oppoſer aux ruſes de ſon adverſaire : & telle fut la cauſe de ſa perte.

Vengeances cruelles de Sévére après la victoire.
Dio. & Herod. & Spart. Sev. 11. & 12. & Nig. 6. & Capit. Alb. 9.

Sévére abuſa inſolemment de ſa victoire. N'ayant plus aucun motif de crainte qui le retînt ; il donna un libre eſſor à la violence de ſon caractère, & renonçant même aux légers déhors de modération qu'il avoit juſques-là affectés, il ſe montra tel qu'il étoit, cruel, & vindicatif au-delà de toute meſure. Rien n'eſt plus lâche que les indignités qu'il exerça ſur le cadavre de ſon ennemi. Après en avoir envoyé la tête à Rome, il fit paſſer ſon cheval ſur le corps : il voulut repaître ſes yeux de ce funeſte objet, en le laiſſant étendu devant la porte de ſon Prétoire juſqu'à ce qu'il devînt infect : après quoi il le fit jetter dans le Rhône. La femme & les enfans d'Albin furent traités avec la même rigueur, mis à mort, & leurs corps jettés dans le fleuve. Et le malheur de cette famille entraîna celui de la famille de Niger, pour laquelle Sévére avoit témoigné beaucoup de bonté tant que Niger avoit vécu, qu'il avoit tenue en exil depuis ſa défaite, & qu'il extermina, lorſque la victoire ſur Albin lui eut aſſuré la poſſeſſion de l'Empire. Il fit chercher les corps des Sénateurs qui avoient

été tués en combattant pour Albin, & après les avoir livrés à divers outrages, il défendit qu'on leur donnât la sépulture. Les prisonniers remarquables par leur naissance ou par leurs emplois furent mis à mort. Ces cruautés contribuerent sans doute à empêcher un nombre de partisans d'Albin, qui avoient quelques corps de troupes sous leur commandement, de se soumettre à un si inhumain vainqueur. Ils aimerent mieux périr les armes à la main, que par la hache du Licteur : & Sévére eut à livrer plusieurs combats pour achever de détruire un parti que la clémence après la victoire auroit tout d'un coup désarmé.

Il tourmenta les Gaules & les Espagnes par de rigoureuses recherches contre les fauteurs d'Albin : & sur ce prétexte vrai ou faux, il fit mourir un très-grand nombre des premiers citoyens des villes de ces régions. Les femmes même ne furent pas épargnées, & il en condamna plusieurs à partager le triste sort de leurs maris & de leurs proches. L'avidité d'un riche & injuste butin entroit pour beaucoup dans ces sanglantes exécutions. Car la confiscation des biens suivoit toujours le supplice des condamnés : & le produit en fut immense.

Nulle raison d'équité, nulle représentation touchante ne pouvoit fléchir Sévére. Un accusé employa le moyen de défense qui après la défaite de Niger avoit réussi, comme je l'ai rapporté, à Cassius Clémens.

Spart. Sev. 17. & Aur. Vict.

» Je me suis trouvé engagé dans le parti
» d'Albin, disoit cet infortuné, par la né-
» cessité & non par mon choix. Que fe-
» riez-vous, si vous étiez en ma place » ?
Sévére lui fit cette réponse barbare : » Je
» souffrirois ce que tu vas souffrir. »

Mais rien ne le rendit plus odieux que ses emportemens & ses cruautés contre les Sénateurs. Il est vrai que le Sénat de Rome avoit paru porté d'inclination pour Albin, & peu de tems avant la bataille de Lyon cette Compagnie n'osant lui déférer à lui-même aucuns honneurs, s'étoit suffisamment expliquée par ceux qu'elle avoit accordés à Clodius Celsinus son frere. La colère de Sévére n'auroit donc pas été tout-à-fait injuste, s'il l'eût renfermée dans certaines bornes, & s'il ne l'eût pas portée aux plus violens excès. Ses emportemens contre le Sénat. *Spart. Sev. 11. & Capit. Alb. 12.*

En envoyant la tête d'Albin, il l'accompagna d'une lettre au Sénat & au peuple, par laquelle il notifioit sa victoire, & qu'il finissoit en disant qu'il avoit ordonné que la tête de son ennemi fût plantée sur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, afin qu'elle servît de preuve & d'exemple de son ressentiment contre ceux qui l'avoient offensé. Il écrivit une lettre foudroyante au Sénat, qu'il taxoit de la plus noire ingratitude à son égard. » J'ai terminé plusieurs » guerres, disoit-il, à l'avantage de la Ré- » publique : j'ai rempli la ville d'abondan- » tes provisions de toutes les espèces : je *Herod.* *Capit.*

» vous ai délivrés, par la victoire sur Niger, des maux de la tyrannie. Et comment m'avez-vous témoigné votre reconnoissance pour tant de bienfaits ? En me préférant un fourbe, un homme dans la bouche duquel ne s'est jamais trouvé que le mensonge, & dont le mérite est de s'être attribué sur de chimériques prétentions une fausse noblesse. »

Il fait mettre par les soldats Commode au rang des Dieux.

Dio. & Spart. 11.

Pour faire dépit aux Sénateurs, & pour jetter parmi eux la consternation, il s'avisa de réhabiliter la mémoire de Commode, dont il n'avoit jamais auparavant parlé lui-même qu'avec mépris & horreur. Il fit mettre ce détestable Prince au rang des Dieux par ses soldats : & joignant à un procédé si désobligeant & si effrayant pour le Sénat une vanité puérile, il se disoit frere de Commode & fils de Marc-Auréle. Ce dernier travers est même de plus ancienne date que la bataille de Lyon, comme il paroît par une médaille de la troisieme année du régne de Sévére, où il prend la qualité de fils de Marc-Auréle. Une autre, postérieure de quelques années, le fait fils de L. Vérus. Espéce de délire ! qui étoit le fruit de la prospérité.

Tillem. Sev. art. 20.

Il retourne à Rome.

Sévére passa quelques mois dans les Gaules, occupé du soin de se faire justice à lui-même, comme il prétendoit, de calmer la Province, & d'y rétablir solidement son autorité. Il divisa aussi alors la grande Bretagne en deux Gouvernemens, au-lieu que jusqu'alors

Herod.

jusqu'alors elle n'en avoit fait qu'un. Lorsqu'il eut terminé les affaires les plus pressantes, il partit pour Rome, menant avec lui son armée, pour se rendre plus terrible. Il y étoit arrivé, selon M. de Tillemont, avant le deux Juin de la même année 197. de J. C. dans laquelle il avoit vaincu Albin. *Tillem. not. 16. sur Sev.*

Les habitans de la capitale tâchérent d'appaiser sa colére par les honneurs qu'ils lui rendirent. Le peuple sortit au-devant de lui, couronné de branches de laurier. Le Sénat vint le recevoir avec tous les témoignages possibles de respect & de soumission, déguisant ses craintes sous des démonstrations extérieures de joie. Sévére au milieu des applaudissemens les plus flatteurs entra dans la ville, monta au Capitole, y offrit des sacrifices à Jupiter, & de retour dans son Palais il se montra satisfait du peuple, à qui il promit une largesse en réjouissance de sa victoire. Il réservoit pour le Sénat toute sa colére & toutes ses vengeances.

Discours menaçant de Sévére dans le Sénat.

Dio.

Il l'assembla le lendemain, & il ouvrit la séance par un discours dans lequel rappellant les exemples du passé, il loua beaucoup les rigueurs exercées par Sylla, par Marius, par Octavien, comme la meilleure & la plus sûre sauvegarde; & il blâma au contraire, la douceur de Pompée & de César, qui, disoit-il, leur avoit été funeste. Delà il passa à la justification de Commode, qu'il accompagna des reproches les plus outrageans contre les Sénateurs. » Vous avez bonne

» grace, leur dit-il, à insulter Commo» de, vous dont la plûpart ménent une » vie encore plus honteuse que ce Prince. » S'il se donnoit en spectacle tuant les bêtes » de sa main, ne puis-je pas citer l'un d'en» tre vous, vieillard Consulaire, qui tout » récemment luttoit en public contre une » courtisane travestie en lionne ? Commo» de combattoit sur l'arêne comme gladia» teur ! Et de par Jupiter, plusieurs de vous » n'en font-ils pas autant ? Pourquoi donc, » à quelle fin, ont-ils acheté son casque » & toute son armure ? » Il termina cette violente invective par l'ordre qu'il leur donna de décerner à Commode les honneurs divins, comme avoient déjà fait les soldats.

Vingt-neuf ou mêmequarante-&-un Sénateurs mis à mort.

Herod. & Capit. Alb. 12.

Dio. & Herod. & Spart. Sev. 13.

Ce n'étoit-là que le prélude : & les effets suivirent tels que les annonçoit un début si redoutable. Sévére avoit fait rechercher avec grand soin tous les papiers d'Albin, & s'en étant rendu maître il s'y étoit instruit des intelligences que son ennemi entretenoit à Rome. Muni de ces piéces, sur le nombre de soixante-quatre Sénateurs accusés d'avoir favorisé Albin, il en déclara innocens trente-cinq : mais il cóndamna à mort les vingt-neuf autres, & les fit exécuter sans aucune forme de procès, tous personnages distingués, dont plusieurs étoient Consulaires ou anciens Préteurs. Dion en nomme deux, Sulpicianus beau-pere de Pertinax, & Erucius Clarus. Ce dernier étoit homme d'un grand mérite : & Sévére, tant par le plaisir malin de ternir une réputation qui le bles-

foit, que pour autoriser ses violences d'un nom respecté dans le Public, voulut l'engager, en lui promettant la vie, à se rendre dénonciateur & témoin contre ceux qui étoient dans la même cause que lui. Ce généreux courage aima mieux mourir, que de faire un si indigne role. Un autre Sénateur nommé Julianus s'en chargea, & véritablement il ne fut point mis à mort; mais on lui fit souffrir, sans aucun égard pour sa dignité, tous les supplices de la question.

Spartien nous donne une liste détaillée de toutes ces tristes victimes de la vengeance de Sévére, & elle se monte à quarante-&-un noms; parmi lesquels se trouvent six Pescennius, parens sans doute de Niger, puisqu'ils portoient le même nom de famille. Cette observation, jointe à un mot * d'Hérodien, donne lieu de penser que Sévère acheva, dans l'occasion dont je parle, sa vengeance jusques-là imparfaite contre les partisans de Niger, dont il fit mourir dans le même-tems, comme je l'ai dit, la femme & les enfans.

Au sujet de ce carnage horrible, Sévére reçut une bonne leçon de son jeune fils Géta, qui n'étoit guéres âgé alors que de huit ans. Cet enfant entendant son pere s'expliquer du dessein où il étoit de mettre à mort les principaux partisans de ceux qui

Mot de Géta encore enfant sur ce carnage.

Spart. Get. 4.

* *Le texte d'Herodien est visiblement défectueux dans l'endroit que je cite. Supplée par Henri Etienne, il présente le sens que j'exprime.*

lui avoient disputé l'Empire par les armes, parut émû. Sévére, pour le remettre, lui ayant dit, » Ce sont des ennemis dont je » vous délivre », Géta demanda quel en seroit le nombre. Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, & fit une nouvelle question. » Ces » infortunés, ont-il des parens & des pro- » ches » ? Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plusieurs, » Hé- » las! répliqua-t-il, il y aura donc plus de » citoyens qui s'affligeront de notre vic- » toire, que nous n'en verrons prendre » part à notre joie ! » On prétend que Sévére fut ébranlé par cette réflexion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais les deux Préfets du Prétoire, Plautien, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & Juvénal, l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitoient de s'enrichir de la confiscation des proscrits. Caracalla étoit présent à la conversation dont je viens de rendre compte, & loin d'être de l'avis de Géta, il vouloit que l'on fit périr les enfans avec leurs peres. Géta fut indigné, & lui dit, » Vous » qui n'épargnez le sang de personne, vous » êtes capable de tuer un jour votre frere »: & c'est ce qui arriva réellement.

Narcisse, meurtrier de Commode, exposé aux lions.
Spart. Sev. 14. &

Parmi tant de morts d'hommes illustres, & plus malheureux que coupables, Sévére ordonna pourtant un juste supplice. L'athléte Narcisse, qui avoit étranglé Commode, vivoit encore. Il fallut, pour lui faire subir la peine de son crime, que la haine contre

le Sénat, plutôt que le zèle pour la mémoire d'un Prince détesté, servît à Sévére d'aiguillon. Au bout de cinq ans Narcisse fut puni par son ordre, & exposé aux lions avec cet écriteau : » Meurtrier de Com» mode ».

Dio, l. LXXIII. p. 838.

Pendant que Sévére épuisoit toutes ses rigueurs sur le Sénat, il prenoit soin de se rendre agréable au peuple par des jeux & des spectacles de toutes les espéces, & par des distributions abondantes de vivres & d'argent. Il soulagea les sujets de l'Empire dans les Provinces d'un fardeau très-onéreux, en prenant sur le fisc la dépense des postes & messageries, qui étoient auparavant à la charge des particuliers, obligés de fournir comme par corvées des chevaux & des voitures à ceux qui marchoient par ordre du Prince & de l'Etat. Mais c'est aux soldats sur-tout qu'il s'étudia à faire sa cour. L'expression n'est point trop forte. Sévére étoit un caractère rusé, uniquement occupé de ses intérêts propres, & comptant pour peu de chose les objets du bien public. Ainsi pour se gagner l'affection des gens de guerre, il ne craignoit point d'énerver la discipline par des largesses multipliées; par l'augmentation de leur paye, par la permission qu'il leur donna de se marier, de porter des anneaux d'or. Hérodien regarde cet Empereur comme le premier corrupteur de la discipline militaire : en quoi il va peut-être trop loin. Commode avoit bien avancé

Attentions de Sévére pour le peuple, pour les sujets de l'Empire, mais surtout pour les soldats

Herod. & Spart. Sev. 14. & 12.

l'ouvrage : mais Sévére l'acheva, & par ses molles complaisances il porta l'insolence du soldat à un tel excès, que le mal désormais fut sans remède.

Il se hâte de produire & d'avancer ses enfans.

Le grand but de sa politique étoit d'assurer sa fortune, & de perpétuer la puissance Impériale dans sa famille. Le bas âge de ses enfans, dont l'aîné n'étoit encore que dans sa dixieme année, l'inquiétoit. Il se hâta de les avancer par des honneurs précoces. Nous avons vû que Caracalla avoit été déclaré César par les troupes sur la fin de l'an de J. C. 196. Sévére lui fit confirmer ce titre l'année suivante, qui est celle dont je parle actuellement, par un décret du Sénat. Il commença en ce même-tems à produire le plus jeune de ses fils Géta, sans * que nous puissions dire précisément en quoi consistoient les prérogatives dont il le décora.

Spart. Sev. 14.

Sa conduite séche envers sa parenté.

Pour ce qui est de sa parenté, il ne la releva que par des honneurs stériles, & qui ne tiroient point à conséquence pour l'Empire. Il avoit un frere nommé Septimius Géta,

* *Spartien dit que Sévére donna la robe virile à Géta: ce qui n'était pas possible alors, vû que l'enfant n'avoit encore que huit ans & quelques mois. Selon Hérodien, les fils de Sévére furent associés par leur pere à l'Empire dans le tems dont nous parlons : ce qui n'est vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de César fut confirmé par le Sénat. Les expressions peu exactes de ces Ecrivains cachent sans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Géta, qu'ils n'auront pas bien rendue.*

qui conçut de grandes idées, lorſqu'il le vit élevé à la puiſſance ſuprême. Il le vint joindre auſſi-tôt que Rome l'eut reconnu, & avant ſon départ d'Italie pour marcher contre Niger. Il ſe flattoit ou d'être aſſocié à l'Empire, ou du-moins d'y acquérir un droit par le titre de Céſar. Sévére le renvoya à ſon poſte, qui ne nous eſt point autrement expliqué: & ce fut en partie pour le guérir de ſes projets chimériques, & pour lui ôter toute eſpérance, qu'il communiqua prématurement le nom de Céſar à Caracalla. Il fallut que ſon frere ſe contentât d'un Conſulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années. *Id. ibid. 8. & 10.*

Sa ſœur, qui avoit toujours vécu à Leptis, où elle étoit née, vint auſſi ſe rendre auprès de lui avec un fils qu'elle avoit. Cette femme de Province, qui n'avoit jamais vû la Cour, qui parloit à peine Latin, faiſoit rougir un frere Empereur. Sévére lui fit des préſens: il conféra à ſon fils la dignité de Sénateur, & il leur ordonna enſuite à l'un à l'autre de s'en retourner dans leur patrie. 15.

Il voulut pourtant témoigner ſon bon cœur, & ſa fidélité aux ſentimens de la nature, en dreſſant des ſtatues à ſon pere, à ſa mere, à ſon ayeul, & à ſa premiere femme. Mais c'étoit une illuſtration qui réjalliſſoit ſur lui. Il ne conſulta point le Sénat, ſelon l'uſage, ſur l'érection de ces ſta- 14.

tues : façon despotique d'agir, qui dut déplaire à cette Compagnie.

Sévére va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre.

Dio. l. LXXV. & Herod. l. III. & Spart. Sev. 15. 16.

Sévére ne fit qu'un séjour de très-courte durée à Rome, s'il est vrai, comme l'a pensé M. de Tillemont, qu'avant la fin de cette année même si remplie d'événemens, il s'étoit déjà transporté en Orient pour faire la guerre aux Parthes. Cette diligence, toute étonnante qu'elle est, n'est pas absolument incroyable dans un Prince aussi actif. On a dit que son unique but dans cette nouvelle entreprise avoit été l'amour de la gloire, & le désir de ne pas signaler seulement sa valeur dans des guerres civiles, mais d'illustrer son nom par des conquêtes sur l'étranger. Sans prétendre exclure ce motif, qui est très-bien assorti au génie de Sévére, on ne doit pas néanmoins l'accuser de s'être porté à prendre les armes sans un sujet légitime, puisque les Parthes, selon le témoignage de Dion, pendant que ce Prince étoit occupé contre Albin, avoient fait une irruption dans la Mésopotamie, & attaqué Nisibe, qui les tenoit perpétuellement en jalousie & en allarmes. D'ailleurs Barsémius Roi d'Atra avoit secouru Niger, comme je l'ai rapporté : & Sévére n'avoit pas eu le tems de tirer raison de cette injure. Tels furent les intérêts qui le rappellerent en Orient.

En arrivant, il délivre Nisibe as-

Il s'étoit fait précéder de Lætus, & il paroît qu'aussi-tôt après la bataille de Lyon, il avoit fait partir ce Général pour aller dé-

fendre Nisibe contre les Parthes. Il le suivit lui-même avec son armée le plus promptement qu'il lui fut possible ; & à son approche, les ennemis frappés de terreur, se retirerent de devant la place. Sévére ayant délivré Nisibe revint en Syrie, & il soumit en passant Abgare Roi de l'Osrhoène, qui lui donna ses fils pour ôtages, & lui fournit un secours de tireurs d'arc.

siégée par les Parthes.

Il se proposoit de pousser la guerre contre les Parthes dans la campagne suivante, & il prit tout le tems néceffaire pour les préparatifs d'une expédition si importante. Il ne se mit en marche que sur la fin de l'été, ayant exprès attendu l'arriere-saison, comme plus favorable pour agir dans un pays aride & brûlant. Il avoit fait construire dans le voisinage de l'Euphrate un très-grand nombre de barques, sur lesquelles il mit une partie de ses troupes : & cette flotte descendit le fleuve ; en même-tems que le reste de l'armée le côtoyoit par terre. Il avoit avec lui le frere du Roi des Parthes, dont la présence pouvoit faciliter ses conquêtes, qui furent en effet très-rapides. En arrivant à Babylone, il trouva cette grande ville abandonnée. De-là il gagna Séleucie, faisant probablement passer sa flotte par le canal nommé *Naar malcha*, qui communiquoit de l'Euphrate au Tigre. Séleucie lui fut pareillement livrée par la fuite de ses habitans. Ctésiphon lui couta un siége, & même son armée y souffrit beaucoup. Les

La campagne suivante, il prend Babylone, Séleucie & Ctésiphon.

An. rom. 949.

Amm. Marc. lib. XXIV.

Parthes animés par la présence de leur Roi Vologése *, qui s'étoit enfermé dans la ville, firent une belle résistance : & les Romains manquant de provisions, réduits à vivre de racines, & fatigués en conséquence de la mauvaise nourriture, par de cruelles maladies, commençoient à se décourager. Sévére persista : & sa fermeté triompha des obstacles, & fit réussir l'entreprise. La ville fut emportée de vive force, & livrée au pillage. Le carnage fut très-grand, le butin d'une richesse immense, & les prisonniers se monterent au nombre de cent milles têtes. Le Roi des Parthes échappa aux vainqueurs, qui ne se trouverent pas en état de le poursuivre.

Tillem.

Sévére prit à l'occasion de cette conquête, qu'il ne put pas néanmoins garder, le titre d'*Impérator* pour la onzième fois, & celui de *Parthique*, rehaussé de l'épithéte *très-grand*. Il écrivit au Sénat & au peuple Romain en termes magnifiques au sujet de ses exploits, & il les fit même représenter sur des tableaux qui furent exposés à la vûe du Public.

Caracalla déclaré Auguste, & Géta César.

Ce vain éclat ne fut pas le seul fruit qu'il tira de sa victoire. Il en profita pour établir solidement la puissance Impériale dans sa maison. La voie la plus sûre pour y réussir, étoit d'associer ses fils, qu'il avoit dans cette vûe menés avec lui, à tous les honneurs du rang suprême, & Marc-Auréle lui en

* *Il est nommé Artabane par Hérodien.*

avoit donné l'exemple. Sévére le suivit, & même, comme il arrive d'ordinaire dans l'imitation des choses abusives, il alla au-delà. Il n'attendit point pour Caracalla l'âge que Marc-Auréle avoit attendu pour Commode. Au tems * de la prise de Ctésiphon, ce jeune Prince n'étoit que dans sa onzieme année : & dans les transports de joie qu'excita parmi les soldats Romains la conquête & le pillage de la capitale des Parthes, Sévére les engagea à proclamer Auguste son fils ainé. Géta destiné un jour au même rang, reçut alors le titre de César, & le nom d'Antonin. L'autorité du Sénat intervint ensuite, & ratifia ce qu'avoient ordonné en premier les soldats, auxquels Sévére en reconnoissance fit de grandes largesses.

Sévére marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient.

La disette des vivres, & les incommodités d'un climat étranger & inconnu, contraignirent les Romains tout vainqueurs qu'ils étoient, d'abandonner Ctésiphon, & de songer à la retraite. Ils ne purent même retourner par le chemin qu'ils avoient d'abord suivi, parce que le pays par lequel ils avoient passé étoit mangé. Ils remonterent

* *Pour cette date je suis l'autorité de Spartien, & la vraisemblance historique. On tire des médailles & des inscriptions une date antérieure de plusieurs mois pour l'élévation de Caracalla au rang d'Auguste. Quelque sentiment que l'on embrasse sur ce point, le fond du fait & les principales circonstances restent les mêmes.*

le Tigre, par terre & par eau en même-tems.

Cette route les menoit en Arménie, où ils se préparoient à entrer hostilement. Je ne puis dire pour quelle raison. Car le Roi d'Arménie, qui se nommoit Vologése comme celui des Parthes, n'avoit donné aucun sujet de plainte à Sévére, s'étant abstenu d'envoyer du secours à Niger, qui lui en avoit demandé. Il paroît que Vologése étoit un Prince sage, & fidéle imitateur de son pere Sanotruce, à qui Dion rend ce témoignage, qu'à la grandeur du courage & à l'habilité dans la guerre, il joignoit l'exacte observation de la justice; & que pour la tempérance & la modération, on peut le comparer aux plus vertueux d'entre les Grecs & les Romains. Vologése, fils de Sanotruce, se conduisit, dans l'occasion dont il s'agit, avec vigueur & prudence en même-tems. Il marcha au-devant des Romains, & se mit en état de leur faire tête: mais sentant l'inégalité de ses forces, & préférant la paix à la guerre, il fit parler d'accord, & entâma une négociation, à laquelle Sévére se prêta. Moyennant de l'argent & des ôtages donnés par l'Arménien, l'Empereur lui accorda la paix, & même augmenta ses Etats de quelque canton de l'Arménie, dont les Romains étoient maîtres.

Dio. ap. Vales.

Il ne restoit plus à Sévére d'autre objet à remplir en Orient, que la vengeance qu'il se proposoit de tirer du Roi d'Atra.

Il met deux fois le siége

On peut croire qu'en sortant de dessus les terres des Parthes, il avoit fait avec eux un traité, puisqu'il n'y eut plus de guerre entre les deux Empereurs durant tout le cours de son régne. Il s'étoit tenu satisfait des démarches de soumission du Roi d'Arménie. La ville d'Atra, ou n'espérant point de grace, ou fiére de sa situation, qui l'avoit rendu autrefois victorieuse des efforts de Trajan, se préparoit à la résistance. Sévére vint mettre le siége devant la place, en traversant la Mésopotamie pour regagner la Syrie, & il réussit fort mal. Ses machines furent brûlées : il perdit beaucoup de soldats, un plus grand nombre encore furent blessés: & il se vit contraint de lever le siége, sans renoncer néanmoins au dessein de se venger de ce peuple opiniâtre.

devant Atra, & le léve deux fois.

Dio. & Herod.

Il fit donc de nouveaux préparatifs, il amassa d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & il revint au bout d'un tems assiéger Atra. Les habitans se défendirent toujours avec le même courage. Ils étoient Arabes, comme je l'ai observé ailleurs ; & ils avoient au-dehors une nombreuse cavalerie de leur nation, qui interceptoit les convois, qui fondoit avec une légereté incroyable sur les détachemens Romains envoyés pour fourager, & qui, après les avoir dissipés & détruits, disparoissoit comme le vent. Ceux qui étoient enfermés dans la ville faisoient de vigoureuses sorties, dans lesquelles ils tuoient beaucoup de monde

aux affiégeans. Ils parvinrent même à brûler encore toutes leurs machines, hors celles qu'avoit conftruit Prifque, cet Ingénieur de Byzance, à qui fon talent, & le fervice que Sévére efpéroit en tirer, avoient fauvé la vie. Ils avoient eux-mêmes des machines d'une très-longue portée, & qui lançoient plufieurs traits à la fois avec une telle roideur, qu'à une diftance confidérable ils confervoient encore affez de force pour tuer ceux qu'ils atteignoient : & Sévére eut plufieurs de fes gardes renverfés morts à fes pieds. Lorfque les Romains eurent gagné du terrain, & fe furent de plus près approchés du mur, les Atréniens changeant de batterie, leur devinrent encore plus redoutables. Ils verfoient fur eux à grands flots le bitume enflammé, qui les brûloit & les faifoit expirer dans les plus horribles douleurs. Hérodien témoigne qu'ils jettoient auffi des vafes de terre, remplis de petites bêtes aîlées & vénimeufes, qui, lorfque le vafe s'étoit brifé en tombant, fortoient de leur prifon, s'attachoient au corps des affiégeans, & fe gliffant entre leurs habits, les bléffoient par leurs piqûres, & les mettoient hors d'état d'agir. Ajoûtez les incommodités d'un climat aride, où les ardeurs du foleil étoient exceffives, & caufoient dans toute l'armée de dangereufes maladies.

Enfin néanmoins l'activité & la perfévérance des affiégeans vint à bout de faire

bréche ; & un grand pan de mur, miné apparemment par-dessous, tomba. La ville étoit prise, si l'avarice du vainqueur ne l'eût secourue. Sévére sçavoit qu'elle contenoit de grandes richesses, & particuliérement les trésors du temple du Soleil, qui deviendroient la proie du soldat, si la place étoit emportée d'assaut ; au lieu que l'Empereur en seroit seul maître, si les assiégés, comme il l'espéroit dans l'extrêmité où ils étoient réduits, demandoient à capituler. Par ce motif, il fit sonner la retraite, au grand mécontentement des soldats, qui se voyoient vainqueurs.

Son avidité fut frustrée. Les Atréniens, loin de penser de se rendre, reconstruisirent pendant la nuit un nouveau mur : & lorsque Sévére voulut y faire donner l'assaut, les soldats Européens, qui étoient ses meilleures troupes, refuserent de marcher. Il fallut y envoyer des Syriens, qui plus dociles, mais plus mous, furent repoussés avec perte & avec honte. Et il ne fut pas possible de ramener les mutins. Un des principaux officiers de l'armée ne demandoit que cinq cens cinquante soldats d'Europe pour mettre à fin l'entreprise. » Où vou» lez-vous, lui dit l'Empereur, que j'en » trouve ce nombre ? » Ainsi, dit l'Historien, Dieu sauva la ville, en rappellant par les ordres de Sévére les soldats qui auroient pû la prendre ; & en ôtant ensuite à Sévére, par la désobéissance de ses soldats, le

pouvoir de s'en emparer, lorsqu'il en eut la volonté. Il fallut donc après vingt jours d'attaques inutiles lever le siége de devant la ville d'Atra : & ce mauvais succès causé par la mutinerie des troupes, dont Sévére n'eut pas le crédit de se faire obéir, ne fait pas honneur à ce Prince.

Il s'en consola par une ou plusieurs expéditions en Arabie, qui lui réussirent. Si nous en croyons Hérodien, il pénétra jusques dans l'Arabie Heureuse. Eutrope & Victor parlent d'une partie de l'Arabie réduite par lui en Province. Dans le vrai, il ne paroît pas qu'il ait beaucoup ajouté aux conquêtes que Trajan avoit faites dans ce pays.

Tillem. Sev. art. 17.

Voilà à quoi se réduisirent les exploits de Sévére en Orient : de grands pays parcourus avec des fatigues & des frais immenses, une entreprise d'éclat manquée, nulle conquête solide & durable. L'avantage que les Romains en tirerent fut de s'affermir dans la possession de ce qu'ils avoient précédemment acquis en ces contrées, & d'y établir une tranquillité qui pendant plusieurs années ne fut interrompue par aucun trouble.

Cruautés exercées par Sévére contre les restes du parti de Niger, & même

C'étoit pour Sévére une gloire, qui ne laissoit pas d'avoir son prix. Mais il la déshonora par les cruautés qu'il exerça soit contre les restes malheureux du parti de Niger, soit contre ses propres amis & officiers. Spartien attribue à l'avidité de Plautien

tien ces recherches sansfin contre des ennemis accablés. Selon Hérodien, & probablement selon la vérité, l'Empereur n'étoit pas moins avide que son Préfet du Prétoire, & il réservoit pour lui-même la plus grande partie des confiscations. La douceur de ce butin sanglant, jointe à ses défiances éternelles, le rendit cruel à l'égard même, comme je l'ai dit, de ceux qui avoient été de tout tems attachés à sa fortune. Il suffisoit de paroître digne de l'Empire par des talens éminens, pour devenir suspect d'y aspirer. On imputoit aux uns des projets de conspiration, à d'autres des consultations faites aux Devins sur la vie de l'Empereur. Quelquefois de simples observations sur le bas âge de ses enfans, qui sembloit rendre sa succession incertaine, étoient punies de mort. Dion nous instruit en particulier du triste sort de deux officiers de guerre, qui furent ainsi immolés aux ombrages du Prince.

contre ses propres amis.

Spart. Sev. 15.

Dio.

L'un étoit un Tribun des cohortes Prétoriennes, nommé Julius Crispus, qui dans l'ennui & l'impatience que lui causoit une guerre laborieuse sous un ciel étranger & brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvoit actuellement. » Oui (1) sans doute, il » est bien juste, dit-il, que pour élever & » aggrandir Turnus, nous vil peuple, trou-

(1) Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis. *Virg. Æn. XI. 371.*

» pe indigne d'être regrettée, nous cou-
» vrions les campagnes de nos corps éten-
» dus sans sépulture. » Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévére. Il en couta la vie au Tribun; & sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie d'un Prince défiant. Il étoit guerrier & homme d'Etat, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarerent qu'ils ne vouloient point marcher, s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions & de sa fidélité, déja devenue suspecte, comme je l'ai dit, à la bataille de Lyon. Mais il n'y avoit rien de prouvé, & il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les services avoient été très-utiles à Sévére, & pour l'élever à l'Empire, & pour l'y maintenir; & qui s'étoit signalé également dans les guerres civiles & étrangères. L'Empereur prit un parti conforme à son génie rusé & artificieux. Il fit tuer Lætus dans une émeute de soldats, ausquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

Son absence de Rome dura plus longtems que les affaires qui l'en avoient éloigné. Il n'y revint que l'an de J. C. 203. & par conséquent son voyage doit avoir été de six ans. Les deux ou trois premieres années furent employées aux guerres dont j'ai rendu compte. Dans l'intervalle qui reste, je trouve moins d'événemens mémorables.

Il fit quelque guerre de peu d'importance contre les Juifs, soit qu'ils eussent tenté de se révolter, soit qu'il leur cherchât lui-même querelle pour leur ancien attachement à Niger, dont il leur avoit néanmoins accordé le pardon. Il paroît que dans cette expédition Caracalla eut le titre du commandement, puisque le triomphe sur les Juifs fut décerné à ce jeune Prince par le Sénat. Sévére fit divers réglemens pour la Palestine, & il défendit sous de grosses peines à ceux qui n'étoient pas nés Juifs, d'embrasser leur religion. Petite guerre contre les Juifs. *Spart. Sev. 16. 17. 14.*

Il donna à son fils aîné la robe virile à Antioche, avant sa quatorzieme année accomplie; & il le fit son Collégue dans le Consulat, l'an de J. C. 202. Caracalla Consul.

Cette même année, il publia contre les Chrétiens un Edit, qui ouvrit la cinquieme persécution. Il leur avoit été d'abord assez favorable, par un motif de reconnoissance personnelle pour un Chrétien nommé Procule Torpacion, qui l'avoit guéri d'une maladie, & auquel en récompense de ce service il accorda un logement dans son Palais. Il étoit si éloigné de haïr ceux qui professoient la Religion de Jesus-Christ, qu'il donna même à Caracalla son fils aîné une nourrice Chrétienne. Une fausse politique changea ses dispositions. Les Chrétiens, à la faveur de la paix dont ils avoient joui sous Commode, s'étoient extrêmement multipliés. L'éminence de leur vertu, & Persécution contre les Chrétiens. *Tillem. Perséc sous Sév.*

les miracles que Dieu opéroit par eux, leur attiroient une foule infinie de Prosélytes. » Nous remplissons, disoit Tertullien aux » Payens dans le tems même dont il s'agit » ici, nous remplissons vos villes, vos » bourgades, votre Sénat, vos armées. » Nous ne vous laissons que vos temples » & vos théâtres ». L'accroissement prodigieux du Christianisme menaçoit évidemment d'une ruine prochaine la Religion de l'Etat: & ce fut sans doute par cette considération que Sévére laissa pendant quelques années la liberté aux Magistrats de faire la guerre en vertu des anciennes loix aux Chrétiens, & qu'enfin il autorisa lui-même la persécution par un Edit. Elle dura jusqu'à la fin de son régne, & elle couronna un grand nombre de Martyrs, dont les plus illustres sont S. Irenée de Lyon, Léonidas pere d'Origène & la Vierge Potamienne à Aléxandrie, S. Spérat & les Martyrs Scillitains en Afrique. La Religion Chrétienne eut un excellent défenseur en la personne de Tertullien, dont tout le monde connoît & admire l'Apologétique. Il faut y joindre l'élégant & pieux ouvrage composé vers le même-tems & dans les mêmes vûes par Minucius Félix.

Sévére visite l'Egypte. *Dio*, & *Spart. Sev.* 17.

Sévére, après avoir entiérement pacifié l'Orient, passa en Egypte, où en arrivant il rendit des honneurs à la mémoire & aux cendres de Pompée. Il ne paroît point qu'il ait eu d'autre motif dans ce voyage, que le

désir de visiter & de connoître par lui-même une si fameuse contrée. Il étoit d'un caractére extrêmement curieux, & il n'y avoit rien dans les choses divines ou humaines qu'il ne souhaitât d'examiner, de creuser, & d'approfondir. Ainsi il ne se contenta pas de voir Memphis l'ancienne capitale des Rois d'Egypte, la statue de Memnon, les Pyramides, le Labyrinthe : il entra dans le sanctuaire des temples les plus révérés, & se fit représenter les livres sacrés que les Egyptiens y gardoient avec un religieux respect : & portant par-tout son génie envieux & tyrannique, il enleva ces livres, pour se réserver à lui seul la connoissance de ce qui pouvoit y être contenu. Par le même principe, il ferma le tombeau d'Alexandre, afin que personne ne pût y entrer après lui.

Le voyage d'Egypte lui fit grand plaisir. La singularité du climat & des animaux qu'il produit, les merveilles de la nature & de l'art, le culte du Dieu Sérapis, tout cela fut une pâture agréable pour sa curiosité ; & le souvenir lui en resta toute sa vie. Peut-être doit-on attribuer à la satisfaction qu'il en ressentit, la facilité qu'il eut d'adoucir la pesanteur du joug que portoient les Egyptiens. Ils étoient gouvernés despotiquement, en vertu de l'institution d'Auguste, par un Préfet qui leur tenoit lieu de leurs anciens Rois. Sévére accorda aux Alexandrins l'établissement d'un Conseil, dont les

Membres eurent le titre & les droits de Sénateurs, & entrerent en part de l'administration des affaires publiques.

Il revient à Rome.

An. Rom. 954.

Tillem.

Il revint à Rome sous l'année de J. C. 203. comme je l'ai déjà marqué, ayant pris sa route par terre, & fait un très-grand circuit par la Syrie, la Cilicie, l'Asie mineure, la Thrace, la Mœsie, & la Pannonie. De retour dans sa capitale, nous ne pouvons pas dire s'il triompha. Spartien rapporte que le triomphe lui fut decerné par le Sénat, mais que ce Prince ne voulut point l'accepter, étant trop incommodé de la goute, pour soutenir la fatigue de passer toute une journée dans un char. Le même Ecrivain ajoute, que Sévére permit à son fils de triompher des Juifs: ce qui n'est guéres vraisemblable, si lui-même il ne triompha pas des Parthes. On peut croire que Sévére fit dans Rome une entrée, moins solemnelle & moins pompeuse qu'un triomphe, mais cependant avec une certaine célébrité. En la place du triomphe le Sénat lui décerna un arc triomphal, qui subsiste encore aujourd'hui, & dont l'inscription nous apprend qu'il fut érigé dans la onzieme année de la puissance Tribunicienne de Sévére, c'est-à-dire, dans l'espace qui roule entre le 2 de Juin de l'an de J. C. 203. & le 2 Juin 204.

Spart. Sev. 16.

Nard. Roma vet. l. V. c. 6.

Jeux & spectacles.

Il donna cette même année des jeux & des spectacles de toute espèce, accompagnés de largesses immenses. Trois motifs

concouroient pour la solemnité de ces fêtes. Sévére y célébroit ses victoires sur les peuples de l'Orient ; son retour à Rome, & la dixiéme année de son régne. Il crut donc ne pouvoir trop prodiguer la pompe & la splendeur pour ces trois objets réunis. Il distribua aux citoyens du peuple & aux soldats Prétoriens par tête autant de piéces d'or qu'il avoit régné d'années, & la somme totale se monta à cinquante millions de dragmes, qui font vingt-cinq millions de nos livres Tournois : dépense exorbitante, dont il se faisoit beaucoup d'honneur, comme ayant surpassé en ce point la magnificence de tous ceux qui l'avoient précédé. Il disoit vrai : mais étoit-ce là un sujet de gloire bien solide ? Ces largesses énormes, dont il revient si peu d'avantage à chaque particulier, & qui épuisent les finances publiques, sont-elles bien conformes aux maximes d'un sage gouvernement ? La politique intéressée de Sévére y trouvoit son compte. Il attachoit des créatures à sa personne & à sa famille.

Dans les spectacles qui furent donnés au peuple, on vit soixante ours dressés à la lutte combattre les uns contre les autres à un signal auquel on les avoit accoutumés. Au milieu de l'Amphithéâtre fut pratiqué un grand & vaste bassin en forme de vaisseau de guerre, qui contenoit quatre cens animaux féroces. Le vaisseau s'étant tout d'un coup ouvert, il en sortit des ours,

Dio, l. LXXVI. & Herod.

des lions, des panthéres, des autruches, des ânes & des bœufs sauvages, auxquels on ajouta trois cens animaux domestiques: & toutes ces bêtes, au nombre de sept cens, furent tuées pour le plaisir de la multitude, cent par chaque jour des sept que dura la fête. Dion fait mention à part d'un éléphant, & d'un monstre Indien que les Anciens appelloient *Corocotta*, & que l'on disoit né de l'accouplement d'un loup avec une chienne, ou d'un tigre avec une lionne.

Dio. l. LXXV.

Une singularité remarquable de ces jeux, * mais bien indécente, c'est que des femmes parurent sur l'arêne, & y combattirent comme gladiateurs. Cette licence, dont l'exemple, s'il n'étoit pas tout-à-fait nouveau, au moins n'avoit été jamais ni fréquent ni approuvé, devint une source de brocards & d'incartades contre les Dames même du premier rang, qui n'y avoient aucune part. On sentit l'abus, & on y remédia par une Ordonnance qui interdit aux femmes des combats si peu convenables à la foiblesse & à la pudeur de leur sexe.

Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien.

Spart. Sev. 14.

Toute cette année se passa en fêtes. Sévére y donna la robe virile à son second fils Géta César, & il maria Caracalla l'aîné, à la fille de Plautien son Préfet du Prétoire, favori insolent, & dont la fortune éclatante

* *Je rapporte aux Jeux dont parle Dion au commencement de son soixante-&-seizieme Livre cette circonstance qui semble comme égarée à la fin du soixante-&-quinzieme.*

se termina, comme il arrive d'ordinaire, par une sanglante catastrophe. C'est ici le lieu de faire son histoire, en reprenant les choses de plus haut.

Les commencemens de cet homme qui eut dans la suite en sa main toute la puissance de l'Empire, furent très-obscurs. Il étoit Africain, de condition médiocre, né sans biens. Dans sa jeunesse il se fit de fâcheuses affaires, & pour cause de sédition & de violence il fut condamné à l'exil par Pertinax * alors Proconsul d'Afrique. Réduit à un triste état, il trouva une ressource dans l'amitié de Sévére, à qui il s'attacha. Il étoit son compatriote, & même, selon quelques-uns, son parent. D'autres, ajoutent, que ce fut par le crime & par l'infâmie qu'il gagna ses bonnes graces: & il n'est pas douteux, que la prévention aveugle que Sévére eut pour lui jusqu'à la fin, ressemble fort à une passion. En s'aggrandissant, Sévére augmenta la fortune de Plautien, & lorsqu'il fut devenu Empereur il le fit Préfet du Prétoire. On a même lieu de penser que Plautien exerça seul cette charge, au moins pendant les dernieres années qu'il en jouit.

Histoire de la fortune de Plautien. *Dio. l. LXXV. LXXVI. Herod. l. III. Spart. Sev. 14.*

Dans une si grande place, dont le pou-

* *Dans le fragment de Dion* (ap. Val. 737.) *d'où je tire cette circonstance, celui dont la condamnation par Pertinax est rapportée se trouve nommé* Fulvius. *C'est que Plautien se nommoit* Fulvius Plautianus.

voir étoit extrêmement étendu, il déploya tous ses vices, commençant par l'avidité. Tout irritoit sa convoitise, toute voie lui étoit bonne pour acquérir, présens extorqués, rapines, confiscations. Nous avons vû que l'Histoire lui attribue une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévére : & la vûe du Ministre dans les conseils sanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faisoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'Empire ni peuple ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut ; & on lui envoyoit de plus riches & de plus magnifiques présens qu'à l'Empereur. Ce que la Religion même avoit soustrait aux usages humains n'étoit pas à couvert de ses brigandages : & il fit enlever dans les isles de la mer Erythrée des chevaux tigres consacrés au Soleil.

L'orgueil & l'insolence égaloient en lui l'avidité. Il n'est point d'honneurs qu'il ne se fit rendre, jusqu'à ceux qui étoient réservés d'une façon spéciale au Souverain : & l'on ne comprend pas aisément comment Sévére, si défiant, si soupçonneux, si jaloux de ses droits, si terrible dans ses vengeances, souffroit tout de la part de ce favori. On lui érigea des statues en plus grand nombre, & plus hautes, qu'à l'Empereur & aux Princes ses fils : & cela, non-seulement dans les villes de Provinces, mais dans la capitale ; non-seulement aux dépens & par la flatterie des particuliers, mais par

décret du Sénat. Les Sénateurs & les soldats juroient par la fortune de Plautien ; & par-tout on faisoit des vœux publics au Ciel pour sa conservation.

Enyvré de sa prospérité il se croyoit tout permis, & il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit pas se persuader, si l'on n'avoit pas le témoignage de Dion, Ecrivain contemporain, qu'un Ministre ait osé faire cent eunuques de tous âges, pour le service de sa fille : je dis de tous âges, enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés & peres de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut cet horrible secret, & que le public n'en fut instruit qu'après sa mort.

Plautien couronnoit ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres. Il chargeoit tellement son estomac de vin & de viandes, que ne pouvant suffire au travail de la digestion, il s'étoit fait une habitude, comme un autre Vitellius, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, & même à ceux qui offensoient directement la nature, il n'en étoit pas moins jaloux, & il tenoit sa femme dans une espèce de captivité, ne lui permettant ni de voir personne, ni de se laisser voir à qui que ce fût, sans excepter l'Empereur lui-même & l'Impératrice.

C'étoit un homme si haïssable, à qui Sévére avoit donné toute sa confiance, ou plutôt par lequel il s'étoit laissé subjuguer.

Car il avoit pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déférence de soumission : ensorte qu'à le voir agir, on eût crû que Sévére étoit le Ministre, & Plautien l'Empereur. Quand ils voyageoient ensemble, le Préfet du Prétoire prenoit les meilleurs logemens : sa table étoit mieux servie que celle de son maître, & si Sévére vouloit avoir quelque morceau fin & délicat, il l'envoyoit demander à Plautien. Dans une Maladie qu'eut ce Ministre à Tyanes, l'Empereur étant venu le visiter, les soldats qui gardoient la porte arrêterent son cortége, & il entra seul. Il vouloit un jour juger une affaire, & il ordonna à celui qui dressoit les rôles, de la mettre sur le bureau : » Je ne le puis point, répondit cet officier, » si je n'ai l'ordre de Plautien ». Apparemment l'Impératrice Julie, peu réglée dans ses mœurs, mais Princesse de beaucoup d'esprit & d'un courage élevé, souffroit impatiemment l'orgueil d'un Ministre audacieux. Plautien, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit sans cesse à la décrier auprès de l'Empereur : il fit des informations contre elle : plusieurs Dames illustres, qui avoient part à son amitié, furent appliquées à la question : & elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la Philosophie, passant son tems dans la compagnie des gens de Lettres, sans se mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un refroidissement

dans l'amitié de Sévére pour Plautien, ou, pour parler plus juste, une vraie disgrace. L'Empereur ouvrit les yeux pour quelques momens, & blessé de la multitude des statues érigées en Préfet du Prétoire, il en fit abattre & fondre quelques-unes. Plautien fut même déclaré ennemi public, si nous en croyons Spartien. A ce signal la haine universelle, jusques-là retenue dans la contrainte, se manifesta contre lui. Les Magistrats Romains dans les Provinces, les villes, & les peuples abattirent par-tout ses statues. Ils eurent bientôt lieu de s'en répentir. Plautien rentra en grace, reprit son ascendant sur l'esprit de l'Empereur, & tous ceux qui s'étoient montré ses ennemis éprouverent sa vengeance. Dion cite en particulier Racius Constans, Propréteur de Sardaigne, homme de mérite, qui fut poursuivi criminellement pour avoir renversé les statues de Plautien dans sa Province. L'accusateur osa dire en plaidant, que l'on verroit plutôt le ciel tomber, que Sévére faire aucun mal à Plautien : & l'Empereur, qui étoit présent, appuya & répéta ce discours. Il ne se passa pourtant pas une année, que cette déclaration si énergique ne fût démentie par l'événement. Mais alors Sévére pensoit ce qu'il disoit, il combla son Ministre reconcilié de faveurs plus signalées qu'il n'avoit encore fait.

Il le désigna Consul, & il lui permit, ce qui étoit sans exemple, de compter les ornemens Consulaires, qui lui avoient été *Dio, l. XLVI. p. 321.*

décernés autrefois, pour un premier Consulat : ensorte qu'étant Consul réellement pour la premiere fois, Plautien se qualifioit Consul pour la seconde fois. Sévére lui accorda dispense pour garder avec cette charge suprême l'épée de Préfet du Prétoire, qui ne devoit être réguliérement portée que par un Chevalier Romain. Il sembloit presque désirer de l'avoir pour successeur, & il écrivit dans une occasion : » J'aime » Plautien jusqu'à souhaiter de mourir » avant lui ». Enfin, il maria la fille de son Préfet du Prétoire avec Caracalla son fils aîné, qui étoit déja Auguste depuis quelques années. Mais cet honneur éclatant, qui faisoit entrer l'Empire dans la famille de Plautien, fut précisément la cause de sa perte.

Les richesses que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son pere en bijoux, en ornemens, en équipages, auroient suffi, dit l'Historien, à cinquante Impératrices : & le pompeux étalage en fut présenté aux yeux de la ville, & porté ou conduit au Palais à travers la place publique. Les nôces furent célébrées avec toute la magnificence possible. L'Empereur donna un repas à tout le Sénat : & non-seulement la table fut servie superbement, mais les convives reçurent pour emporter chez eux des viandes crues & des animaux vivans.

Tout ce grand appareil de fêtes & de réjouissances se changea bientôt en deuil pour Plautien & pour sa fille. Caracalla haïssoit

autant le Préfet du Prétoire, que son pere l'aimoit. Il ne pouvoit supporter la puissance tyrannique de ce Ministre ; ses airs hautains, la pompe de ses équipages, qui le disputoient à ceux de l'Empereur ; les ornemens de dignités incompatibles combinés sur sa personne, & le laticlave de Sénateur réuni avec l'épée de Préfet du Prétoire ; enfin le faste audacieux avec lequel Plautien marchoit dans Rome, se faisant precéder de coureurs, qui écartoient les passans, arrêtoient les voitures, & ordonnoient à tous de ne point regarder le Ministre en face, & de baisser les yeux en terre. On conçoit aisément combien ces traits d'insolence devoient irriter un jeune Prince violent & farouche, tel qu'étoit Caracalla. De la haine contre le pere, il avoit passé, comme il est naturel, à haïr la fille. Il n'avoit consenti que malgré lui à son mariage : & loin de traiter Plautilla en épouse, il ne l'admit ni à sa table ni à son lit, il ne montroit que dédain & aversion contre elle, & il déclaroit hautement, que lorsqu'il auroit le pouvoir en main, le premier usage qu'il prétendoit en faire, seroit d'ordonner la mort du pere & de la fille.

Plautien sentit le danger : mais jusqu'où le porta cette crainte, & si, pour s'en affranchir il forma des projets criminels contre la vie de l'Empereur & de ses fils, c'est ce qu'il ne me paroit pas possible d'assurer. Hérodien, qui l'en accuse, mêle dans son

récit des circonstances destituées de toute probabilité, & il a pris pour vérité une fourberie tramée par Caracalla. Dion ne s'explique point clairement, & donnant assez à entendre que Plautien conçut des espérances & des désirs contraires à son devoir, il n'en marque expressément ni le plan, ni le terme. Nous sçavons seulement par cet Ecrivain, que Plautien de tout tems avoit dans le Palais des espions, qui lui rendoient compte de toutes les paroles de l'Empereur, & qu'il cachoit dans un profond secret ce qu'il disoit & faisoit lui-même : conduite assurément suspecte dans un Ministre, mais qui n'emporte pas la consommation du crime. Demeurons dans l'incertitude sur ce point, puisqu'il le faut, & contentons-nous de l'exposé de Dion.

Plautien au comble de la fortune étoit toujours pâle & tremblant : ce que l'Historien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altéroient sa santé, & de l'autre aux craintes & aux désirs qui agitoient son ame. Son trouble se manifestoit si visiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le Cirque : » Pourquoi trembles-tu ? Pourquoi es-tu » pâle ? Tu es plus riche que trois à la » fois ». Ils entendoient Sévére & ses deux fils. Mais si Plautien ne pouvoit supprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoroient, il ne rabattoit rien de sa fierté & de sa hauteur. Il opposoit l'orgueil aux

menaces de Caracalla. Il traitoit durement ce jeune Prince, le faisoit épier, s'informoit de toutes ses démarches, & le fatiguoit par de continuelles réprimandes. Il n'avoit pas même l'attention de faire cesser les justes sujets de plainte que lui donnoit la conduite scandaleuse de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'amitié de Sévére, il croyoit pouvoir impunément tout oser : & il est vrai que Caracalla ne feroit jamais parvenu à le perdre, tant que son pere auroit eu les yeux fascinés à l'égard de ce Ministre. Mais le charme se rompit enfin.

Personne n'avoit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnerent la liberté à Septimius Géta frere de l'Empereur : & dans ses derniers momens, comme il ne craignoit plus le Préfet du Prétoire, & le haïssoit beaucoup, il le démasqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Sévére. Dion ne nous détaille point ce que dit Géta : mais il assûre que Sévére en fut frappé, & que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien, & diminua beaucoup sa puissance. Cette disposition de refroidissement de la part de l'Empereur étoit tout-à-fait favorable aux desseins de Caracalla, & il la saisit pour satisfaire sa vengeance.

De concert avec Evode affranchi, qui avoit été son gouverneur, il engagea trois Centurions, dont l'un se nommoit Satur-

nin, à aller déclarer à Sévére, que Plautien les avoit chargés avec sept de leurs camarades de tuer l'Empereur & son fils aîné dans le moment même, & qu'il leur en avoit donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation se fit au sortir d'un spectacle qui venoit d'être représenté dans le Palais; & lorsqu'on alloit se mettre à table: toutes circonstances qui démontrent l'absurdité de l'accusation. Car, suivant que le remarque judicieusement Dion, si Plautien eut voulu commettre un pareil attentat, il n'auroit choisi ni pour lieu de la scène Rome & le Palais, ni pour moment de l'action celui où l'Empereur étoit environné de toute sa Cour, ni pour acteurs dix Centurions à la fois. Mais sur-tout qui a jamais entendu parler d'écrit en un semblable cas? Cependant Sévére ne rejetta point cet avis: & ce qui le disposa à y ajouter foi, fut l'attention superstitieuse à un songe qu'il avoit eu pendant la nuit, & dans lequel il avoit crû voir Albin vivant, & se préparant à le percer.

Plautien fut mandé sur le champ, & sans rien soupçonner il vint avec une telle diligence, que ses mules en arrivant s'abattirent dans la cour du Palais: ce que Dion remarque comme un présage du malheur qui alloit lui arriver. Ce Ministre fut surpris de voir qu'on arrêtât à la barriere ceux qui l'avoient accompagné, & qu'on n'accordât qu'à lui seul la permission d'entrer. Il conçut quelque défiance: mais il

n'étoit plus tems de réculer, & il parut devant l'Empereur & son fils. Sévére lui parla avec beaucoup de douceur. » Comment, » lui dit-il, avez-vous pû oublier mes bien» faits, jusqu'à vouloir nous ôter la vie ? » Plautien surpris d'un tel discours, se disposoit à se justifier, & Sévére l'écoutoit. Mais Caracalla se livrant à un emportement & à une fureur bien indignes de son rang, se jetta sur le Préfet du Prétoire, lui arracha son épée, le frappa d'un coup de poing ; & il alloit le tuer de sa main, si son pere ne l'en eût empêché. Le jeune Prince donna ordre à un soldat de tuer Plautien : ce qui fut exécuté sur le champ en présence de Sévére, qui fait ici un personnage bien singulier. On ne sçait ce qui doit surprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la mollesse du pere.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui ayant représenté Séjan dans sa puissance énorme, l'imita probablement dans ses vûes ambitieuses & téméraires, & se creusa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut d'abord jetté dans la rue par les fenêtres du Palais. Mais Sévére le fit enlever, & ordonna qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture.

Il conservoit un reste d'inclination pour ce Ministre malheureux. Dans le Sénat il n'invectiva point contre sa mémoire : mais il plaignit le sort de l'humanité, qui ne peut supporter sans s'éblouir l'éclat d'une bril-

lante fortune, & il se reprocha à lui-même d'avoir trop élevé son favori. Afin néanmoins que la Compagnie fût instruite de ce qui avoit donné lieu à un si important événement, il y introduisit les dénonciateurs, qui répéterent le rapport qu'ils avoient fait à l'Empereur des desseins criminels de Plautien. Le Sénat ne manqua pas de supposer ce rapport exactement vrai. Il décerna des récompenses à Saturnin & à Evode. Il voulut même insérer dans son Arrêt un éloge de ce dernier. Mais Sévére s'y opposa, disant qu'il ne convenoit pas à la dignité de la premiere Compagnie de l'Empire, de s'abaisser à louer un affranchi. Les autres Empereurs n'avoient pas toujours été si attentifs aux bienséances sur ce point, & l'on se rappelle ici sans doute les basses flatteries prodiguées par le Sénat à Pallas.

La ruine de Plautien entraîna, par une suite nécessaire, celle de sa famille. L'Histoire ne fait point mention de sa femme. Mais Plautus son fils & Plautille sa fille furent relégués dans l'isle de Lipari, où ils languirent dans la misére & dans des allarmes continuelles, jusqu'à ce que Caracalla devenu Empereur les fit égorger.

Les amis de Plautien partagerent aussi sa disgrace. Plusieurs furent en danger, quelques-uns périrent. Dion en nomme deux. Cæcilius Agricola, flatteur déterminé, & l'un des plus vicieux & des plus méchans des mortels, ayant été condamné, s'enfer-

ma dans sa maison, & après s'être enyvré d'un vin exquis, de rage & de fureur il brisa le vase précieux dont il s'étoit servi, & qui lui avoit coûté deux cens mille sesterces*, & il se fit ouvrir les veines. Cœranus fut plus heureux. Il en fut quitte pour un exil de sept ans, au bout desquels étant revenu en grace, il entra le premier des Egyptiens dans le Sénat, & par une seconde faveur non moins singulière, il obtint le Consulat sans avoir passé par aucune des charges inférieures.

* Vingt-cinq mille francs.

Tillem. not. 25. sur Sev.

Il paroît assez vraisemblable que Plautien fut tué vers les commencemens de l'an de J. C. 205. peut-être le vingt-deux Janvier, lorsque Caracalla étoit bien avancé dans sa dix-septieme année, & déja Auguste depuis six à sept ans. Ce jeune Prince, en ordonnant la mort d'un homme si important sous les yeux de son pere, prit un essor, qu'il ne fut pas possible à Sévére de reprimer, & qui dut le faire répentir de s'être si fort hâté d'élever son fils en dignité & en puissance.

An. Rom. 956.

Haine implacable entre les deux freres.

Dio, l. LXXVI. Herod. l. III.

Un autre chagrin cruel pour lui étoit la discorde éternelle qui déchiroit sa famille, & la haine violente que ses deux fils se portoient mutuellement. Ils n'étoient pas d'âge fort différent, l'aîné n'ayant qu'une année & quelques mois sur son frere. Ils avoient même goût, ou plutôt même fureur pour le plaisir: & quoique leur pere eût eu attention à leur donner une bonne éducation,

dès que l'âge des passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune, & par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse que l'on avoit tâché de leur inspirer. Les spectacles, les courses de chariots, les danses, avoient pour eux un attrait, auquel ils se livroient sans nul égard aux bienséances de leur rang. Cependant Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur eux. Délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordemens dans lesquels les deux jeunes Princes ne se jetrassent tête baissée. Ils ne respectoient dans leurs débauches ni l'honneur des femmes, ni la loi de la nature. Leurs sociétés ordinaires étoient des hommes sans mœurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le Cirque. Pour suffire à leurs folles dépenses, ils employoient les extorsions & les rapines. Et les foibles efforts que tenta Sévére pour mettre ordre à une telle corruption, n'eurent aucun succès.

Le comble du mal fut la haine implacable entre les deux freres. On n'en marque point le commencement, & il semble que la date en soit presque aussi ancienne que leur vie. Dans les jeux de leur enfance, leur rivalité jalouse se manifestoit en toute occasion. Soit qu'ils fissent combattre des cailles, ou des coqs; ou de jeunes & pe-

tits athlétes, le désir de vaincre alloit en eux jusqu'à l'emportement. Au Cirque ils prirent parti pour des factions contraires : & dans une course qu'ils exécuterent ensemble, conduisant eux-mêmes des chars attelés de petits chevaux, ils se piquérent si vivement, que Caracalla uniquement occupé de la pensée de surpasser son frere, oublia le soin de sa propre sûreté, tomba de dessus le siége, & se cassa la jambe. Cette irréconciliable opposition crût avec l'âge, & s'étendit à tout. Ce qui plaisoit à l'un, déplaisoit à l'autre. Quiconque avoit l'un pour ami, étoit sûr de trouver dans l'autre un ennemi violent. Et les valets, les flatteurs, envenimoient la plaie de cette funeste inimitié par des rapports continuels, par des réflexions malignes, en entrant dans la passion de celui qu'ils servoient, & cherchant tous les moyens de causer du dépit à son frere.

Dans les torts communs à ces deux jeunes Princes, on observoit néanmoins une différence à l'avantage de Géta. Il étoit plus doux, plus traitable. Au contraire, Caracalla d'un naturel fier & même farouche, faisoit craindre de plus grands excés. On a prétendu que dans leur premiere enfance ils avoient montré de tout autres inclinations ; que la douceur étoit le partage de l'aîné, & que le second s'annonçoit comme plus rude & moins sensible. C'est ce que j'ai peine à croire sur l'autorité seule de Spar-

Spart. Carac. 1. & 2. & Get. 4. & 5.

tien. Le goût des contrastes & de l'extraordinaire peut avoir aisément fait illusion aux Auteurs de la remarque.

Herod. Sévére sentit les dangers de la division entre ses enfans. Mais pere aussi mou qu'il étoit Prince terrible, il se contenta de leur faire de simples remontrances. Il leur citoit les exemples que l'Histoire & même la fable fournissent des suites affreuses qu'entraînent les discordes fraternelles. Il leur disoit : » Vous voyez mes trésors remplis : » ainsi vous aurez dequoi vous attacher les » soldats par des largesses. J'ai augmenté » au quadruple les forces des gardes Pré» toriennes, & vous avez aux portes de » la ville une armée qui établit votre sûre» té. Rien n'est à craindre pour vous au» dehors. Mais si la guerre est au-dedans, » toutes mes précautions sont inutiles, & » vous vous attirerez une perte certaine. » Tous ces discours ne faisoient nulle impression sur des cœurs ulcérés. Sévére alla même jusqu'à punir les flatteurs qui pervertissoient les esprits des jeunes Princes par leurs mauvais conseils. Mais le reméde venoit trop tard. Il eût fallu que par une conduite ferme l'Empereur eût de longuemain entretenu dans ses enfans le respect pour l'autorité paternelle ; & les honneurs précoces par lesquels il les avoit égalés à son rang, leur inspiroient une audace, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir. Je dis, qu'il les avoit fait tous deux ses égaux.

Car

Car Géta fut déclaré Auguste comme son frere, & revêtu de la puissance Tribunicienne, l'an de J. C. 208.

Géta nommé Auguste.

Tillem. Sev. art. 33.

Dans ces circonstances Sévére fut charmé d'apprendre qu'il y avoit dans la grande Bretagne des mouvemens qui demandoient sa présence. Il résolut de s'y transporter, & d'y mener avec lui les Princes ses fils, pour les éloigner des délices de Rome, & pour les occuper d'exercices militaires, qui fissent diversion, s'il étoit possible, à une habitude fatale d'animosité & d'aigreur que l'oisiveté nourrissoit. Mais avant que de rendre compte de cette expédition de Sévére, dans laquelle il termina sa vie, je dois placer ici ce qui me reste de faits ou de remarques qui se rapportent au séjour qu'il fit en Italie, depuis l'an de J. C. 203. qu'il y étoit revenu jusqu'à l'an 208. qu'il en repartit pour la grande Bretagne.

Dio. & Herod.

Sévére célébra les jeux Séculaires l'an 204. de J. C. 955. de Rome, cinquante-sept ans après ceux de Tite-Antonin.

Jeux Séculaires.

Censf. de die Nat. c. 15.

Il donna à Plautien deux successeurs, & il partagea selon l'usage assez communément établi, la charge de Préfet du Prétoire entre deux Collégues, ayant éprouvé l'inconvénient d'en réunir le pouvoir sur une seule tête.

Deux Préfets du Prétoire.

Herod.

Le sang illustre qu'il continua de verser depuis la mort de Plautien, prouve que c'est bien à tort que l'on a prétendu rejetter sur les conseils de ce Ministre les cruau-

Nouvelles cruautés de Sévére.

tés que Sévére avoit précédemment exercées. Ce Prince étoit cruel par caractère.
Spart. Sev. 14. De simples plaisanteries, un silence d'improbation, des tours oratoires employés par des gens qui prétendoient faire briller leur esprit, lui parurent souvent des attentats dignes de mort. Il faisoit gémir surtout le Sénat sous une dure tyrannie : & il sacrifioit aux excessives précautions pour sa sûreté tous ceux qui avoient le malheur de lui donner le plus léger ombrage.

Dio. Quintillus Plautianus, Sénateur recommandable par sa noblesse, vénérable par son âge, retiré à la campagne, où il vivoit sans ambition & loin des affaires, ne put être néanmoins à l'abri des injustes soupçons de Sévére. Il fut accusé, sans doute d'avoir aspiré à l'Empire, & condamné à mourir. Il paroît qu'il reçut son Arrêt avec assez de sang froid. Car il se fit apporter les étoffes & les linges qu'il avoit préparés longtems auparavant pour sa sépulture, & les trouvant hors d'état de servir par vétusté : » Eh quoi ? dit-il. Nous avons donc beau- » coup tardé ». Cependant il ressentoit vivement l'injustice qu'il souffroit : & son malheur assez semblable à celui de Servien sous Adrien lui inspira un semblable voeu. Il demanda aux Dieux que Sévére souhaitât la mort, & ne pût l'obtenir. Cette imprécation eut, selon un Historien, son accomplissement.

La catastrophe d'Apronianus & de Bé-

bius Marcellinus a quelque chose de plus étrange encore, & presque d'incroyable, si le fait n'étoit attesté par Dion, qui rend compte de ce qu'il a vû. Apronianus étant Proconsul d'Asie fut déféré comme criminel de lése-majesté, sur le fondement d'un songe qu'avoit eu autrefois sa nourrice, qui promettoit l'Empire à celui qu'elle allaitait. On ajoutoit qu'en conséquence de ce songe il avoit consulté les devins, & offert des sacrifices magiques. Il fut condamné absent, & sans être oui dans ses défenses. Mais ce n'est pas tout.

Les informations ayant été apportées au Sénat, on y trouva qu'un témoin interrogé sur ce songe si criminel, comme on lui demandoit qui en avoit fait le récit, & qui l'avoit entendu parler de la sorte, répondit qu'un Sénateur chauve étoit présent. Rien ne peut mieux faire sentir à quel excès étoit alors portée la tyrannie, que la consternation où la lecture de cette déposition jetta tout le Sénat. Comme le nom du Sénateur n'étoit point exprimé, nous tremblâmes tous, dit Dion, non-seulement ceux d'entre nous qui étoient chauves, mais ceux qui n'avoient pas beaucoup de cheveux, & ceux-mémes qui en avoient. J'avoue, ajoute-il, que je portai la main à ma tête, pour m'assûrer qu'elle étoit garnie de cheveux: & ce qui m'arriva, arriva à plusieurs autres. Une circonstance qui fut lûe ensuite, renferma le péril dans un moindre nombre de personnes. Il

étoit marqué que ce Sénateur chauve portoit alors une robe prétexte. Tout le monde jetta les yeux sur Bébius Marcellinus, qui étoit fort chauve, & qui avoit géré l'Edilité curule dans le tems marqué par le témoin. Marcellinus se leva, & dit: » Si le » témoin m'a vû, sans doute il me reconnoîtra ». On introduisit le témoin, qui demeura un fort long tems à promener ses regards sur tous les visages sans se fixer à aucun. Enfin, un de la compagnie eut la méchanceté de lui montrer du doigt Marcellinus: & le témoin dit, qu'il le reconnoissoit pour celui qu'il avoit vû. Aussitôt, sans aucune autre instruction, ni formalité, Marcellinus fut saisi, & mené à la mort. Dans la place publique il trouva quatre enfans qu'il avoit, & en les embrassant il plaignit leur sort d'avoir à vivre dans un tems si malheureux. Il fut ensuite exécuté, & eut la tête tranchée, avant même que Sévére fût instruit de sa condamnation.

Je ne sçai si les régnes de Domitien & de Néron, fournissent un fait plus atroce: & de pareils exemples doivent nous apprendre à nous estimer heureux de vivre sous un gouvernement réglé, & sous la protection des loix.

Punition de Pollénius Sébennus.

Le Sénateur qui avoit causé la mort de son confrere, ne demeura pas impuni. Il se nommoit Pollénius Sebennus, & il étoit d'un caractère malfaisant, d'une langue mor-

dante, zélé & habile à servir ses amis, mais encore plus ardent à se venger de ceux qu'il haïssoit. Dans ses railleries piquantes il n'épargnoit pas même l'Empereur. Lorsque Sévére se fut déclaré fils de Marc-Auréle, Sébennus lui dit : » Je vous félicite, César, » de ce que vous avez trouvé votre pere : » lui reprochant ainsi l'obscurité de son origine. Ce ne fut pourtant pas-là ce qui le perdit. Mais ayant été chargé du Gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injustices & de violences, pour lesquelles il fut accusé devant le Sénat par les peuples qu'il avoit vexés. Aussi bas & rampant alors qu'il avoit été insultant & audacieux, il se prosterna en terre, il supplia, il versa des larmes. Il n'eût pas néanmoins évité la mort sans le crédit d'un oncle puissant qu'il avoit. Il obtint la vie sauve, mais comblée d'ignominie.

Bulla Félix, Chef d'une troupe de six cens voleurs.

Dion, que je suis ici pas à pas, a cru devoir nous raconter dans un assez grand détail les aventures d'un fameux brigand, nommé Bulla Félix, qui à la tête de six cens voleurs courut toute l'Italie pendant deux ans, sous les yeux des Empereurs, & bravant la multitude des troupes qu'ils avoient près de leurs personnes. Il étoit d'une audace & d'une subtilité inconcevables, ensorte qu'on le voyoit sans le voir, & qu'en le trouvant on le manquoit.

Il avoit des correspondances qui l'instruisoient exactement de tous ceux qui sortoient

de Rome, ou qui arrivoient à Brindes : il sçavoit qui ils étoient, en quel nombre ils marchoient, ce qu'ils portoient avec eux. Il les attendoit dans des défilés, & les arrêtant au passage, si c'étoient des gens riches, il les déchargeoit d'une partie de leur argent & de leurs équipages, & les laissoit continuer leur route : s'il trouvoit des ouvriers du service desquels il eût besoin, il les gardoit pendant un tems, les faisoit travailler, & les renvoyoit ensuite en leur payant leur salaire.

Il jouoit des tours de souplesse tout-à-fait singuliers. Deux de ses camarades ayant été pris, & condamnés à être exposés aux bêtes, il alla trouver le Concierge de la prison, auprès duquel il se fit passer pour le premier Magistrat d'une ville du voisinage. Il dit, qu'ayant à donner un spectacle à ses citoyens, il avoit besoin de deux misérables qui combatissent contre les bêtes : & par ce stratagême, il retira les deux voleurs des mains du crédule Concierge.

Informé qu'un Centurion avoit été envoyé avec des soldats pour le prendre, il se présente à lui déguisé sous un nom emprunté ; & après avoir beaucoup invectivé contre Bulla, il se charge de lui livrer ce chef de bandits, si l'officier veut le suivre. Le Centurion sur cette promesse se laissa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup il se vit investi par une multitude de gens armés. Alors Bulla montant sur

un espèce de tribunal, comme s'il eût été un Magistrat en autorité, se fait amener le Centurion, ordonne qu'on lui rase la tête, & le renvoyant il lui dit: » Annonce à ceux » qui t'ont mis en œuvre, que s'ils veulent » diminuer mon monde, ils ayent à nour» rir leurs esclaves ». En effet, sa troupe étoit principalement composée d'esclaves qui fuyoient la misére & les mauvais traitemens que leurs maîtres leur faisoient souffrir.

Enfin, il trouva le sort que ne manquent jamais d'avoir ces sortes de scélérats. Sévére supportant impatiemment l'insolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui trembloient les nations ennemies de l'Empire, fit partir un Tribun des cohortes Prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de son indignation, s'il ne lui amenoit Bulla vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchoit. Le chef de voleur entretenoit une femme mariée, que le Tribun engagea, sous promesse de l'impunité, à lui ménager l'occasion de saisir sa proie. Bulla fut pris dormant dans une caverne, & amené à Rome. Papinien alors Préfet du Prétoire l'interrogea, & lui demanda » Pour» quoi il avoit embrassé l'indigne métier de » Brigand? » Et vous, répondit cet audacieux criminel, » pourquoi faites-vous ce» lui de Préfet du Prétoire? » Il fut exposé aux bêtes, & sa mort dissipa sa troupe, dont il faisoit seul toute la force.

Endroits louables de Sévére.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici de Sévére, le mal prédomine beaucoup sur le bien. L'activité pour la guerre paroît presque son seul endroit louable. La fourberie, l'avidité, la cruauté, remplissent tout le reste du tableau. Il est pourtant vrai que sans avoir aucune qualité propre à le faire aimer, il en avoit plusieurs dignes d'estime.

Dio, & *Herod.* & *Spart. Sev.* 18. 19. 23. *Vict. Epit.*

Il se connoissoit parfaitement en hommes, & il choisissoit avec un très-grand soin ceux qu'il devoit mettre en place. Papinien, qu'il fit Préfet du Prétoire, en est la preuve. Jamais l'argent ne fut, auprès de Sévére, la voie pour obtenir les honneurs. Il gouvernoit avec fermeté sa maison, & il ne laissa prendre aucun crédit dans les affaires publiques à ses affranchis. Il rendoit la justice assidûment, avec équité & intelligence. Car il étoit raisonnablement instruit dans les Lettres, dans la Philosophie, dans la Jurisprudence. Il donnoit aux Avocats tout le tems nécessaire pour exposer leurs moyens: & les Sénateurs qui jugeoient avec lui avoient pleine liberté d'opiner selon leur conscience & leurs lumières.

Exactitude à rendre la justice.

Comment il distribuoit sa journée.

Voici quelle étoit dans le loisir de la paix la distribution de sa journée. Il se levoit de grand matin, & après avoir travaillé quelque-tems dans son cabinet, il admettoit les Ministres, auxquels il donnoit audience en se promenant, & régloit avec eux les affaires du Gouvernement. Il jugeoit

geoit ensuite les causes des particuliers jusqu'à midi, à moins qu'il ne se rencontrât quelque grande féte. A midi il montoit à cheval, tant que sa goute le lui permit, & après cet exercice il prenoit le bain, & dînoit assez largement, ou seul, ou avec ses enfans. Il faisoit ensuite une courte méridienne. A son réveil il terminoit d'abord les affaires qui n'avoient pas pû être décidées le matin; & libre de soins, il donnoit le reste de la journée à de doctes entretiens avec des Sçavans de l'une & de l'autre nation. Sur le soir, il prenoit une seconde fois le bain, & soupoit avec ceux qui se trouvoient autour de lui. Car il n'aimoit point les grands repas, ni la multitude des convives : & ce n'étoit qu'aux jours marqués par un usage indispensable, qu'il invitoit à sa table les premiers du Sénat.

Gout de simplicité.

Cette vie étoit, comme l'on voit, occupée & simple. Sévére ne connoissoit point le faste. Il portoit à peine un léger bordé de pourpre à sa tunique, & une casaque plus militaire qu'Impériale lui couvroit souvent les épaules. Mais il se piquoit de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit, ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célébres sont le Septizone *, & les bains de son nom qu'il bâtit à neuf, & sur-tout le Panthéon, qui tomboit en ruine, & qu'il répara, comme l'atteste une inscription que l'on y voit encore aujourd'hui. Sa magnificence néanmoins

Magnificence dans les dépenses publiques.

l'Antiquité expliquée par le P. de Montfaucon, T. V, p. 122.

Embrouilla[illegible] louables [illegible] de Sévére.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici de Sévére, le mal prédomine [illegible] coup sur le bien. L'activité pour la guerre paroît presque son seul endroit louable. La fourberie, l'avidité, la cruauté, remplissent tout le reste du tableau. Il est pourtant vrai que sans avoir aucune qualité propre à le faire aimer, il en avoit plusieurs dignes d'estime.

Il connoissoit parfaitement en hommes, & il choisissoit avec un très-grand soin ceux qu'il devoit mettre en place. Papinien, qu'il fit Préfet du Prétoire, en est la preuve. Ja[illegible] ne fut, auprès de Sévére, la voie pour obtenir les honneurs. Il gouver[illegible] sa maison, & il ne laissa [illegible] crédit dans les affaires pu[illegible] Il rendoit la justice [illegible] avec équité & intelligence. Car [illegible] instruit dans les [illegible] la Philosophie, dans la Ju[illegible] aux Avocats tout le [illegible] leurs moyens : [illegible] avoient [illegible]

[illegible]

geoit ensuite les causes des particuliers jusqu'à midi, à moins qu'il ne se rencontrât quelque grande fête. A midi il montoit à cheval, tant que sa goutte le lui permit, & après cet exercice il prenoit le bain, & dînoit assez largement, ou seul, ou avec ses enfans. Il faisoit ensuite une courte méridienne. A son réveil il terminoit d'abord les affaires qui n'avoient pas pû être décidées le matin; & libre de soins, il donnoit le reste de la journée à de doctes entretiens avec des Sçavans de l'une & de l'autre nation. Sur le soir, il prenoit une seconde fois le bain, & soupoit avec ceux qui se trouvoient autour de lui. Car il n'aimoit point les grands repas, ni la multitude des convives: & ce n'étoit qu'aux jours marqués par un usage indispensable, qu'il invitoit à sa table les premiers du Sénat.

Cette vie étoit, comme l'on voit, occupée & simple. Sévére ne connoissoit point le faste. Il portoit à peine un léger bordé de pourpre à sa tunique, & une casaque plus militaire qu'Impériale lui couvroit souvent les épaules. Mais il se piquoit de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit, ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célébres sont le Septizone*, & les bains de son nom qu'il bâtit à neuf, & sur-tout le Pantheon, qui tomboit en ruine, & qu'il répara, comme l'atteste une inscription qui y subsiste encore aujourd'hui. Sa magnificence [illegible]

étoit réglée par une sage œconomie, & il laissa son épargne très-riche en mourant.

C'étoit un Prince d'une grande prévoyance. Lorsqu'il mourut, Rome avoit sa provision de bled pour sept ans, à soixante-&-quinze mille boisseaux par jour : & les magazins publics d'huile étoient si abondamment fournis, qu'ils pouvoient suffire pour cinq ans, non-seulement à Rome, mais à toute l'Italie. L'huile étoit d'un usage fort étendu pour les Anciens, à cause des exercices du corps, très-fréquens parmi eux, & dans lesquels ils en faisoient une grande consommation. M. de Tillemont, d'après le livre attribué à Galien sur la thériaque, cite une autre sorte de provisions, très-digne de la bonté d'un grand Prince. Sévére avoit fait amas de thériaque, & des autres remédes les plus chers, pour les distribuer à ceux qui en avoient besoin.

Bienfaits envers sa patrie.

Je mets encore au rang de ses actions louables, le soin qu'il prit d'asşûrer la tranquillité de la région Tripolitaine en Afrique, dans laquelle il étoit né. Il en éloigna par les armes des peuples féroces & intraitables, qui en troubloient la paix : & , si le texte de Spartien n'est pas altéré, il donna lieu aux Tripolitains, par diverses libéralités, de se féliciter d'avoir pour Empereur un de leurs compatriotes.

Désir de réformer les mœurs. *Aurel. Vict.*

Il porta aussi son attention sur les loix & sur les mœurs. Un Ecrivain loue l'équité des Ordonnances par lesquelles il perfec-

donna la Jurisprudence Romaine, & l'on a de lui beaucoup de loix dans le Code. Il voulut réprimer la licence des adultères par de nouvelles peines : & le zèle du Prince ayant réveillé celui de la nation, les accusations de cette espèce se multiplierent tellement, que Dion assure en avoir compté trois mille sur le rôle. On peut juger par-là combien le vice étoit répandu. Il fut plus puissant que son réformateur : & la plûpart de ces affaires ayant été négligées par ceux qu'elles intéressoient, Sévére se refroidit lui-même, & abandonna l'entreprise.

Il étoit peu digne d'exercer cette censure, puisqu'il donnoit l'exemple de l'indifférence sur un article si important aux mœurs, & souffroit tranquillement les déréglemens honteux de l'Impératrice. Julie s'attira à ce sujet une repartie bien vive de la part d'une Dame Bretonne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son pays. » Vous » autres Romaines, lui dit cette Dame, » vous n'avez rien à nous reprocher sur » cet article. Nous recevons sans honte la » compagnie d'hommes estimables par leur » courage, afin d'avoir des enfans qui leur » ressemblent : mais vous, c'est furtive» ment, que vous vous laissez corrompre » par les plus lâches & les plus méprisables » des hommes ».

Par rapport à la discipline militaire, la conduite de Sévére étoit mêlée & peu conséquente. D'une part il eût souhaité que

Soin de la discipline mi-

litaire, mais peu soutenu.

Spart. Nig. 3.

Herod.

Dio.

l'ancienne sévérité se maintînt parmi les troupes, qu'elles s'abstinssent des délices, de la licence, & de tout ce qui pouvoit les corrompre & les énerver. Nous avons une lettre de lui, dans laquelle il fait de vifs reproches à Rogonius Celsus, commandant des Gaules, sur ce qu'il souffroit que ses soldats s'amollissent par le vin & par la débauche. Mais d'un autre côté il flattoit les gens de guerre : il les combloit de distinctions, de largesses, de priviléges : & il nourrissoit ainsi tous les vices qu'il eût voulu détruire. Il avoit sur ce point, & il débita en mourant à ses enfans une maxime, que M. de Tillemont juge avec raison plus digne d'un tyran, que d'un bon Prince. Il leur disoit : » Enrichissez les soldats, & » moquez-vous de tous les autres Ordres » de l'Etat ». Caracalla ne se souvint que trop bien de cette leçon.

Sévére part pour la grande Bretagne.

Dio. & Herod.

Je reprends l'ordre des faits & des tems ; & je viens à l'expédition de Sévére dans la grande Bretagne. Deux motifs l'y conduisoient : l'amour de la gloire, qui ne vieillissoit point chez lui, & le désir de ramener à de meilleurs sentimens les Princes ses fils. La gloire qu'il acquit fut médiocre : ses fils ne se corrigerent point : l'aîné sur-tout se porta à de plus grands excès que jamais.

Remarques sur les Calédoniens & les Méates.

Sévére n'eut affaire qu'aux Méates & aux Calédoniens, qui habitoient la Bretagne barbare, au-delà des murs d'Adrien & d'Antonin. Les Méates, dont il n'est fait aucune

mention dans les guerres d'Agricola, étoient néanmoins plus méridionaux : les Calédoniens occupoient le Nord. Le pays que ces deux nations remplissoient, répond assez exactement à l'Ecosse, & est coupé de montagnes & de lacs, de hauteurs stériles, & de plaines inondées.

Rien de plus farouche que les mœurs de ces anciens peuples. Ils n'avoient ni châteaux ni villes, ils ne connoissoient point l'agriculture. Des tentes leur tenoient lieu de maisons, & leurs bestiaux, la chasse, & quelques fruits fournissoient à leur subsistance. Le poisson qu'ils avoient sous la main, ils le négligeoient, ou s'en abstenoient par superstition. Ce que Dion raconte d'une sorte de nourriture qu'ils sçavoient se préparer, & dont un volume de la grosseur d'une féve suffisoit pour leur ôter la faim & la soif pendant long-tems, doit être relégué au pays des fables.

Leur habillement égaloit ou même surpassoit la simplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat, ils marchoient presque nus. Un collier de fer, une ceinture de fer autour des reins, faisoient leurs principaux ornemens. Le fer étoit pour eux une parure, comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimoient aussi sur différens endroits du corps diverses figures d'animaux de toute espèce : & c'étoit en partie pour ne point cacher ces embellissemens, qu'ils évitoient de se couvrir d'habits. D'ailleurs,

ils en étoient plus leſtes, plus diſpoſés à s'enfoncer dans les lacs, dans les mares; & nullement embarraſſés pour les traverſer à la nage. Dion avance qu'ils y paſſoient quelquefois pluſieurs jours de ſuite, la tête ſeulement hors de l'eau : ce qui n'eſt pas facile à croire. Mais on conçoit ſans peine que la dureté de la vie qu'ils menoient dans un climat rigoureux, fortifioit leurs corps & leurs courages contre le froid, contre la faim, contre tous les maux de la vie; & que ſi la néceſſité les contraignoit de demeurer cachés dans leurs forêts, ils ſe contentoient des racines & des herbages qu'ils y trouvoient pour leur nourriture.

Hiſt. Rom. T. XII. l. XLI pag. 526.

J'ai parlé ailleurs de la façon de ſe battre des Bretons, qui étoit la même dans toute l'iſle; de leurs chariots de guerre, & de l'uſage qu'ils en faiſoient; du courage & de l'agilité, qui les rendoient également propres ſoit à combattre de pied ferme, ſoit à eſcarmoucher. Dion obſerve que les chevaux des Calédoniens & des Méates étoient petits, mais très-légers à la courſe. Ils ne ſe ſervoient ni de cuiraſſes ni de caſques, qu'ils regardoient plutôt comme des empêchemens que comme des ſecours. Un bouclier étroit, une lance ſurmontée d'une pomme de fer dont ils frappoient leurs boucliers en allant au combat, une épée ſuſpendue à leur côté, voilà quelle étoit toute leur armure.

Pour ce qui eſt du gouvernement, on

juge bien qu'à des peuples si farouches la liberté démocratique pouvoit seule convenir.

Lorsque Sévére marcha contre eux, ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit été provoqué par leurs attaques. Pendant qu'il faisoit la guerre contre les Parthes *, les Calédoniens & les Méates s'étoient mis en mouvement, & saisissant l'occasion que leur présentoit l'éloignement de l'Empereur & des principales forces de l'Empire, ils avoient réduit Lupus Commandant Romain dans la grande Bretagne à acheter d'eux la paix par des grosses sommes d'argent.

Courses que font ces peuples sur les terres Romaines.

Dio, l. LXXV.

On peut croire qu'une telle paix fut pour eux une amorce de guerre. Peu d'années après, fidéles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencerent leurs courses sur les terres Romaines, comme je l'ai dit: & Sévére averti par son Lieutenant, quoiqu'il fût accablé d'années & d'infirmités, partit avec une ardeur de jeune homme, pour aller s'ériger dans le Nord de nouveaux trophées, qui figurassent avec ceux qu'il avoit acquis en Orient. Il est probable qu'il arriva dans la grande Bretagne l'an de J. C. 208. mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à amasser des troupes, de l'argent, des provisions de toute espéce,

Sévére les repousse au-delà des golphes de Glota & de Bodotria.

Dio, l. LXXVI. & Herod.

* *Le texte Grec porte* Παροίκῳ πολέμῳ. *Il est aisé de faire de* Παροίκῳ, *par le changement d'une seule lettre,* Παρθικῷ.

& particuliérement des pontons, dont il prévoyoit qu'il auroit souvent besoin dans un pays tout coupé de marécages.

Les Barbares effrayés de voir l'Empereur en personne dans leur isle, envoyerent lui demander le pardon du passé & la la paix pour l'avenir. Mais Sévére, que flattoient des idées de conquêtes, ne voulut point recevoir leurs soumissions : & laissant Géta son second fils dans la Province Romaine pour y commander en son absence, & prendre soin de tout ce qui lui seroit nécessaire dans son expédition, il s'avança sur les terres des ennemis à la tête de ses Légions menant avec lui Caracalla son fils aîné. Il se faisoit porter en chaise, parce que sa goute l'empêchoit de pouvoir se tenir à cheval.

Il éprouva de grandes difficultés, & il fut obligé pour se frayer une route d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jetter des ponts sur les rivieres, d'établir des chaussées dans les marais. Il pénétra ainsi avec des fatigues infinies presque jusqu'au Nord de l'isle sans trouver aucun corps d'armée de Barbares, qui lui fît face. Ils avoient pris le parti de se séparer en plusieurs petits pelotons, & tantôt ils tomboient sur les soldats Romains qui s'écartoient, tantôt ils leur tendoient des piéges, en leur offrant des bestiaux aisés, ce sembloit, à enlever, & les attirant par cet appât dans des embuscades préparées

adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats & d'escarmouches, où les Romains avoient souvent le désavantage.

Le fruit que retira Sévére de cette laborieuse expédition fut d'étendre sa domination jusqu'à l'intervalle qui sépare les golphes Glota & Bodotria, foible compensation pour cinquante mille Romains qui périrent, soit dans les combats, soit par les maladies, dont la cause principale fut la mauvaise qualité des eaux. Les Barbares lui abandonnerent par un Traité l'espace compris entre le mur d'Antonin & les golphes que je viens de nommer, & ils se retirerent au-delà. Pour les y tenir renfermés, Sévére construisit un mur dont les restes subsistent encore aujourd'hui entre les golphes de Clyd & de Forth: & jamais l'Empire Romain n'a passé ces bornes dans la grande Bretagne. La conquête de ce morceau de terre valut à Sévére le titre de *Britannicus Maximus*, & à chacun de ses deux fils celui de *Britannicus*.

Mur de Sévére.
Spart. Sev. 18. Cellar. Géogr. Ant. II. 4.

Ce n'étoit pas-là dequoi consoler le vainqueur des chagrins cruels que lui causoit son fils Caracalla. Pendant que la guerre duroit encore, obligé par ses infirmités, qui croissoient, de laisser en partie le soin des armées au jeune Prince, il apprit que Caracalla, au lieu de s'occuper des devoirs d'un Général, ne songeoit qu'à s'insinuer dans les esprits des Officiers & des soldats, afin

Menées de Caracalla contre son frere.
Dio. & Herod.

de parvenir à être reconnu seul Empereur au préjudice de son frere, qu'il ne regardoit que comme un rival odieux. Il osoit même attaquer indirectement son pere : & les soldats, animés par ses secretes instigations, murmuroient de ce qu'un chef âgé & gouteux retardoit leur victoire.

Spart. Sev. 18. & Aurel. Vict.

Sévére fit pourtant alors une action de vigueur. S'étant fait porter sur son tribunal au milieu de l'armée, il ordonna que l'on citât à comparoître en sa présence le Prince son fils, & tous ceux qui gagnés par lui étoient entrés dans le complot ; & il les condamna tous à mort, excepté le jeune Empereur. Les coupables se prosternerent devant Sévére & demanderent grace avec larmes. Il tint ferme pendant quelque-tems : & résolu néanmoins de leur pardonner, il porta la main à sa tête, & dit à haute voix : » Sentez-vous maintenant, que c'est la tête » qui commande & non les pieds » ? Cet avertissement, loin de corriger Caracalla, ne fit que le porter au dernier excès de fureur.

Il tente d'exciter une sédition dans l'armée.

Dio.

Il tenta d'abord d'exciter une sédition dans l'armée. Après avoir arrangé son plan avec quelques soldats dont il s'assura, tout d'un coup il sort de sa tente en criant de toute sa force qu'il étoit insulté & maltraité par Castor. C'étoit le plus honnête homme de tous les affranchis de l'Empereur, & celui qui avoit le plus de part en la confiance de son maître. Les soldats qui étoient préve-

nus, s'attrouperent autour de Caracalla : & déjà l'aventure commençoit à faire du bruit dans le camp, lorſque Sévére parut, & par le ſupplice des plus criminels rétablit l'ordre & la tranquillité.

Caracalla ayant manqué ſon coup, la fureur l'aveugla au point de lui faire concevoir le projet d'un déteſtable parricide, qu'il ſe propoſa d'exécuter de ſa propre main. Sévére ſe trouvant aſſez bien pour pouvoir monter à cheval, marchoit ſuivi de ſon fils, auſſi à cheval, à la tête de ſon armée, & l'on appercevoit à quelque diſtance celle des ennemis. Ce malheureux fils laiſſa prendre les devans à ſon pere, & il tira ſon épée pour le frapper par derriere. Tous ceux qui accompagnoient les deux Empereurs jettent un grand cri, qui déconcerta le parricide. Sévére ſe retourna ; & voyant l'épée nue, il fut aſſez maître de lui pour ne pas dire une ſeule parole. Il continua ſa marche, acheva ce qu'il avoit à faire : après quoi étant rentré dans ſa tente, & s'étant couché ſur ſon lit, il manda ſon fils, Papinien Préfet du Prétoire, & l'affranchi Caſtor. Il parla au coupable d'un grand ſens froid. Il lui mit ſous les yeux l'énormité de ſon crime, inſiſtant particulierement ſur la témérité d'un ſi affreux attentat, entrepris en plein jour, à la vûe de deux armées. » Si vous voulez me tuer, ajouta-t-il, » prenez cette épée, (il en avoit fait mettre » une à côté de lui) exécutez ici votre

Il veut tuer ſon pere.

» dessein. Vous êtes jeune & vigoureux; » & moi je suis un vieillard infirme, ac- » tuellement couché sur un lit. La chose » vous est aisée. Ou si la honte retient vo- » tre main, ordonnez à Papinien ici pré- » sent de vous défaire de moi. Il vous » obeira, puisque vous êtes son Empe- » reur. » Sévére s'en tint-là : bien cré- dule, s'il se flattoit que des paroles pussent faire impression sur un cœur horriblement endurci. Il blâmoit souvent dans ses dis- cours l'indulgence excessive de Marc-Au- réle, qui avoit laissé vivre un fils si indigne de lui : & il imitoit cette indulgence à l'é- gard de Caracalla, plus criminel sans com- paraison que Commode. Quelques-uns ont dit néanmoins qu'il eut dessein de punir de mort le crime de son fils, & qu'il en fut détourné par ses Préfets du Prétoire. Mais l'autre récit, qui est de Dion, paroît pré- férable.

Nouvelle révolte des Bretons.

Une nouvelle révolte des peuples Bre- tons qui venoient comme je l'ai dit, de se soumettre, irrita étrangement Sévére. Dans la colére qu'il en conçut, il exhorta ses sol- dats assemblés à ne faire aucun quartier aux rebelles, empruntant les expressions bar- bares d'Agamemnon dans Homére : (1) » Qu'aucun n'évite la mort, qu'aucun n'é-

(1) . . . . τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
Χεῖρας θ' ὑμετέρας· μηδ' ὄντινα γαστέρι μήτηρ,
Κῦρον ἐόντα φέροι, μηδ' ὃς φύγοι
Iliad. VI. v. 57.

» chappe à votre épée, non pas même
» l'enfant encore caché dans le sein de sa
» mere ».

La maladie & la mort l'empêcherent d'accomplir sa vengeance. Tourmenté cruellement de la goute depuis long-tems, les chagrins violens & continuels que lui donnoit son fils, aigrirent considérablement le mal. On ajoute même que ce fils dénaturé entreprit de corrompre les Médécins de son pere afin qu'ils hâtassent une mort, qui prochaine & inévitable tardoit néanmoins trop au gré de ses vœux parricides; & qu'il réussit auprès de quelques-uns.

Maladie & mort de Sévére.

Dio, & *Herod.*

Dans cette derniere maladie Sévére avoit près de lui ses deux fils. Il les exhorta à la concorde, & il leur fit lire dans cette vûe l'excellent discours que Micipsa mourant tient dans Saluste à ses fils & à Jugurtha. Il en étoit lui-même fort plein, & il en transporta quelques paroles dans une petite récapitulation qu'il se faisoit à lui-même de ses exploits & de ses succès. (1) » J'ai trouvé, dit-il, la République dans le désordre & dans le trouble: je la laisse tranquille au-dedans & au-dehors. L'Orient & le Nord sont pacifiés par mes soins. Je remets à mes fils un Empire puissant & durable, s'ils sont gens de bien; foible

Spart. Sev. 23.

(1) Turbatam Rempublicam ubique accepi, pacatam. . . . . relinquo, senex & pedibus æger, firmum Imperium Antoninis meis relinquens si boni erunt, imbecillum, si mali.

» & caduc, s'ils aiment mieux être vi-» cieux ».

A ces idées de triomphe en succéderent d'autres plus convenables à sa situation actuelle. Il sentit le néant d'une grandeur qui lui échappoit. (1) » J'ai été tout, dit-il : & » il ne m'en reste aucun fruit ». Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres ; & l'ayant considérée & maniée, il lui adressa ces paroles : » Tu (2) renfermeras celui que n'a pû contenir l'Univers ».

Spart. 18. & *Aurel. Vict.* *Dio.*

L'activité, qui faisoit le fond de son caractère, se manifesta jusques dans ses derniers momens. Déjà presque expirant, il donna pour mot à l'Officier qui le lui demandoit, » Travaillons » : & il disoit à ceux qui environnoient son lit, » Voyons : qu'a-» vons nous à faire ? »

Spart. 23. & *Dio.*

Spart. 23. Son intention étoit que ses deux fils lui succédassent avec égalité de pouvoir : & conformement à ce plan, il avoit souhaité quelque-tems avant sa mort, que l'on doublât la statue d'or de la Fortune qui avoit coutume d'être placée dans la chambre de l'Empereur, afin que ses fils eussent chacun la leur. L'ouvrage n'ayant pas pû être fait assez tôt, il ordonna que lorsqu'il ne seroit plus la Fortune Impériale changeât chaque jour de demeure, & fût portée alternativement chez les deux Augustes. Mais Caracalla n'eut aucun égard à cet arrangement.

(1) Omnia fui, & nihil expedit.

(2) Χωρήσεις ἄνδρα ὃν ἡ οἰκουμένη οὐκ ἐχώρησε.

Il s'empara seul de la statue, sans vouloir en faire part à son frere.

Sévére souffroit des douleurs cruelles : & si nous en croyons l'Epitome de Victor, il souhaita de les terminer par le poison. Il éprouva ainsi l'effet de l'imprécation de Quintillus mourant. Car on lui refusa ce secours funeste. Il prit le parti de charger à dessein son estomac de beaucoup de nourriture, & il se procura par ce moyen une indigestion qui l'emporta. Il mourut à Yorck, l'an de Rome 960. de J. C. 209. ayant vécu soixante-&-cinq ans, neuf mois, & vingt-cinq jours. La durée de son régne fut de dix-sept ans, huit mois, & trois jours. Ses fils célébrerent sur le lieu ses funérailles : & après que son corps eut été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne * de porphyre, qu'ils porterent avec eux à Rome.

Vict. Epit.

Spart. 17. Dio.

Spartien témoigne que Sévére fut extrêmement estimé & regretté après sa mort, & que le Sénat lui appliqua ce qui a été dit d'Auguste : Qu'il n'eût dû jamais naître, où ne jamais mourir. C'étoit passer les bornes sans doute : & Spartien lui-même assigne la cause de ce jugement trop favorable. Sévére dut beaucoup à la comparaison que l'on fit de lui avec ses successeurs, qui pendant un espace de soixante ans furent tous, à l'ex-

Jugement sur le caractère & le mérite de Sévére.

Spart. 9. & 18.

* *Selon Hérodien, l'urne étoit d'albâtre ; selon Spartien, d'or.*

ception d'Alexandre fils de Mamée, plutôt des brigands que des Princes.

On doit convenir qu'il fut réellement estimable par certains endroits. Son activité tient du prodige. Il sçut maintenir la tranquillité au-dedans de l'Empire par un gouvernement ferme, vigilant, qui pourvoyoit à tout avec une attention infatigable. Il soutint la gloire des armes Romaines contre l'étranger, & il les fit respecter aux deux bouts de l'Univers.

Je ne vois pourtant rien qui lui assure le titre de grand guerrier, que lui donnent assez communément les Ecrivains. J'ai observé que dans la guerre contre Niger, où il s'agissoit de sa propre querelle, il ne se trouva à aucun des trois combats qui la déciderent. Dans la bataille de Lyon, où il commandoit ses troupes en personne, la victoire balança beaucoup, & elle paroît avoir été déterminée en sa faveur par un de ses Lieutenans. Ses exploits contre les Parthes & contre les Bretons n'ont rien de fort mémorable. Les difficultés qu'il réussit à vaincre n'étoient pas grandes, & il échoua au siége d'Atra. Si le succès général dans ces guerres répondit à ses vœux, il avoit des forces tellement supérieures, qu'à le bien prendre les Romains furent vainqueurs plutôt que Sévére.

Sa politique dans le gouvernement intérieur des affaires mérita souvent le nom de fourberie. Il faisoit en plusieurs choses le

bien

bien public, mais toujours en vûe de ses intérêts particuliers. Je découvre en lui de la finesse & de la ruse ; je n'y vois rien d'élevé, rien de noble, rien de franc, rien de généreux. Il ne paroît occupé que de lui-même & de l'établissement de sa famille. C'est par rapport à cette fin qu'il accrut & fortifia la puissance énorme des gens de guerre, qui étoit la grande plaie de l'Empire.

Il est inutile de parler de sa cruauté & de ses rapines, qui furent monstrueuses, & qui ne souffrent aucune excuse. Il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à vouloir, en haine de Didius Julianus, abolir les décrets de son bisayeul Salvius Julianus, fameux Jurisconsulte, & Auteur de l'Edit perpétuel sous Adrien. Mais la sagesse & l'équité des décisions de Salvius en maintinrent l'autorité contre la puissance de Sévére. *Aurel. Vict.*

C'est encore un trait qui ne lui fait pas d'honneur, que de s'être peu embarrassé des discours que l'on tenoit à son sujet. Qui néglige sa réputation, est bien disposé à compter pour peu la vertu. *Dio.*

De cette discussion il résulte que si l'on peut lui donner place à certains égards parmi les grands Princes, il n'est pas permis de le mettre au rang des bons.

Sa conduite privée ne se présente pas non plus d'une maniere avantageuse. Il fut, dit-on, bon ami, ami fidéle : & l'on cite Lateranus, Cilo, Anulinus, Bassus, qu'il *Vict. Epit.*

aima constamment, & qu'il combla de richesses. Mais il pécha par excès en ce genre à l'égard de Plautien, pour qui il porta la confiance jusqu'à l'aveuglement. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le déshonoroit par ses vices, & qui se rendit même suspecte d'une conspiration contre lui. Pere mou, il se laissa donner la loi par ses enfans. Il semble donc moins estimable encore comme homme, que comme Prince: & sous quelque face qu'on le considére, on trouve toujours en lui moins à louer qu'à blâmer.

Spart. 13. & Aurel. Vict.

Gout de Sévére pour les Lettres.

Il fut lettré, ou plutôt amateur des Lettres & de la Philosophie. Car il n'eut pas le tems de s'y rendre habile, ni de se perfectionner dans l'Eloquence Grecque ou Latine. Un Auteur témoigne qu'il avoit plus en main sa langue maternelle, qui étoit la Punique.

Il composa des Mémoires de sa vie.

Dio. Vict. Ep. Aurel. Vict.

Il écrivit pourtant en Latin des Mémoires de sa vie publique & privée, dont Aurélius Victor loue la fidélité jointe aux ornemens du style. Dion n'en pense pas si avantageusement, & il accuse assez clairement Sévére d'avoir peu respecté la vérité dans ses récits: reproche extrêmement vraisemblable en soi, quand il ne seroit pas appuyé de l'autorité d'un Ecrivain contemporain. Sévére prenoit grand soin de s'y justifier sur l'article de la cruauté: & l'on voit par les faits de quelle force & de quelle solidité devoit être son Apologie.

Dio, l. LXXVI. pag. 853.

Spart. Sev. 18.

L'Impératrice Julie sa femme aima aussi les Sciences & les Savans. J'ai rapporté par quel motif elle se livra à ce genre d'occupation. Elle tenoit cercle chez elle, non de Dames oisives, mais de Philosophes & de gens de Lettres. Nous avons vû néanmoins que l'étude ne remplissoit pas tout son tems. Ce fut à sa priere que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par cet ouvrage du goût qui régnoit dans les doctes conversations de l'Impératrice, nous penserons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du style, & de recherches prétendues curieuses, que de la solidité des choses & de l'amour du vrai.

L'Impératrice Julie aima aussi les Sciences & les Sçavans.

Dio. l. LXXV. pag. 858. Philostr. Ap. I. 3.

Parmi les Savans qui fleurirent sous le régne de Sévére, Philostrate tenoit donc un rang distingué : ce qui ne nous donne pas une grande idée des autres. La plûpart en effet étoient des Sophistes, parmi lesquels Antipater, natif d'Hiérapolis en Phrygie, peut être considéré comme le plus illustre. Ce Sophiste réussissoit mieux à parler sur le champ, qu'à composer des discours limés : & Sévére le plaça selon son talent, en le choisissant pour Sécretaire des lettres qu'il falloit écrire en Grec. Antipater s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Habile à se revêtir du caractère qu'il étoit chargé de soutenir, il faisoit parler l'Empereur dans ses lettres avec toute la dignité qui convient au rang suprême : clarté dans les expressions, noblesse & élévation

Sçavans qui fleurirent sous le régne de Sévére.

Philostrate.

Antipater sophiste.

Philostr. Soph. II. 24.

dans les ſentimens & dans les penſées, élocution coulante & naiſſante des choſes mêmes, nulle affectation d'ornemens ni de tranſitions recherchées. Il eut part à l'éducation des deux Princes enfans de Sévére, & il en fut récompenſé par le Conſulat & par le Gouvernement de Bithynie. Dans cette derniere charge il montra trop de rigueur, il verſoit trop aiſément le ſang, & pour cette raiſon il fut révoqué. Après la mort de Géta, tué par Caracalla ſous prétexte d'embuches dreſſées contre ſa vie, il eut le courage d'écrire au farouche meurtrier : » C'eſt une grande douleur pour moi, » que deux Princes à qui j'avois appris à ſe » ſervir des armes pour leur défenſe mu- » tuelle, les aient tournées l'un contre l'au- » tre ». Il ſuppoſoit la vérité du prétexte allégué par Caracalla. Mais avec cet affoibliſſement le reproche ne laiſſe pas d'avoir encore aſſez de force, pour faire honneur à celui qui oſa l'adreſſer à un ſi barbare Empereur.

Diogéne de Laerte. *Menag. Obſerv. in Laert.*

On rapporte auſſi au tems de Sévére, ſur des conjectures qui ont quelque probabilité, Diogéne de Laerte, Ecrivain plus néceſſaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne Philoſophie, qu'eſtimable pour ſes talens. Nous avons de lui en dix Livres les vies de quatre-vingt-deux Philoſophes, avec l'expoſition de leurs dogmes, & leurs dits les plus mémorables. On convient que cet Auteur entendoit aſſez peu la matiere ; &

que les notions qu'il donne des opinions des Philosophes sont trop abrégées, souvent confuses & bien éloignées de la précision qu'exigent singuliérement les sujets qu'il a entrepris de traiter. Avec ce défaut, qui est grand, Diogéne de Laerte est néanmoins précieux aux Sçavans, qui trouvent dans son ouvrage bien des choses qu'ils chercheroient inutilement ailleurs. Son style est seç & sans ornemens : mais peut-être n'en convient-il que mieux à des matieres qui veulent être présentées clairement, & non pas embellies. Il adresse la parole dans son ouvrage à une Dame, qu'il ne désigne que par la qualité d'amatrice de Platon. On croit que c'est Arria, dont le goût pour la Philosophie & pour les belles connoissances est loué dans le traité attribué à Galien sur la thériaque. Le surnom de *Laertius* que porte l'Auteur dont je parle, lui vient apparemment de *Laerte* ville de Cilicie, où il aura pris naissance.

J'ai déjà dit que Solin, qui nous a laissé une collection de choses mémorables sous le titre de *Polyhistor*, paroît à plusieurs être le même que C. Julius Solo, Sénateur sous Commode & sous Sévére, & mis à mort par ce dernier. Son ouvrage n'est qu'une simple compilation, dans laquelle il n'a rien mis du sien, & s'est sur-tout aidé de Pline le Naturaliste. Solin.

Il y eut sous le régne de Sévére, peu avant la chûte de Plautien, une éruption Eruption du Vésuve.

Dio. l. LXXVI. p. 860. du Vésuve, qui allarma la Campanie; sans néanmoins y causer de ravages.

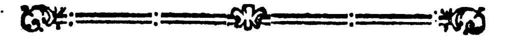
Monstre marin. *Dio, l. LXXV. p. 358.* Dion fait mention d'un monstre marin d'une grandeur énorme, qui vint échouer dans le Port d'Auguste près de la ville que nous nommons aujourd'hui Porto. On le prit, & on en fit une représentation dans laquelle on garda toutes les dimensions de l'animal. La capacité en fut telle, qu'elle put contenir cinquante ours.

Cométe. Le même Auteur cite aussi une Cométe qui parut au ciel, & qui ne manqua pas d'être regardée comme un présage fatal.





LIVRE VINGT-TROISIEME.



FASTES DU REGNE

DE

CARACALLA.

. . . . Gentianus.
. . . . . . Bassus.

An. rom. 962. De J. C. 211.

Caracalla & Géta, Empereurs ensemble.

Cruautés exercées par Caracalla.

Paix conclue avec les Calédoniens.

Feinte réconciliation entre les deux freres.

Ils partent de la grande Bretagne, & reviennent à Rome. Leur division éclate dans toute la marche.

Apothéose de Sévére.

C. Julius Asper.
. . . . Julius Asper.

An. rom. 963. De J. C. 212.

Géta tué par son frere dans les bras de leur commune mere, vers le 27. Février.

Caracalla reconnu seul Empereur par les

Prétoriens, fait son apologie devant le Sénat, & rappelle tous les exilés.

Apothéose de Géta.

Massacre de tous ses amis & partisans. Les flots de sang coulent dans Rome. Mort de Papinien.

Droit de citoyen rendu commun à tous les sujets de l'Empire.

An. rom. 964. De J. C. 213.

M. AURELIUS ANTONIUS AUGUSTUS IV.
D. CŒLIUS BALBINUS II.

Balbin second Consul de cette année est celui qui dans la suite fut fait Empereur par le Sénat avec Pupiénus Maximus contre Maximin.

Gordien l'ancien géra aussi le Consulat pendant une partie de cette année.

Caracalla vient dans les Gaules, & il y exerce beaucoup de rapines & de cruautés.

An. rom. 965. De J. C. 214.

. . . . . . MESSALA.
SABINUS.

Usage des *Caracalles*, habillement Gaulois, introduit dans Rome & dans les armées par l'Empereur. C'est de-là que lui est venu le nom de *Caracalla*.

Guerre contre les Cennes peuple Germain, & contre les Allemands. Premiere mention des Allemands dans l'Histoire. Caracalla achéte d'eux la paix, & comme s'il

en eût été vainqueur, il prend le surnom d'*Alamannicus*.

. . . . . . LÆTUS II. An. rom. 966.
. . . . . . CEREALIS. De J. C. 215.

Il passe dans la Dace.

Guerre contre les Gétes, qui sont ici les Gots. Premiere mention des Gots dans l'Histoire Romaine.

Caracalla vient en Thrace, passe en Asie, implore inutilement le secours d'Esculape à Pergame contre les maladies qu'il souffroit dans le corps & dans l'esprit. Il visite Ilium, & rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille.

C. ATIUS SABINUS II. An. rom. 967.
. . . CORNELIUS ANULINUS. De J. C. 216.

Il vint à Antioche.

Mort de Vologése Roi des Parthes. Dissension entre ses deux fils, qui donne à Caracalla la hardiesse de menacer les Parthes de la guerre, si on ne lui rend deux transfuges importans, Tiridate & Antiochus. Ils lui sont rendus, & il paroît satisfait.

Sa perfidie envers Abgare Roi d'Edesse, & envers le Roi d'Arménie. Il s'empare de l'Etat d'Abgare. Les Arméniens prennent les armes, & défont Théocrite, misérable danseur, mis à la tête de l'armée Romaine par Caracalla.

Cet Empereur se transporte à Alexandrie, & en massacre les habitans.

Il revient à Antioche, & cherche querelle à Artabane Roi des Parthes. Il le surprend au dépourvû, s'empare d'Arbéle, court la Médie, s'approche de la ville Royale, sans trouver nulle part d'ennemi. Pour ces exploits il s'attribue le nom de Parthique.

An. Rom. 968. De J. C. 217.

C. BRUTTIUS PRÆSENS.
T. MESSIUS EXTRICATUS.

Lorsqu'il se préparoit à entrer de nouveau en campagne contre les Parthes, qui de leur côté s'étoient disposés à le bien recevoir, Macrin son Préfet du Prétoire conspire contre lui.

Caracalla est tué le huit Avril.





§. I.

CARACALLA.

Origine du nom de Caracalla. Géta appellé Antonin, Aussi bien que son frere. Caracalla n'ayant pû réussir à se faire déclarer seul Empereur, feint de se réconcilier avec son frere. Cruautés exercées par Caracalla. Il fait la paix avec les Barbares, & revient à Rome avec son frere. La haine des deux freres éclate de nouveau. Leur entrée dans Rome. Apothéose de Sévére. Les deux freres cherchent mutuellement à se détruire. Projet de partage, qui échoue. Caracalla fait tuer son frere dans les bras de leur mere. Il obtient des Prétoriens & par flatteries & par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Apothéose de Géta. Carnage des amis de Géta. Mort de Papinien. Fabius Cilo traité outrageusement. Julius Asper relégué. Autres grands personnages mis à mort. Une fille de Marc-Aurèle. Pompeïen, petit-fils de Marc-Aurèle. Sévére cousin germain de Caracalla. Le fils de l'Empereur Pertinax. Thraséa Priscus. Sérénus Sammonicus. Haine de Caracalla contre la mémoire de son frere. Trouble de son ame & remords. Jeux & spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Il peut être regardé comme

un second Caligula. Autres traits de la cruauté de Caracalla. Extorsions & rapines poussées à tout excès. Ses prodigalités pour les soldats; pour les flatteurs; en jeux & & en spectacles. Il combattoit lui-même contre les bêtes, & couroit dans le cirque. Son mépris pour les Lettres, & son ignorance. Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses Assesseurs. Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier, pour lui en rendre compte. Ses Ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes. Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs. Prétendu zèle de Religion, accompagné du goût pour la magie & pour l'Astrologie judiciaire. Contradiction universelle entre sa pratique & son langage. Monnoie prodigieusement altérée. Il attaque le Sénat & le peuple par des invectives. Il ne prenoit conseil que de lui-même. Il communique le droit de citoyens Romains à tous les habitans de l'Empire. Sa passion folle pour Alexandre. Il affecte de se plaire aux exercices & aux travaux militaires, se confondant avec les soldats. Il vient dans les Gaules, & y commet beaucoup de violences. Il passe le Rhin, & fait la guerre aux Cennes & aux Allemands. Courage féroce des femmes Germaines. Caracalla méprisé des Barbares, achéte d'eux la paix. Il prend du goût pour les Germains, & imite leur habillement. Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots,

fait un Traité avec les Daces. Il passe en Thrace. Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille. A Pergame, il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps & l'esprit. Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Il vient à Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, & obtient la paix. Perfidie de Caracalla envers Abgare Roi d'Edesse. L'Osrhoène soumise. Pareille perfidie envers le Roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes. Caracalla vante ses exploits & ses fatigues militaires. Il vient à Alexandrie, & il y exerce un horrible massacre. L'entrée au Sénat accordée aux Alexandrins. Caracalla demande au Roi des Parthes sa fille en mariage; & sur son refus, il renouvelle la guerre. Ses exploits de peu de valeur. Il se fait donner le titre de Parthique. Macrin, irrité par Caracalla, & allarmé, conspire contre lui. Caracalla est tué. Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévère. Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Tous le haïssent, excepté les gens de guerre. Ouvrages dont il embellit Rome. On l'a dit pere d'Héliogabale. Oppien Poëte Grec a vécu sous Caracalla.

QUOIQUE les deux freres, Caracalla & Géta, aient commencé de régner ensemble, je ne nomme dans le titre que l'aîné, parce que le second ne jouit que très peu de tems du rang suprême, & le perdit bientôt avec la vie.

Origine du nom de *Caracalla.* *Dio, lib. LXXVII pag. 851. 890 & 892. Spart. Carac. 9. Vict. Epit.*

Le nom de *Caracalla*, par lequel nous désignons l'Empereur dont je vais écrire le régne, n'est qu'une espéce de sobriquet, qu'il ne prit jamais lui-même. Il fut d'abord nommé Bassianus, du nom de son ayeul maternel Bassianus Prêtre du Soleil en Phénicie, pere de l'Impératrice Julie, & de Julia Mésa, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Sévéré devenu Empereur, & se préparant peu d'années après à associer son fils à l'Empire, lui fit quitter ce nom qui dénotoit la condition privée, & même une origine assez obscure; & il y substitua les noms magnifiques & respectés de *Marc-Aurèle-Antonin*, qui passerent en usage, & qui sont les seuls dont le Prince se soit servi dans la suite. Mais comme il en déshonoroit la splendeur par sa conduite, ce même Prince ayant pris goût pour une sorte d'habillement Gaulois appellé *Caracalla*, ensorte qu'il le portoit par préférence, & qu'il en fit distribution aux soldats, & aux habitans de Rome, afin qu'ils le portassent comme lui, on lui donna à cette occasion dans les entretiens particuliers le nom de *Caracalla*: qui lui

est resté comme personel, & propre à le désigner sans équivoque.

Son frere P. Septimius Géta ne changea point ses noms, mais il y ajouta celui d'Antonin : nom qui étoit alors l'objet de la vénération publique, & que Sévére eût souhaité rendre commun à tous les Empereurs, comme celui d'Auguste. Son admiration & son respect pour ce nom alloient jusqu'à l'enthousiasme, & il regardoit comme une très-grande gloire pour lui de laisser pour successeurs deux Antonins : gloire frivole, & bien démentie par l'événement, puisque l'un périt par l'épée de son frere, & l'autre par sa propre fureur.

Géta appellé Antonin, aussi bien que son frere. *Spart. Sev. 19. & 20.*

Caracalla ambitieux de régner seul, avoit souvent tenté de se défaire de Géta, du vivant même de Sévére. La souveraine puissance, dont il se vit par la mort de son pere en pleine possession, lui facilitoit l'exécution de son plan criminel, & il commença à le manifester, en agissant auprès des gens de guerre pour les engager à le déclarer seul Empereur. Il n'épargna ni libéralités, ni promesses : il mit en œuvre tous les ressorts qu'il put imaginer. Mais les soldats attachés à la mémoire de Sévére, respectant ses volontés, regardant les deux Princes comme leurs éléves & leurs nourrissons, à qui ils devoient une égale tendresse, se sentant même plus portés d'inclination pour Géta, qui ressem-

Caracalla n'ayant pû réussir à se faire déclarer seul Empereur, feint de se réconcilier avec son frere. *Herod. l. III. Dio, lib. LXXVII*

An. Rom. 962. De J. C. 211.

bloit beaucoup à ſon pere, & qui montroit un caractère de douceur & d'humanité, ſe refuſérent à toutes les ſollicitations de Caracalla. Ainſi tous les titres d'honneur demeurerent communs aux deux freres, à l'exception de celui de grand Pontife, que l'aîné ſe réſerva, comme avoit fait Marc-Auréle lorſqu'il s'aſſocia L. Vérus. Il y eut même entre eux une réconciliation apparente. Ils ne purent réſiſter aux exhortations & aux priéres de l'Impératrice Julie, & de tous les anciens amis & conſeillers de Sévére, qui les preſſoient vivement d'éteindre une haine funeſte, & de vivre dans l'union à laquelle la liaiſon du ſang & l'intérêt commun les invitoient. Ils s'embraſſerent & ſe promirent mutuellement une amitié fraternelle, pendant qu'ils conſervoient dans leur cœur l'animoſité des plus implacables ennemis.

Tillem.

Ils commencerent donc à régner enſemble, au moins quant au titre. Car dans la réalité Caracalla, plus violent, plus emporté, jouit ſeul de la puiſſance, & il montra tout d'un coup quel horrible uſage il en prétendoit faire. Il remplit de ſang toute la maiſon Impériale. Il tua les médecins qui avoient réſiſté à ſes inſtances parricides; l'affranchi Evode, qui avoit préſidé à ſon éducation, & qui l'exhortoit à vivre en bonne intelligence avec ſon frere; l'affranchi Caſtor, qui avoit mérité toute la confiance de ſon pere, & qui par là ne pou-

Cruautés exercées par Caracalla.

voit manquer d'être odieux au fils. Il envoya égorger dans leur exil Plautilla ſa femme & Plautus ſon beau-frere. Papinien étoit trop amateur de la vertu pour plaire à un tel Empereur. Il fut deſtitué de la charge de Préfet du Prétoire : & cette diſgrace n'étoit que le prélude d'un ſort encore plus triſte, qui l'attendoit. A ces exploits de cruauté & d'injuſtice contre les ſiens, Caracalla joignit la moleſſe à l'égard des ennemis. Il fit la paix avec les Calédoniens, en abandonnant les forts avancés que Sévére avoit conſtruits dans leur pays pour les tenir en reſpect. Il n'avoit rien de plus preſſé que de revenir à Rome : & il partit de la grande Bretagne le plus promptement qu'il lui fut poſſible, accompagné de ſa mere & de ſon frere.

Il fait la paix avec les Barbares, & revient à Rome avec ſon frere.

Malgré la réconciliation prétendue des deux Princes, les diviſion éclata entre eux dans tout le chemin. Ils ne prenoient point le même logement : ils ne mangoient point à la même table : ils vivoient dans une défiance continuelle l'un à l'égard de l'autre, & ils uſoient de précautions infinies contre le poiſon qui pourroit ſe trouver mêlé dans leur breuvage ou leur nourriture : enfin lorſqu'ils furent arrivés à Rome, il partagerent entre eux le Palais Impérial, qui étoit plus grand qu'aucune ville de Province, & ils ſe fortifierent chacun de leur côté par des gardes & des barricades, qui fermoient toute communication d'une partie à l'autre.

La haine des deux freres éclate de nouveau. *Herod. L. IV.*

Leur entrée dans Rome.

Ils firent pourtant leur entrée en commun dans Rome. Tout le peuple couronné de laurier sortit au devant d'eux : le Sénat en corps les harangua hors des portes. Ils entrerent ensuite en pompe, marchant les premiers avec tous les ornemens de la dignité Imperiale. Suivoient les Consuls, qui portoient l'urne où étoient renfermées les cendres de Sévére : & tous ceux qui venoient saluer les nouveaux Empereurs, rendoient aussi leurs hommages à l'urne sépulcrale de leur pere. Elle fut portée au tombeau des Antonins. De-là on se rendit au Capitole, pour offrir les sacrifices usités dans les entrées solemnelles des Empereurs.

Apothéose de Sévére.

Sévére fut mis au rang des Dieux : & ses deux fils concoururent encore pour la cérémonie de l'Apothéose, qui fut célébrée avec beaucoup de magnificence. Hérodien nous en donne la description. Mais comme j'ai rendu un compte détaillé, d'après Dion, des obséques de Pertinax, pour éviter les redites, je n'emprunterai ici d'Hérodien que deux circonstances, qui ne se trouvent point dans le récit de l'autre Historien.

Le premiere est que pendant sept jours que la figure de cire représentant le Prince mort étoit exposé sur un lit de parade, les médecins, comme s'il n'eût été que malade, s'assembloient tous les jours autour du lit pour consulter, & faisoient ensuite leur rapport, annonçant une santé, qui dépérissoit,

& une fin prochaine : comédie singuliere, dont l'équivalent a passé dans nos moeurs.

La seconde observation que j'ai à faire, regarde la structure du bûcher, qui étoit un bâtiment quarré à plusieurs étages. Ces étages alloient toujours en diminuant jusqu'au dernier, qui n'étoit qu'une petite loge. Dans la chambre du second on plaçoit le lit & la figure du Prince mort. Le dernier & le plus haut étage enfermoit l'aigle, qui devoit en s'envolant porter au ciel l'ame de l'Empereur.

Les deux freres cherchent mutuellement à se détruire. *Dio, lib. LXXVII Herod. l. IV.*

Les fils de Sévére, après s'être réunis pour rendre les derniers honneurs à la mémoire de leur pere, ne furent plus occupés que de la haine qui les animoit à se détruire l'un l'autre. Sur ce point nos Auteurs ne remarquent entre eux d'autre différence, sinon que les procédés de l'aîné étoient plus violens. Mais chacun de son côté cabaloit contre son frere, pour parvenir à régner seul : chacun par intrigues sécrétes, par gratifications, par promesses, cherchoit à se faire des créatures. Et Géta réussissoit à s'attacher un plus grand nombre de partisans, parce qu'il se montroit plus ouvert, plus accessible, plus affable. Il témoignoit de l'amitié & de la bonté à ceux qui l'approchoient. D'ailleurs ses inclinations étoient décentes. Il avoit du goût pour les Lettres & pour ceux qui les cultivoient : & dans les exercices du corps, il ne s'adonnoit qu'à ceux qui n'avoient rien d'ignoble, &

qui pouvoient compatir avec ſon rang. Au contraire Caracalla étoit dur & ſauvage, prompt à ſe mettre en colere, toujours ménaçant, plus curieux de ſe faire craindre que de ſe faire aimer. Il affectoit des manieres ſoldateſques, & une ardeur pour la guerre & pour les armes, dans laquelle il entroit beaucoup de politique & de vanité.

Projet de partage, qui échoue.

Il étoit aiſé de prévoir les ſuites funeſtes d'une haine ſi furieuſe & ſi acharnée entre deux freres qui poſſedant par indivis le ſouverain commandement, avoient à chaque inſtant occaſion & intérêt de ſe heurter. S'il s'agiſſoit de nommer aux charges, chacun vouloit placer ſes amis. S'ils jugoient enſemble les cauſes, ils prenoient toujours des ſentimens contraires, au grand préjudice des plaideurs & du bon droit. Ils ſe trouvoient eux-mêmes fatigués de leurs diſſentions éternelles ſur les grandes & ſur les petites choſes, & ils crurent que le meilleur expédient pour les terminer étoit de partager l'Empire. Ils ſe concertérent d'aſſez bonne grace ſur ce projet, qui tendoit à les ſéparer pour ne ſe revoir jamais. Géta cédoit à ſon frere Rome & tout l'Occident, & il prenoit pour lui l'Aſie & les contrées Orientales, comptant établir ſa réſidence à Antioche, ou à Aléxandrie. La Propontide étoit une barriére naturelle, qui auroit borné de part & d'autre les deux Etats; & il y auroit eu garniſon entretenue à Byzance, & à Chalcédoine, pour

empêcher le passage & la communication de l'un à l'autre. Pour ce qui est de l'Afrique, la partie Occidentale de cette région, c'est-à-dire, la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, devoient appartenir à Caracalla : Géta auroit eu dans son lot le côté de l'Orient.

Ce plan, qui convenoit aux deux freres, n'étoit point goûté des premiers de la République. Jaloux de la grandeur Romaine, ils craignoient de l'affoiblir en la partageant : & la division en Empire d'Occident & Empire d'Orient, qui s'introduisit dans la suite, & qui s'établit enfin à demeure, étoit une nouveauté qui révoltoit tous les esprits. L'Impératrice Julie en fut blessée : & dans un grand conseil qui se tint à ce sujet, & auquel elle assista, elle dit à ses fils : » Vous trouvez le moyen de partager » les terres & les mers : mais moi, comment me partagerez-vous entre vous » deux ? Il faut donc m'ôter la vie, & couper mon corps en deux moitiés, afin que » chacun ait la sienne ». Elle accompagna un discours si touchant de gémissemens & de larmes : elle embrassa ses deux fils : elle les tenoit ensemble réunis entre ses bras. Toute l'assemblée fut attendrie : on se sépara sans rien conclure : & le projet échoua.

Les querelles, les embuches clandestines, tentatives d'empoisonnement, un peu suspendues par l'espérance d'un arrangement, recommencerent aussitôt. Caracalla

Caracalla fait tuer son frere dans les

bras de leur mere.

entreprit de tuer son frere à la faveur de la licence des Saturnales : & le trouvant trop bien gardé, il résolut, à quelque prix que ce fût, & en violant les droits les plus sacrés, de se ménager une occasion où il pût l'avoir sous sa main sans défense, & éxécuter enfin son parricide.

Il ne se flattoit pas que Géta se fiât jamais à lui, ou comptât sur ses promesses & sur ses sermens. La tendresse que leur mere commune avoit pour ce fils chéri, fut le piége que Caracalla mit en œuvre pour le surprendre & pour le perdre. Il feignit de désirer une réconciliation, & il pria Julie de lui procurer une entrevûe avec Géta dans son appartement. L'infortuné Géta s'y rendit sans nulle défiance, croyant que la présence de sa mere étoit pour lui une sauvegarde qui le mettoit à l'abri de tout danger. Il se trompoit à peine fut-il entré, qu'il se vit assailli par des Centurions que son frere avoit caché en embuscade. Il courut à sa mere, qu'il le reçut dans ses bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, ne respecterent point un asyle si inviolable : ils se jetterent sur Géta, malgré les efforts que faisoit Julie pour se mettre au devant d'eux, & pendant qu'il crioit, » Ma mere, ma » mere, sauvez-moi, on m'assassine, » ils le percerent de plusieurs coups. Il semble que son frere ne se soit pas contenté d'ordonner, & qu'il ait voulu être l'un des éxécuteurs, puisque quelques années après

il consacra dans le temple Sérapis à Aléxandrie l'épée dont il s'étoit servi pour le meurtre de Géta. L'Impératrice, qui le tenoit serré entre ses bras & sur son sein, fut toute couverte du sang de son fils. Elle compta pour peu de chose, dans un si horrible évènement, d'avoir été elle-même blessée à la main. Mais le comble de la douleur pour elle c'est qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort si funeste dans toutes ses circonstances. Manacée elle-même de la mort par un fils barbare, il lui fallut cacher ses larmes, & montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Dio, p. 880.

Spart. Carac. 2. & Get. 6.

Géta avoit vingt-deux ans & neuf mois lorsqu'il fut tué. Il étoit né le 27. Mai de de l'an de J. C. 189. Ainsi sa mort tombe aux environs de 27. Février 212.

An. Rom. 963.

Après le parricide commis, Caracalla redoutoit la colere des soldats. Il usa de ruse, & chercha à les tromper, au moins dans le premier moment. Il s'enfuit de la chambre de sa mere, & parcourant comme fort effrayé tout le Palais, il crie qu'il vient d'échapper à un grand danger, & qu'il a eu peine à sauver sa vie. En même tems il ordonne à la garde de l'accompagner au camp des Prétoriens, seul endroit où il puisse trouver sa sûreté. Personne n'étoit encore instruit du fait. Sa garde le suivit, & la marche précipitée du Prince à travers toute la ville répandit l'allarme parmi les citoyens.

Il obtient des Prétoriens par flatteries & par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public.

Dio, & Herod. & Spart. Carac. 2.

Arrivé au camp Caracalla se fait porter

dans l'eſpéce de ſanctuaire ou l'on honoroit d'un culte religieux les drapeaux militaires & les images des Dieux & des Céſars. Là il ſe jette contre terre, il remercie les Dieux Sauveurs, il offre des ſacrifices d'actions de graces. C'étoit ſur le ſoir : & les ſoldats, dont les uns prenoient le bain les autres étoient déjà retirés dans leurs tentes, accourent de toutes parts, avides de ſavoir quel eſt donc cet événement inopiné, qui agite ſi violemment l'Empereur.

Lorſqu'il les vit aſſemblés, il n'eut garde d'avouer ſon crime. Il leur débita un roman de ſon invention, tourné cependant de maniere à leur faire deviner la vérité. Il dit qu'il venoit d'échapper à grande peine aux embuches d'un ennemi : qu'il avoit fallu livrer un combat dans lequel leurs Empereurs avoient tous deux couru un extrême danger, & dont lui ſeul s'étoit ſauvé par une faveur ſinguliére de la Fortune. Il ajouta que c'étoit pour les ſoldats un ſujet de joie, de n'avoir plus que lui pour Empereur. » Félicitez-vous, leur dit-il, de ce » que maître pleinement de toutes choſes, » rien ne m'empêchera déſormais de ſatisfaire la paſſion que j'ai de vous enrichir. ». Il ſavoit bien que ſa meilleure apologie auprès des ſoldats ſeroit une abondante largeſſe. Il leur promit donc dix * mille ſeſterces par tête, & il doubla à perpétuité la ration de bled qu'on leur fourniſſoit chaque jour. Il joignit à cette énorme prodigalité les

* *Douze cens cinquante livres.*

les discours les plus flatteurs & les plus rampans. « Je me regarde, dit-il, comme l'un » d'entre vous. Si je souhaite de vivre, » c'est pour vous; c'est afin de pouvoir » vous faire beaucoup de bien. Car tous » nos trésors sont à vous ». Il fit parade de son goût décidé pour la guerre. « Mon » premier vœu, disoit-il, est de vivre avec » vous sinon je veux mourir au milieu de » vous. Quelle autre mort digne d'un hom» me de courage, que celle qui est accom» pagnée de gloire sur un champ de ba» taille ? » Par ces différens artifices, il obtint ce qu'il vouloit des soldats. La vérité avoit percé durant l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis son arrivée au camp. Un fait de cette nature ne pouvoit pas demeurer long-tems caché, & les gens du Palais l'avoient divulgué. Les soldats en étoient donc instruits. Mais éblouis par les largesses de Caracalla, ils le déclarerent seul Empereur, & Géta ennemi public.

Tout n'étoit pas encore fait. Il falloit séduire pareillement un second camp construit près d'Albe apparemment depuis l'augmentation des Prétoriens faite par Sévére. Caracalla s'y transporta, & il y éprouva beaucoup de difficulté. Les soldats de ce camp, qui avoient appris le meurtre de Géta sans qu'aucune préparation ni aucun détour leur en diminuassent l'horreur, étoient extrêmement indignés. Ils protestoient hautement, qu'ils avoient juré fidélité aux deux

fils de Sévere, & qu'ils ne pouvoient se rendre en quelque sorte complices de la mort violente de l'un d'eux. Mais l'argent est tout puissant sur des hommes qui ne sont pas attachés par principe à la vertu. Caracalla leur fit les mêmes promesses par lesquelles il avoit gagné leurs camarades, & il eut le même succès.

Ce n'étoient pas de simples promesses : l'effet suivit sur le champ. Les soldats, munis d'un ordre de Caracalla, allerent au trésor public & au Fisc Impérial se payer par leurs mains. Ainsi furent dissipées en un seul jour les richesses immenses que Sévére avoit amassées souvent par des voyes tyranniques, pendant un régne de dix-huit ans.

Il tâche de se justifier auprès du Sénat, & il rappelle tous les exilés.

Caracalla passa la nuit dans l'un des deux camps probablement dans l'ancien : & le lendemain sûr des soldats, il osa se présenter au Sénat, en prenant néanmoins toutes les précautions que lui inspiroit la frayeur compagne inséparable du crime. Il étoit armé d'une cuirasse sous sa toge : il fit entrer avec lui ses gardes, qu'il rangea sur deux files le long des bancs des Sénateurs.

Hérodien lui met dans la bouche en cette occasion un discours, où il est aisé de sentir la Rhétorique d'un Ecrivain plus capable d'orner une déclamation, que de manier un sujet si difficile. Il débute par des lieux communs : il s'autorise d'exemples qui le condamnent : il a la témérité d'imputer

à Marc-Aurèle d'avoir contribué à la mort de L. Vérus. Tout ce que je trouve dans cette piéce de plus raisonnable, c'est une observation sur l'utilité qui reviendra à l'Etat de n'avoir qu'un seul chef, & de n'être plus obligé de reconnoître deux maîtres. Contentons-nous de dire avec Spartien, que Caracalla se plaignit des embuches dressées contre sa vie par son frere ; & qu'il s'efforça de faire passer le meurtre de Géta pour une légitime défense de sa part, parce qu'il lui avoit fallu de toute nécessité ou tuer ou périr.

Peu content lui-même de ses moyens de justification, de même qu'il avoit gagné les soldats par ses libéralités, il voulut acheter en quelque maniere son pardon du Sénat par une ostentation de clémence. Lorsqu'il fut descendu de son trône, étant déjà près de la porte, il se retourna : « Ecoutez, Mes» sieurs, dit-il, en elevant la voix. Afin » que ce jour ci soit un jour de joie pour » tout l'Univers, je veux que tous les éxi» lés, pour quelque cause qu'ils aient été » condamnés, aient la liberté de revenir » dans cette ville ». Caracalla avoit mauvaise grace à faire le rôle de Prince clément. Par cette indulgence trop générale, il ne faisoit nulle distinction des innocens & des coupables, & il remplit Rome d'un grand nombre de scélérats qui avoient bien mérité leur condamnation. Et bientôt après il revint à son caractère, & il repeupla les

isles d'illustres personnages injustement proscrits.

Apothéose de Géta.

Spart. Get. 2. & 7.

Nos Auteurs ne nous apprennent point quelle délibération prit le senat sur le discours de l'Empereur. Mais je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici ce que Spartien raconte de l'apothéose de Géta. On fit entendre à Caracalla, qu'en souffrant que la mémoire de son frere fût honorée, il satisferoit en partie le public, qui lui sauroit gré de cette modération. Il y consentit par ce mot devenu célébre : « Qu'il (1) soit » Dieu : il me suffit qu'il ne soit plus vi- » vant ». Le Sénat rendit donc un Décret pour mettre Géta au rang des Dieux. On lui célébra des funérailles magnifiques : & ses cendres furent portées au tombeau des Antonins.

Carnage des amis de Géta.

Dio, & Herod. & Spart. Carac. 4. & Get. 6.

Mais cet adoucissement extérieur de la colere de Caracalla à l'égard du mort, ne tira nullement à conséquence par rapport aux vivans. Tous ceux qui avoient été attachés à Géta à quelque titre que ce pût être, hommes, femmes, amis, affranchis, esclaves, soldats, gens de théâtre qui lui avoient plu, musiciens, athlétes, tous furent mis à mort jusqu'aux enfans de l'âge le plus tendre. La partie du Palais que ce Prince infortuné avoit habité, fut toute remplie de carnage & de sang. Dion fait monter à vingt mille le nombre des morts : & leurs corps étoient emportés sur des chariots à

(1) Sit Divus, dum non sit vivus.

travers la ville, & ensuite brûlés sans cérémonie, ou même exposés aux bêtes carnassieres & aux oiseaux de proie.

Caracalla ne se contenta pas de ces morts obscurs. Il immola à sa haine un grand nombre d'illustres victimes, parmi lesquelles Papinien tient le premier rang.

Ce grand homme, l'honneur de la jurisprudence Romaine, avoit d'étroites liaisons avec Sévére & avec sa famille. Il étoit, dit-on, allié de cet Empereur par l'Impératrice Julie, & conséquemment parent de ses enfans. Ils avoient été ensemble disciples du même maître, Cerbidius Scévola fameux jurisconsulte ; & Papinien succéda à Sévére dans la charge d'Avocat du Fisc. Lorsque Sévére fut devenu Empereur, il fit Papinien Préfet du Prétoire ; & après avoir profité, dit-on, tant qu'il vécut, des conseils de ce sage ami, pour adoucir en bien des occasions la dureté de son caractère, en mourant il lui recommanda d'une façon particuliere les Princes ses fils. Papinien, dont la probité égaloit la profonde connoissance qu'il avoit acquise du Droit & des Loix, se crut engagé d'honneur à répondre par sa conduite à la confiance que Sévére avoit eue en lui. Il exhorta à l'union & à la concorde les jeunes Empereurs & s'étant bientôt par là rendu désagréable à Caracalla, il fut privé, comme je l'ai dit, de la charge de Préfet du Prétoire. Cette disgrace fut apparemment couverte du prétexte d'ho-

Mort de Papinien.

Spart. Sev. 21. & Carac. 3. 4. & 8 & Get. 6.

norer davantage ſon mérite : & M. de Tillemont ſuppoſe avec beaucoup du vraiſemblance, qu'en le deſtituant Caracalla le fit Sénateur. Car il ne l'éloigna pas de ſa perſonne : & l'on raconte que le jour qu'il s'expliqua devant le Sénat ſur le meurtre de ſon frere, en ſortant pour retourner au Palais Impérial, il étoit appuyé ſur Papinien & ſur Cilo, qu'il deſtinoit tous deux en ce moment à la mort.

La cauſe de la mort de Papinien lui eſt extrêmement honorable. Preſſé par l'Empereur de lui fournir des couleurs pour juſtifier l'attentat exercé ſur ſon frere, & de l'aider d'un diſcours apologétique, il n'eût pas pour Caracalla la même complaiſance que Sénéque avoit eue pour Néron. « Il eſt » plus facile, répondit-il avec fermeté, de » commettre un parricide, que de le juſti» fier ; & c'eſt un ſecond parricide, d'accu» ſer un innocent ». Caracalla diſſimula dans l'inſtant. Mais peu après les Prétoriens ſoulevés par ſes ordres ſecrets demanderent la mort de Papinien, qui eut la tête tranchée d'un coup de hache. On prétend que l'Empereur trouva mauvais qu'on l'eût exécuté avec la hache, & non avec l'épée : foible & frivole marque de conſidération, fondée ſans doute ſur ce que le ſupplice par l'épée avoit quelque choſe de moins flétriſſant & de plus militaire. Deux épitaphes de Papinien trouvées, dit-on, à Rome, le font mourir âgé ſeulement de trente-ſix

Dio, & Spart.

Gravin. de Ortu & Progr. jur. 99.

ans. Mais cette date ne s'accorde point avec les faits que j'ai rapportés d'après les anciens Auteurs. S'il fut condiſciple de Sévére, & ſucceſſeur dans la charge d'Avocat du Fiſc, il ne doit pas y avoir eu entre eux une grande différence d'âge.

Sa gloire dans la juriſprudence a été portée au plus haut dégré. Il a toujours été regardé par les Juriſconſultes comme ſurpaſſant tous ceux qui l'avoient précédé, comme laiſſant peu d'eſpérance de l'égaler à ceux qui viendroient après lui. Une loi de l'Empereur Valentinien III. ordonne qu'en cas de partage de ſentimens entre les Juriſconſultes, l'avis de Papinien ſoit préféré. Il eut d'illuſtres Aſſeſſeurs, Ulpien & Paul, deux grands maîtres qui ſe faiſoient gloire de s'appeller les diſciples de Papinien. Son fils fut tué avec lui: il étoit actuellement Queſteur.

Id. ibid. 98.

Tillem. Sev. 30.

Spart. Nig. 7.

Spart. Carac. 4.

Fabius Cilo traité outrageuſement.

Fabius Cilo ne perdit point la vie: mais il éprouva toutes ſortes d'indignités, & ſi Caracalla le ſauva, ce ne fut que malgré lui. Cilo étoit un des principaux amis de Sévére, deux fois Conſul & Préfet de la ville, & il avoit préſidé à l'éducation des Princes: en ſorte que Caracalla affectoit de l'honorer comme un ſecond pere. Par ces raiſons, quoiqu'il haït en lui un cenſeur qui avoit toujours blâmé l'antipathie entre les deux freres, il n'oſa pas cependant ordonner ouvertement ſa mort. Mais des ſoldats conduits par un tribun, agiſſant néan-

Dio, & Spart. Carac. 4.

moins comme par un mouvement de zèle volontaire pour l'Empereur, allerent enlever Cilo dans le bain, pillerent sa maison, & le traînerent indignement dans les rues, lui déchirant sa chemise de bain, qui étoit le seul vêtement qu'il eût sur le corps, & le frappant au visage. Leur plan étoit de le conduire ainsi au Palais, pour recevoir à son sujet les derniers ordres de l'Empereur. La vûe d'un homme si respectable traité si outrageusement, excita une sédition. Les soldats des cohortes de la ville, qu'il avoit commandés en sa qualité de Préfet de Rome, firent des mouvemens qui effrayerent Caracalla. Il accourut, couvrant Cilo de sa casaque, il s'écria : « Que l'on » cesse de frapper mon pere, mon maître, » celui qui a élevé mon enfance ; l'atta- » quer, c'est m'attaquer moi-même ». Il fut ainsi contraint de laisser la vie à Cilo : mais il s'en vengea sur le Tribun & sur les soldats, qui furent mis à mort sous prétexte des excès auxquel ils s'étoient portés contre Cilo ; &, dans la vérité, pour ne l'avoir pas tué dès qu'ils s'étoient vû maîtres de sa personne.

Dio. ap. Val.

Julius Asper relegué.

Julius ou Julianus Asper, dont étoient fils les deux Consuls de l'année où Géta périt, fut aussi outragé & relegué, trop heureux de pouvoir conserver la vie.

Autres grands personna-

Dion avoit nommé un grand nombre de têtes illustres qui furent abattues par les fureurs de Caracalla. Mais son abbréviateur,

teur, qui ne les connoissoit pas, nous a privés de ce détail, & il a enveloppé le tout dans une expression générale, qui nous fait comprendre que les flots du sang le plus respectable coulerent sans distinction d'innocens & de coupables, sans forme de justice, sans autre régle que le caprice d'un Prince furieux. Hérodien & Spartien nous instruisent un peu davantage: & quoique les morts tragiques qu'ils rapportent n'appartiennent peut-être pas toutes au tems qui suivit immédiatement la mort de Géta; comme il seroit difficile & peu important de faire la distinction des dates, je ne séparerai point ce que mes Auteurs ont réuni.

ges mis à mort.

Herod. l. IV. & Spart. Carac. 3. & 4.

Caracalla fit mourir une sœur de Commode, fille de Marc-Auréle, alors fort âgée, & qui avoit été respectée par tous les Empereurs précédens. Le crime de cette Dame étoit d'avoir pleuré la mort de Géta avec l'Impératrice Julie.

Une fille de Marc-Aurele.

Il restoit encore un rejetton de la famille de Marc-Auréle, Pompéïen petit-fils de ce sage Empereur par Lucille, homme de mérite, qui fut deux fois Consul, & employé dans des commandemens importans. Comme Caracalla, qui le craignoit & le haïssoit, n'avoit néanmoins aucun prétexte à alléguer contre lui, il le fit assassiner sécrétement, & répandit le bruit que des voleurs l'avoient tué sur un grand chemin.

Pompéïen petit-fils de Marc-Auréle.

Il ôta pareillement la vie à son cousin germain, qui se nommoit Sévére comme

Sévére cousin-germain de Caracalla.

ſon pere, & il joignit contre lui la perfidie à la cruauté. Après lui avoir donné une marque d'amitié en lui envoyant un plat de ſa table, le lendemain il ordonna à des ſoldats d'aller le poignarder. Le malheureux Sévére ayant eu avis de l'arrêt de mort prononcé contre lui, voulut ſe ſauver, & troublé par la frayeur il ſauta par la fenêtre & ſe rompit la jambe. Il ne laiſſa pas de ſe traîner dans l'appartement de ſa femme. Mais les aſſaſſins l'y découvrirent, & le maſſacrerent en inſultant à ſa triſte aventure.

Le fils de l'Empereur Pertinax.

L'Empereur Pertinax avoit laiſſé un fils de même nom, qui parvint au Conſulat. Sa qualité de fils d'Empereur le rendoit ſuſpect, & l'obligeoit en bonne politique à ſe tenir ſur ſes gardes. Il négligea une précaution ſi néceſſaire, & il laiſſa échapper un bon mot qui lui couta la vie. Quelques années après la mort de Géta, comme un Péteur nommé Fauſtinus récitoit dans le Sénat avec emphaſe les ſurnoms glorieux que Caracalla s'attribuoit, l'appellant *le très-grand Sarmatique, le très-grand Parthique*, Pertinax lui dit : » Ajoutez le *très-grand Gétique* ». Ce mot étoit ingénieux, & en paroiſſant ſe rapporter à quelque avantage remporté ſur les Gétes, auxquels réellement Caracalla avoit eu affaire, il faiſoit une alluſion maligne au meurtre de Géta. Pertinax, déjà odieux paya de ſa tête une ſi piquante plaiſanterie.

Spart. Carac. 10. & Get. 6.

Thraſéa

On trouve auſſi dans Dion, mais ſans

nul détail de circonstances, la mort de Thraséa Priscus, enveloppé par Caracalla dans le carnage des amis de Géta. C'étoit un homme qui ne le cédoit à aucun, dit l'Historien, soit pour la naissance, soit pour la sagesse de sa conduite. Les noms qu'il portoit semblent indiquer qu'il descendoit du fameux Thraséa & d'Helvidius Priscus son gendre. Priscus. *Dio. ap. Val.*

Plusieurs gouverneurs & intendans de Provinces périrent pour la même cause & sur les mêmes soupçons. *Herod.*

Un homme de Lettres partagea le triste sort de tant de grands personnages qui tenoient le premier rang dans l'Etat. Sérénus Sammonicus, Auteur de plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste qu'un petit Traité en vers sur les remedes convenables à différentes maladies, avoit eu le malheur de plaire à Géta, qui lisoit volontiers ses Livres. C'en fut assez pour mériter la haine de Caracalla, qui l'envoya tuer dans sa maison, & pendant qu'il étoit à table. Sammonicus avoit formé une Bibliothéque de soixante-deux mille volumes : collection bien magnifique alors, & l'une des plus nombreuses que jamais ait faite aucun particulier avant l'invention de l'Imprimerie. Sérénus Sammonicus. *Spart. Get. 5. Carac. 4.* *Capit. Gord. jun. 16.*

La mémoire de Géta étoit si odieuse à son frere, qu'il déchargea sa colere jusques sur les pierres qui avoient servi de soutiens aux statues de ce Prince malheureux. Il fit fondre la monnoie qui portoit son image. Haine de Caracalla contre la mémoire son frere. *Dio. ap.*

Val. & lib. LXXVII p. 876. Il abolit les fêtes que l'on célébroit au jour de sa naissance, & il affectoit de choisir ce jour pour le souiller par les plus grands crimes. Il n'étoit point permis de prononcer ni d'écrire son nom. Les Poëtes n'osoient l'employer dans les Comédies, où il étoit assez usité, comme il paroît par Térence. Les Testamens, où on lui avoit fait quelque legs étoit cassés, & les biens des testateurs, confisqués.

Trouble de son ame, & remords. *Spart. Carac. 3.* Cependant, par un travers inexplicable, si ce n'est que le crime est toujours inconséquent, & rempli de contradictions, Caracalla fit mourir plusieurs de ceux qui avoient eu part au meurtre de son frere. Lætus qui l'y avoit enhardi, fut le premier puni, & prit par son ordre du poison. Lui-même il pleura souvent la mort de Géta. Les remords de son parricide le tourmenterent toute sa vie. *Dio, p. 877.* Il voulut appaiser par des sacrifices magiques sa conscience bourrelée, & il tenta d'évoquer les ombres de Sévére & de Commode.

Jeux & spectacles dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. *Dio. p. 873.* Pour tâcher de s'étourdir & de faire diversion, peu-après son crime commis il donna des jeux & des spectacles. Ce reméde fut de peu de vertu, puisque les inquiétudes & les agitations de son esprit durerent, comme je viens de le dire, autant que sa vie. Dans la représentation des jeux mêmes il fournit des preuves du lévain funeste qui avoit aigri ses humeurs. Il se repaissoit avidement du sang des gladiateurs,

Il en contraignit un, nommé Baton, de combattre trois fois en un même jour contre trois différens adversaires, dont le dernier le vainquit & le tua. Je ne sçais si l'on ne peut pas rapporter au même-tems la mort d'un fameux conducteur de chariots, qui plus souvent victorieux que jamais aucun ne l'eût été, avoit remporté dans les courses du Cirque sept cens quatre-vingts-deux couronnes; & que Caracalla fit tuer, parce qu'il étoit attaché à une faction ennemie de celle que le Prince favorisoit. Il déploya pour un semblable sujet ses fureurs contre tout le peuple. Dans des jeux du Cirque une grande partie de ceux qui y assistoient ayant raillé & sifflé un cocher que Caracalla affectionnoit, l'Empereur se crut insulté lui-même, & il manda des troupes ausquelles il donna ordre d'enlever & de tuer les coupables. Comme il n'étoit pas possible de les démêler, les soldats, toujours amateurs du pillage & des violences, attaquerent indistinctement tous les spectateurs: ils en tuerent plusieurs, & se firent bien payer de ceux à qui ils laisserent la vie.

p. 871.

Herod.

Il peut être regardé comme un second Caligula.

Ce Prince étoit un second Caligula, par les emportemens, par les caprices fougueux, par le mépris de toutes les loix & de toutes les bienséances, par la haine contre le Sénat, par les rapines & la prodigalité, enfin par la phrénésie. Car sa raison étoit altérée, & le dérangement de son esprit se manifestoit d'une façon si visible, que per-

ſonne ne doutant du fait, on n'étoit embarraſſé qu'à en chercher la cauſe : & on crut l'avoir trouvée dans les enchantemens pratiqués contre lui par les Barbares, dans les pays deſquels il avoit été, ainſi que nous le dirons bien-tôt, porter la guerre.

Il eſt triſte d'avoir à peindre un pareil monſtre. Mais l'Hiſtorien ne fait pas ſon ſujet : & d'ailleurs ces ſortes d'exemples, où le vice réuni à la puiſſance rend malheureux celui qui commande auſſi-bien que ceux qui obéiſſent, ſont bien propres à nous détromper de l'admiration que nous portons naturellement à la grandeur, & de la fauſſe idée de bonheur que nous y attachons.

Autres traits de la cruauté de Caracalla.

Je n'ai pas encore épuiſé tous les traits de la cruauté de Caracalla. Il louoit ſans ceſſe Tibére & Sylla : & il avoit réellement tous leurs vices, mais ſans aucune des qualités qui les rendoient recommandables à certains égards. Il imitoit en particulier Tibére dans ſa malignité à métamorphoſer en crimes d'Etat les moindres irrévérences envers ſes ſtatues & tout ce qui le repréſentoit. Un jeune Chevalier Romain, qui entrant dans un lieu de débauche y avoit porté une bague ſur laquelle étoit l'image de l'Empereur, fut mis en priſon : & il auroit été puni du dernier ſupplice, ſi Caracalla lui-même n'eût été prévenu par la mort.

Spart. Carac. 2. & 4. 5.

Dio. ap. Val.

Son inhumanité s'étendoit juſqu'à priver de la ſépulture d'illuſtres perſonnages à

qui il avoit ôté la vie. Au contraire, il réveroit le tombeau de Sylla, qu'il fit chercher & reconstruire.

Nul service n'adoucissoit ses fureurs. Dans une maladie considérable qu'il eut, ceux qui l'avoient soigné eurent la mort pour récompense. *Spart. Carac. 5.*

Il n'aima jamais personne, & ses plus grandes démonstrations d'amitié étoient ordinairement la preuve d'une haine plus implacable. Ceux dont il épargna le sang par quelque raison que ce pût être, il imaginoit des moyens de les faire périr sous prétexte de les placer honorablement. Il les envoyoit gouverner des Provinces sous un climat ennemi de leur tempérament, & qui devoit leur être funeste, soit par les rigueurs du froid, soit par les chaleurs brûlantes. *Dio.*

La voie odieuse des poisons lui étoit familiere. On l'accuse d'en avoir fait des amas prodigieux, & l'on en trouva après sa mort, s'il est permis d'ajouter foi au témoignage de Macrin son meurtrier, pour la valeur de trente * millions de sesterces. *Dio, l. LXXVIII.*

Il recevoit avidement & invitoit même les délations, mal toujours détesté, & toujours pratiqué. Comme c'étoit un moyen sûr de lui plaire, toutes sortes de personnes se mêlérent de cet odieux métier, Chevaliers Romains, Sénateurs, Dames

* *Trois millions sept cens vingt-cinq mille livres Tournois.*

illustres. Un Prince méchant rend la méchanceté commune parmi ses sujets.

Extorsions & rapines poussées à tout excès.

Dio, l. LXXVII

Les rapines & les extorsions de Caracalla marcherent du même pas que ses cruautés, & il ne s'occupa durant tout son régne qu'à vexer les peuples & à les dépouiller. Pour ses prétendues victoires, dont nous ferons connoître dans la suite la juste valeur, il exigeoit de grosses sommes à titre de couronnes, suivant un usage, ou plutôt un abus que les bons Empereurs avoient toujours pris soin de modérer. Il obligeoit les Provinces de fournir gratuitement toutes les provisions nécessaires à l'entretien & à la subsistance de ses armées, & il en formoit de si grands magazins, qu'il y trouvoit encore du profit, & faisoit trafic du superflu. Il déguisoit souvent ses exactions sous le nom de présens, qu'il tiroit & des particuliers riches, & des villes. Il inventa de nouvelles impositions, & il rendit plus onéreuses les anciennes. Ainsi au lieu du vingtieme, qui se prenoit sur le prix des esclaves affranchis, & sur les successions testamentaires, il établit le dixieme, en révoquant & annullant toutes les exemptions de ce droit, qui pour des cas favorables avoient été accordées par ses prédécesseurs. C'étoit sur-tout les Sénateurs qu'il s'étudioit à ruiner. Lorsqu'il fut sorti de Rome, dit l'Historien Dion, pour ses voyages & ses expéditions militaires, nous étions forcés de lui bâtir à nos dépens sur tous les

chemins par lesquels il pouvoit passer, des maisons magnifiques & garnies de tout ce qui étoit nécessaire pour le recevoir, encore la plûpart resterent-elles inutiles, & il y en eut quelques-unes qu'il ne vit pas seulement. Dans les villes où il annonçoit qu'il devoit prendre ses quartiers d'hiver, il falloit que nous lui fissions construire des Amphithéâtres pour les combats de bêtes, des Cirques pour les courses de chariots: & ces édifices, qui nous avoient couté beaucoup, étoient détruits sur le champ, ensorte que l'on ne pouvoit douter que son plan ne fût d'épuiser nos fortunes par les dépenses exorbitantes ausquelles il nous contraignoit.

Par ces vexations de toute espéce il ruinoit sans ressource & les villes & les Provinces, & les grands & les petits: & il ne se cachoit point du dessein de tirer tout à lui seul; » Je prétends, disoit-il, qu'il n'y » ait que moi dans tout l'Univers qui aie » de l'argent: je veux tout avoir, pour » en faire des largesses aux soldats ». Sa mere lui fit un jour des remontrances sur cette tyrannie. Elle lui représenta qu'il ne restoit plus aucun moyen, juste ou injuste, odieux ou favorable, de faire de l'argent. » Ne craignez rien, ma mere, répondit-il » en portant la main sur son épée, tant » que j'aurai cet instrument, l'argent ne » manquera pas ».

Le principal usage qu'il faisoit de ces Ses pro[fusions]

Prodigalité pour les soldats ; sommes amassées du sang des peuples, étoit de les distribuer aux soldats pour gagner leur affection. On prétend que les augmentations de solde qu'il leur accorda se montoient à deux cens quatre-vingts millions * de sesterces par année. Il comptoit se ménager ainsi une sauvegarde contre la haine publique : & dans une occasion il en écrivit au Sénat en ces termes : » Je sçais que bien » des choses vous déplaisent en moi, & » c'est pour cela que j'entretiens des soldats » & des armées, afin de pouvoir mépriser » vos vaines censures ».

Dio. l. LXXVII. Dio, l. LXXVIII p. 204.

pour les flatteurs ; Les flatteurs avoient aussi bonne part à ses largesses, & un million de sesterces ne lui coutoit rien pour récompenser un trait d'adulation qui lui avoit plû.

en jeux & spectacles. Les spectacles de combats de bêtes, de courses de chevaux, étoient une autre sorte de dépense à laquelle il se livroit sans mesure. Outre les animaux qu'il se faisoit fournir aux dépens des Sénateurs, il en achetoit lui-même un grand nombre de toutes les sortes, éléphans, tigres, rhinocéros. Extrême en tout, & faisant céder à ses goûts pervers toute autre considération, il exposoit & prostituoit sa personne à ces indignes combats, & on remarque qu'en un jour il tua cent sangliers de sa main. Il ne rougissoit pas de conduire des chariots dans le Cirque, & il s'en faisoit même gloire, comme imitant en ce point le soleil,

Il combattoit lui-même contre les bêtes, & couroit dans le Cirque.

* *Trente-cinq millions de nos livres Tournois.*

Toujours attentif à son plan de ruiner les riches, il chargeoit de la dépense des jeux quelque affranchi, quelque Sénateur opulent, qui y avoit les honneurs de la présidence. L'Empereur vétu en cocher avec la livrée de la faction bleue, saluoit du fouet qu'il tenoit à la main le président, & lui demandoit quelques piéces d'or, comme le plus vil des mercenaires.

Son mépris pour les Lettres, & son ignorance.

Telles étoient les inclinations de Caracalla : & par une suite nécessaire de ce goût décidé pour l'indécent & le frivole, il méprisoit tout ce qui est digne d'estime. Les Lettres & ceux qui en faisoient profession, étoient l'objet de ses dédains & de son aversion *. Son pere avoit pris à tâche de le cultiver par tous les exercices qui forment l'esprit & le corps. Le jeune Prince apprit

* *Philostrate* (Soph. II. 30.) *rapporte que Philiscus, Professeur à Athènes, ayant prétendu jouir en cette qualité de certaines exemptions, Caracalla le condamna, & prononça son jugement en ces termes méprisans : « Il » n'est pas juste, que pour » quelques méchantes dé» clamations on diminue » le nombre de ceux qui » doivent porter les char» ges publiques ». Je n'ai point fait usage de ce trait dans le texte, par deux raisons, premiérement, parce qu'il n'est pas mal assorti à la personne de Philiscus, dont le talent étoit plutôt de parler beaucoup, que de bien parler; en second lieu parce que le privilége refusé à Philiscus fut accordé peu-après par Caracalla à un Philostrate Lemnien, qui apparemment le méritoit mieux. Il n'en est pas moins constant par le témoignage de Dion, que cet Empereur n'avoit que du mépris pour les gens de Lettres.*

fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à lutter, à nager. Mais pour ce qui est des belles connoissances, soit littérature, soit Philosophie, il n'y fit aucun progrès: & le peu qui en étoit entré par force dans son esprit, il l'oublia dans la suite si parfaitement, qu'il ne sembloit pas en avoir jamais entendu seulement prononcer le nom. Ce n'étoit pas que les dispositions naturelles lui manquassent. Il concevoit aisément, il s'exprimoit en bons termes. Le noble & bel usage, l'élévation de sa fortune, une audace que ne gênoit jamais la reflexion ni aucune retenue, tout cela l'inspiroit pour l'ordinaire assez heureusement. Le travail & l'étude n'y influoient en rien.

Il rendoit rarement la justice. Dégouts qu'il faisoit éprouver à ses Assesseurs

Un Prince ainsi disposé ne devoit pas aimer la fonction de rendre la justice, que les bons & sages Empereurs, & même les médiocrement mauvais, tels que Sévére son pere, avoient remplie avec beaucoup d'assiduité & d'application. Caracalla jugeoit très-peu, & lorsqu'il le faisoit, c'étoit en y joignant des dégouts tout-à-fait mortifians pour ses Assesseurs. Voici de quelle façon s'en exprime Dion, qui les avoit fréquemment éprouvés. Il nous faisoit avertir, dit cet Historien, qu'il jugeroit, ou tiendroit Conseil de grand matin. Nous ne manquions pas de nous rendre à ses ordres au moment prescrit: & il nous faisoit attendre au-delà de l'heure de midi, quelquefois jusqu'au soir. Nous l'attendions en-dehors,

sans avoir même la permission d'entrer dans les antichambres. Il nous faisoit enfin appeller pour des séances de très-courte durée : encore dans les derniers tems s'accoutuma-t-il à nous renvoyer souvent, sans que nous l'eussions seulement salué. Pendant ces longs intervalles que le Prince qui nous avoit mandés nous faisoit perdre à plaisir, il s'amusoit à des bagatelles : il conduisoit les chariots, il combattoit contre des bêtes, ou comme gladiateur, il bûvoit, il s'enyvroit : nous voyions passer devant nous des viandes & de grands vases de vin, qu'il envoyoit aux soldats de sa garde. Il trouvoit de la satisfaction à nous insulter en nous fatiguant.

Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier pour lui en rendre compte.

Autant que Caracalla avoit d'aversion pour les soins dignes d'un Empereur, autant se portoit-il avec curiosité à s'informer de tout ce qu'il pouvoit convenablement ignorer. Il se faisoit instruire de toutes les nouvelles : il vouloit sçavoir tout ce qui se passoit, jusqu'aux détails les plus minces & les plus futiles. Des soldats étoient chargés de lui servir d'yeux & d'oreilles, & ils se répandoient par-tout, épiant ce que chacun disoit & faisoit. Ils exerçoient ainsi une fâcheuse tyrannie sur les citoyens : & afin que rien ne les gênât dans leur odieux ministère, l'Empereur s'étoit réservé à lui seul le pouvoir de les punir.

Ses Ministres choisis parmi

C'étoit à de pareils hommes qu'il donnoit sa confiance. Ennemi des gens de bien,

les plus indignes de tous les hommes.

il ne pouvoit employer que de misérables. Dion cite un eunuque nommé Sempronius Rufus, Espagnol de naissance, empoisonneur & charlatan de son métier, exilé pour ses crimes par Sévére, & mis à la tête des affaires par Caracalla.

Théocrite, fils d'un esclave, & couvert d'opprobre & d'infâmie dans les premieres années de sa jeunesse, avoit été maître à danser des Princes enfans de Sévére. Il ne paroît pas qu'il réussît beaucoup même dans ce métier. Car ayant dansé sur le théâtre de Rome, il fut sifflé, & réduit à aller à Lyon divertir la Province. Ce même homme, d'esclave & de danseur devint, par le choix de Caracalla, Général d'armée & Préfet du Prétoire. Il abusa de sa fortune avec toute l'insolence d'une ame servile. Il fut voleur, il fut cruel. Entre autres personnages distingués qu'il fit périr, Dion nomme Flavius Titianus, qui étant Préfet d'Egypte eut le malheur de déplaire à Théocrite. Celui-ci, dans l'emportement de sa colere, sauta à bas de son tribunal l'épée nue à la main. » Voilà, dit froidement » Titianus, un saut de danseur ». Cette plaisanterie poussa à bout Théocrite, & il ordonna que Titianus fût égorgé sur le champ.

Epagathe affranchi des Césars n'eut pas moins de crédit, & n'en usa pas moins tyranniquement, que Théocrite.

Pandion, autrefois valet des cochers du Cirque, étoit parvenu à conduire le char

de l'Empereur dans une guerre contre les Barbares de Germanie. En conséquence de cet emploi, Caracalla ne rougit point de le traiter d'ami & de compagnon d'armes dans une Lettre au Sénat. Il reconnoissoit lui être redevable de la vie, comme ayant été tiré par son adresse d'un extrême danger. Il le mettoit au-dessus des soldats, ausquels il donna toujours la préférence sur les Sénateurs.

Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs.

J'ai déjà dit, que ce Prince si haïssable donna encore dans la débauche la plus effrenée il s'y livra avec un tel excès, qu'attaqué de maladies honteuses, il se rendit impratiquable ce qu'il ne cessoit de désirer, & remplaça un genre de désordre par un autre encore plus infâme. Ce qui est singulier, c'est qu'avec cette horrible conduite, & pendant qu'en bien des occasions il fomentoit lui-même la licence publique, d'un autre côté il faisoit le personnage de Prince zèlé pour la pureté des mœurs. Il punissoit de mort l'adultère. Il condamna quatre Vestales, dont il avoit voulu déshonorer l'une, nommée Claudia Læta. Elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes Aurélia Sévéra & Pomponia Rufina. La quatrieme, qui se nommoit Lanutia Crescentia, prévint l'affreux supplice auquel elle étoit destinée, en se précipitant elle-même du haut d'un toît sur le pavé.

Prétendu zèle de re-

Ce n'étoit pas seulement le zèle pour les mœurs, c'étoit aussi le zèle de religion, dont

Sigion, accompagné du goût pour la Magie & pour l'Astrologie judiciaire.

Spart. Carac. 5. Dio.

Caracalla faisoit parade dans les cruautés qu'il exerça sur des Vestales vraisemblablement innocentes. Car il vouloit passer pour le plus religieux des hommes : & il est vrai qu'on doit le louer d'avoir défendu qu'on lui donnât les noms des divinités qu'il adoroit. Mais cette prétendue piété envers ses Dieux s'allioit en lui avec la passion pour la magie, & l'estime pour les Magiciens : & c'est par cet endroit qu'Apollonius de Tyanes mérita son culte. Ce Prince s'appliquoit aussi à l'Astrologie judiciaire. Il se faisoit donner les horoscopes des premiers citoyens de l'Etat, & il jugeoit par cette voie si trompeuse qui étoient ceux dont il devoit se croire ou affectionné ou haï : ensorte que ce qu'il s'imaginoit lire dans les Astres décidoit des faveurs & des graces qu'il accordoit aux uns, & des rigueurs qu'il faisoit éprouver aux autres. En même-tems, il interdisoit sévérement à ses sujets toute pratique superstitieuse : & il y eut des personnes condamnées sous son régne pour avoir porté à leur coû des amulétes contre la fiévre.

Contradiction universelle entre sa pratique & son langage.

Spart. Carac. 9. Dio.

Sa conduite & son langage se démentoient en tout. Il se donnoit pour homme frugal, à qui les choses les plus communes suffisoient : & il aimoit le vin & la bonne chère. Les Provinces & les particuliers étoient obligés de fournir pour sa table tout ce que les terres & les mers produisent de plus délicieux. Encore ne sçavoit-

il

il pas s'en faire honneur. Il mangeoit ce qui lui étoit envoyé, non avec les Sénateurs & les Grands de la République, mais avec des affranchis.

Il louoit sans cesse la générosité de l'ancien Fabricius, qui avoit averti Pyrrhus de la trahison de son Médecin, & il tiroit vanité pour lui-même d'avoir fait naître l'inimitié & la guerre entre les Vandales & les Marcomans, auparavant amis ; & d'avoir sçû se rendre maître, sans doute par perfidie, de la personne de Gaiobomarus roi des Quades, dont il instruisit le procès suivant les formes judiciaires, & qu'il condamna à mort avec plusieurs de ses officiers.

Il avoit tué son frere : & dans le tems qu'il faisoit la guerre aux Parthes, qui avoient alors pour Rois deux freres assez mal d'accord ensemble, il écrivoit au Sénat que cette Empire étoit menacé de grands maux par la division entre les freres qui le gouvernoient.

A la tête des armées, il affectoit de vivre en soldat, de partager avec les troupes leurs exercices & leurs fatigues, de se contenter de la nourriture la plus simple, de se priver du bain, de faire à pied des marches considérables. Mais dans tout cela il entroit beaucoup de forfanterie. Il se précautionnoit avec soin contre le chaud & contre le froid : il portoit une tunique fine & légere, qui avoit l'apparence de cuirasse sans en avoir l'incommodité.

Monnoie prodigieusement altérée.

Tout étoit faux en lui : il n'y avoit pas jusqu'à sa monnoie qui ne fût trompeuse & alterée. Il nous donnoit, dit Dion, du plomb argenté pour de l'argent & du cuivre doré pour de l'or, réservant l'or & l'argent le plus pur pour les Barbares de qui il achetoit la paix.

Il attaque le Sénat & le peuple par des invectives.
Spart. Carac. 4.

Il étoit un article sur lequel il ne se déguisoit point. Jamais il ne cacha sa haine contre le Sénat & contre le peuple Romain, plus insensé en ce point que Caligula, qui sçachant qu'il méritoit d'être haï de Sénateurs, tâchoit au moins de se ménager l'affection de la multitude. Caracalla attaquoit ces deux ordres, c'est-à-dire, toute la nation, par des invectives pleines de dureté & d'arrogance, qu'il publioit soit en forme d'Edits, soit comme harangues. Il mettoit toute sa confiance dans les gens de guerre, par lesquels il perit.

De tous ces traits il résulte que le caractère de Caracalla étoit un composé de vices qu'il manifestoit parce qu'il les prenoit pour des vertus, & de dehors de vertus qu'il affectoit, mais à travers lesquels perçoit aisément le vice.

Il ne prenoit conseil que de lui-même.
Dio. ap. Val.

A tant de maux nul remede : tous les travers de ce Prince étoient incurables, parce qu'il ne prenoit conseil que de lui-même. Il prétendoit seul tout sçavoir, seul tout pouvoir. Il portoit même envie à ceux en qui il remarquoit quelque supériorité de lumieres ; & loin de les consulter,

il s'irritoit contre eux, & se portoit à les perdre.

C'est pourtant cet Empereur qui a rendu commun à tous les habitans de l'Empire le droit de citoyens Romains. La politique de Rome a beaucoup varié sur cet article. Romulus son fondateur fut très libéral du droit de citoyen, & il le donna presque à tous les petits peuples qu'il vainquit. La raison de cette conduite est toute simple. Il fortifioit un Etat naissant, en changeant en citoyens de sa ville tous ceux qui en avoient été d'abord les ennemis.

Il communique le droit de Citoyens Romains à tous le habitans de l'Empire.

Quand la République fut devenue puissante, & que conséquemment la qualité de citoyen Romain eut commencé à donner une prééminence, des distinctions & des priviléges en même tems honorables & utiles, les Romains s'en montrerent très-jaloux, & ils ne l'accorderent plus qu'à bon titre. Les peuples de l'Italie ne purent jamais l'obtenir de leur gré, & il fallut qu'ils l'arrachassent par une guerre sanglante, qui mit Rome à deux doigts de sa ruine.

Les premiers Empereurs, Auguste & Tibére, garderent la même réserve, & ils suivirent la maxime de maintenir la dignité du nom Romain, en évitant de multiplier le nombre de ceux qui le portoient.

La facilité excessive de Claude commença de relâcher les liens de cette politique sévére. Sous ce Prince imbécille l'argent venoit à bout de tout. Messaline & les af-

franchis vendoient le droit de citoyen, comme tout le reste, à quiconque se présentoit pour l'acheter. Les Gaulois Transalpins obtinrent même de l'indulgence de Claude l'entrée au Sénat & aux premieres charges de l'Empire. Cette porte une fois ouverte ne se referma plus : les concessions se multipliérent à l'infini, surtout depuis que Rome se vit gouvernée par des Princes, qui non seulement n'appartenoient pas à son ancienne noblesse, mais qui n'étoient pas même de sang Italien. Des Empereurs * Espagnols, Gaulois, Africains, de naissance ou d'origine, auroient eu mauvaise grace à se rendre difficiles sur l'extension d'un droit auquel ils ne participoient eux-mêmes que par la facilité qu'on avoit eue de l'étendre. Alors non seulement les particuliers, mais les villes & les Provinces obtinrent pour tous leurs habitans le droit de citoyens Romains. Le Sénat se remplit de Provinciaux. Rome eut tout communément des Consuls nés à Athénes, en Bithynie, en Syrie, en Afrique, & dans toutes les différentes parties de l'Em-

* *Trajan & Adrien étoient d'origine Espagnole. Les ancêtres de Tite Antonin étoient de Nîmes dans les Gaules. Sévére étoit né à Leptis en Afrique. Il est vrai que ces Empereurs sortoient de colonies Romaines, & avoient le droit de citoyens par leur naissance. Mais il est bien vraisemblable qu'ils auroient eu de la peine à prouver leur descendance de vrais Romains leurs auteurs.*

pire. La distinction néanmoins de citoyen & de sujet, de Romain & d'étranger, subsistoit encore, jusqu'à ce que Caracalla l'abolit par une Constitution solemnelle, ainsi qu'il paroît par les témoignages combinés de Dion & d'Ulpien.

Dio. ap. Val. Dig. lib. I. tit. 5. leg. 17.

Il est aisé de deviner les prétextes spécieux qu'alléguoit l'Empereur. Il étoit beau de réunir sous un seul nom tous les peuples de l'Empire, & de faire de Rome la patrie commune des habitans de l'Univers. Son vrai motif, bien digne de lui, étoit l'augmentation des revenus du Fisc. Les citoyens étoient assujettis à plusieurs droits, que ne payoient point les étrangers. Ainsi sous couleur de privilége & de faveur Caracalla imposoit de nouvelles charges à tous ses sujets.

Dio.

C'est un grand problême à décider, & qui passe mes lumiéres, si cet établissement en soi étoit avantageux ou nuisible au bien de l'Etat. Rome en adoptant pour citoyens tous ceux qui lui obéissoient, en confondant pleinement les droits des vainqueurs & des vaincus, fournissoit à tous des motifs communs & égaux de s'affectioner pour elle. Elle s'approprioit toute vertu & tout mérite qui naissoit dans le sein de son vaste Empire. Mais d'un autre côté combien ses anciennes maximes devoient-elles souffrir d'altération par le mélange des maximes étrangéres, des préjugés nationaux, que lui apportoit cette foule de nouveaux cito-

yens ? L'attachement même pour la commune patrie, balancé & partagé en eux par l'amour du ſol natal, devoit bien s'affoiblir. Auſſi voyons-nous que Rome devint indifférente même à ſes Empereurs. Dioclétien pendant un régne de plus de vingt ans ne la vit preſque jamais, & fixa communément ſon ſéjour à Nicomédie : & Conſtantin bâtit une nouvelle ville Impériale pour y établir ſa réſidence.

Toutes les perſonnes de condition libre acquirent donc par la Conſtitution de Caracalla le droit de citoyen, & il n'y eut plus que des Romains dans l'Empire. Il ſemble qu'en conſéquence les diſtinctions de villes libres ou municipales, de colonies, de droit Latin, de droit Italique, devoient diſparoître. On en trouve néanmoins encore des traces dans les tems poſtérieurs. C'eſt que, par la loi de la nature, l'ancien ne céde jamais tout d'un coup ſa place au nouveau ; &, s'il n'eſt exterminé par la violence, il lutte toujours pendant quelque tems pour ſe conſerver au moins en partie. Les diſcutions de ces détails ne me regardent point. On peut conſulter la Diſertation d'Ezéchiel Spanheim ſur la Conſtitution dont il s'agit ici, Tome XI. de la collection des Antiquités Romaines par Grévius.

Tillem. Carac. art. 8.

Il ne me reſte plus que les expéditions militaires de Caracalla à raconter, où nous rencontrerons à chaque pas des preuves du même travers & du même dérangement d'eſ-

prit que nous avons observé jusqu'ici.

Son premier trait de folie en ce genre fut sa belle passion pour Aléxandre. Dès son enfance il ne s'occupoit, il ne parloit que des exploits de ce fameux conquérant : il prétendit le prendre durant toute sa vie pour modéle, & il en copia ce qu'il étoit facile d'imiter, l'habillement & l'armure. S'il se trouvoit quelque vase, quelque arme, que l'on dît avoir appartenu à Aléxandre, il se l'approprioit comme un titre de ressemblance. Parmi les statues qu'il dressa à ce Prince dans toutes les villes, & à Rome en particulier dans le Capitole & dans tous les temples, il y en avoit plusieurs dont le visage étoit miparti, représentant par une moitié Aléxandre, & par l'autre Caracalla. Il l'appelloit l'auguste de l'Orient, & il écrivit un jour au Sénat que l'ame d'Aléxandre avoit passé dans le corps d'Auguste, afin de regagner par la longue vie de cet Empereur la courte durée de celle qu'elle avoit eue sous sa premiere forme. Je ne sçais pourquoi il ne prenoit pas pour lui-même l'honneur qu'il faisoit à Auguste, qui assurément ne se piquoit pas d'être un Alexandre.

Sa passion folle pour Aléxandre.

Dio, Herod. Spart. Carac. 2.

L'affection de Caracalla pour Alexandre le porta à vouloir avoir une Phalange Macédonienne. Il forma un corps de seize mille hommes, tous nés dans la Macedoine, disciplinés & armés à la façon des anciens Macédoniens, & commandés par des officiers

qui portoient les noms de ceux qui avoient servi sous Alexandre. Il menoit partout avec lui un grand nombre d'éléphans, pour représenter les conquérans des Indes, Alexandre & Bacchus.

Tout ce qui intéressoit Alexandre, touchoit vivement Caracalla. Il poussa le zèle pour sa mémoire jusqu'à haïr les Péripatéticiens, parce que leur maître Aristote avoit été regardé par quelques-uns comme complice de l'empoisonnement & de la mort de ce Prince. C'étoit une pure calomnie, & le fait même de l'empoisonnement est au moins fort douteux. Mais Caracalla n'en jugeoit pas ainsi : & en conséquence il voulut bruler les Livres d'Aristote, & il rendit ses disciples, après tant de siécles responsables du prétendu crime de leur maître. Il leur retrancha les pensions & les autres avantages dont ils jouissoient dans le *Muséum* d'Aléxandrie.

Au contraire il aimoit & favorisoit singuliérement les Macédoniens. Un jour ayant remarqué un Tribun qui montoit légérement & adroitement à cheval, il le loua beaucoup, & lui demanda de quel pays il étoit. « De Macedoine, répondit l'offi- » cier. Comment vous nommez-vous ? An- » tigonus. Et votre pere ? Il se nommoit « Philippe. J'ai, dit l'Empereur, tout ce » que je voulois ». Il éleva l'officier Macédonien, sur cette seule recommandation, dans les grades militaires, & peu après il le

fit

fit entrer dans le Sénat, en lui donnant rang parmi les anciens Préteurs.

Dans une autre occasion, un homme coupable de plusieurs crimes, mais qui se nommoit Alexandre, étoit poursuivi devant lui. L'accusateur en plaidant n'épargnoit pas à celui qu'il attaquoit les épithétes injurieuses, & il répétoit souvent, *le scélérat Alexandre, Alexandre l'ennemi des Dieux.* Caracalla se tint offensé, comme s'il eût été insulté lui-même, & interrompant l'Avocat, il lui dit, « Si Alexandre ne vous pro» tége, vous êtes perdu ».

Il affecte de se plaire aux exercices & aux travaux militaires, se confondant avec les soldats.

Aimant aussi passionnement Alexandre, Caracalla ne pouvoit manquer de vouloir être guerrier. Mais il n'est pas donné à tous d'atteindre à la sublimité des talens de cette ame héroïque. Caracalla fut soldat & non pas général. Il se plaisoit aux exercices militaires. Il se confondoit avec les derniers de ses soldats pour la maniere de se vêtir & de s'armer, pour les travaux, pour la simplicité des nourritures. Suivant le rapport d'Hérodien, il mouloit souvent lui-même la quantité de grains qui lui étoit nécessaire, il en paîtrissoit la farine, il faisoit cuire la pâte, & mangeoit ainsi le pain qui étoit le fruit de son travail. Il portoit quelquefois sur ses épaules les drapeaux des Légions, qui étoient très-pesans chez les Romains. Dans tout cela, j'ai observé d'après Dion qu'il y avoit plus de parade que de vérité; & que Caracalla sçavoit l'art d'é-

blouir les yeux par les apparences, en évitant le réel de la fatigue. Mais quand ce Prince eût agi de bonne foi, il y a bien loin de ces ministères subalternes à la supériorité des vûes, des attentions, & de connoissances qu'éxige la conduite d'une guerre, & c'est dequoi Caracalla n'avoit pas même d'idée : il s'imaginoit être Alexandre, parce qu'il travailloit à la tranchée, de même qu'il se flattoit de transporter en sa personne & dans son armée la vertu des anciens Lacédémoniens, parce qu'il avoit levé une ou deux cohortes dans le pays de Sparte. Aussi les succès répondirent-ils à des mesures si bien entendues : & dans toutes les guerres qu'il entreprit nous trouverons presque uniquement des événemens honteux, que sa vanité s'efforça envain de déguiser en victoires.

Il vient dans les Gaules, & y commet beaucoup de violences.
Spart. 5.

An. Rom. 964.

Il commença ses expéditions par visiter, c'est-à-dire à ravager les Gaules. M. de Tillemont place ce voyage dans la troisiéme année de son régne. L'inquiétude & la légéreté d'esprit de ce Prince, & encore plus les remords de ses crimes, & sur-tout du meurtre de son frere, ne lui permettoient pas de demeurer tranquille à Rome. Il vint dans la Gaule Narbonnoise, & en arrivant il fit mettre à mort le Proconsul. Il commit toutes sortes de violences, soit contre les Magistrats & Officiers, soit contre les peuples des Gaules : & malgré quelques vaines affectations de clémence, dont on décou-

vroit aisément le faux, il y parut tel qu'il étoit, cruel & tyran, & il se fit universellement détester.

On peut croire qu'il revint à Rome ou sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, & qu'il y apporta alors les *Caracalles*, vétement Gaulois, dont j'ai parlé ailleurs.

Il passe le Rhin, & fait la guerre aux Cennes & aux Allemans. *Dio.*

Il en repartit bientôt pour aller faire la guerre dans la Germanie au-delà du Rhin. Il y eut affaire aux Cennes *, peuple peu connu, & aux Allemans, dont il est ici parlé pour la premiere fois dans l'Histoire.

An. rom. 965.

Tillem. Carac. art. 9. & Cellar. Geogr. Ant. l. II. c. 5.

Ce nom aujourd'hui si célébre, qui a pris la place de celui de Germains, & sous lequel nous comprenons tous les peuples qui composent ce que nous appellons l'Empire d'Allemagne, étoit dans ses commencemens fort obscur. L'origine même de la nation qui le portoit n'est pas illustre, s'il est vrai, comme le pensent communément les Sçavans, qu'elle doit sa naissance à un amas d'avanturiers Gaulois, qui manquant de toute chose dans leur pays, & hardis par nécessité encore plus que par caractère, vinrent, un peu plus de cent ans avant les tems dont nous parlons, s'établir entre le Mein, le Rhin, & le Danube, dans des terres qu'ils trouverent vides, & où ils vécurent dabord comme sujets des Romains.

* *Quelques Sçavans croyent qu'on doit lire ici dans Dion, le nom des* Cattes *plus connu que celui des* Cennes.

travers ses fanfaronades la lâcheté & la fourberie qui faisoient le fond de son caractère. Ce mépris pour l'Empereur Romain, pénêtra jusqu'au Nord, & jusqu'aux embouchures de l'Elbe. Les peuples de ces contrées, avides d'argent, & voyant que l'exemple des Cennes leur ouvroit une voie aisée pour s'en faire donner, l'envoyerent menacer de la guerre. Il répondit à leurs députés avec hauteur, mais il leur compta de grosses sommes : & les Barbares lui passérent volontiers un langage d'arrogance pour l'or effectif dont il les enrichissoit.

Il prend du goût pour les Germains & imite leur habillement. *Herod.*

Quoiqu'ainsi méprisé & joué par les Germains, Caracalla prit du goût pour eux. Il ne se contenta pas de se les attacher par un traité d'alliance : il choisit dans leur nation les plus beaux hommes & les plus braves pour leur confier la garde de sa personne, renouvellant un usage qui se trouve établi dès Auguste, mais qui apparemment avoit souffert interruption. Il passa jusqu'à adopter leur habillement : & faisant profession de mépriser toute bienséance, il quittoit souvent la cotte d'armes que les Empereurs portoient à la guerre, & paroissoit en public vêtu de la casaque Germanique. Il prenoit aussi des perruques blondes, qui imitassent la couleur des cheveux des Germains, & la maniere dont il les ajustoient.

Il vient sur le bas Da-

Des rives du Rhin Caracalla se transporta sur le bas Danube, près duquel il

rencontra une nation jusques-là presque inconnue, les Gots. C'est ici la premiere mention qui soit faite dans l'Histoire Romaine de ce peuple Barbare, qui dans la suite eût plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'Empire Romain en Occident. Alors les Romains connoissoient si peu les Gots, qu'ils les nommoient Gétes, du nom des peuples qui occupoient anciennement le pays où ces nouveaux habitans étoient venus s'établir. On prétend qu'originairement ils sortoient de la Gothie, qui conserve encore aujourd'hui leur nom dans la Suéde; que par une premiere migration ils s'étoient transplantés en Germanie, non loin de la Vistule sur les côtes de la mer Baltique, où ils furent connus sous le nom de Gothons ou Guttons; que de-là s'avançant toujours vers le midi, ils vinrent s'emparer d'une partie de la Dace au Nord du Danube, où Caracalla les trouva. Il essaya le premier contre eux les armes Romaines par quelques petits combats, dans lesquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêterent pas les accroissements formidables de puissance que prit dans assez peu de tems cette nation.

nube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un Traité avec les Daces.

An. Rom. 966.

Tillem. Carac. art. 9.

Spart. Carac. 10. & Get. 6.

Caracalla dans ce même pays fit alliance avec les Daces indépendans de la domination Romaine, & il en reçut des ôtages pour sûreté des conditions ausquelles ils s'étoient engagés.

Dio, lib. LXXVIII p. 878.

Des bords du Danube il passa dans la

Il passe

en Thrace.

Herod.

Thrace, où il ne fit pas un long séjour, ni rien de fort remarquable. Seulement j'observerai que le voisinage de la Macédoine réveilla & augmenta en lui la manie de se donner pour un autre Alexandre.

Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille.

Dio. ap. Val.
Spart. Carac. 5.
Herod.

Il traversa ensuite l'Hellespont, non sans danger, ayant été surpris de la tempête. Arrivé à Ilium, il visita les restes de cette ville fameuse : & sans s'embarrasser de la parenté prétendue entre les Romains & les Troyens, tout plein d'idées guerrieres, il honora singulièrement Achille, le plus grand ennemi de Troye. Il lui éléva une statue de bronze : il offrit sur son tombeau des libations & des couronnes de fleurs : il exécuta en son honneur des joutes & des tournois avec toute son armée : & il fit à ce sujet une gratification considérable aux troupes, comme pour quelque grand exploit de guerre.

Afin de mieux ressembler à Achille, il voulut avoir un Patrocle, dont il célébrât les funérailles sur le lieu. La mort de Festus, le plus cher de ses affranchis, lui en fournit l'occasion : ou, ce qui n'est pas le moins vraisemblable dans un monstre tel que celui-ci, il se procura cette occasion aux dépens de la vie de son affranchi, qu'il fit empoisonner. Il n'épargna rien pour rendre pompeuses ses obséques. Il lui dressa un bucher, sur lequel fut mis le corps, & qui fut arrosé du sang de toutes sortes d'animaux. Il invoqua par des prieres accom-

pagnées de libations les vents, je ne sçais à quel propos, puisqu'il n'avoit point de navigation à entreprendre. Afin qu'il ne manquât rien au cérémonial, il voulut offrir au mort un flocon de ses propres cheveux: & comme il en avoit fort peu, il apprêta à rire à ceux qui le voyoient promener sa main sur une tête mal garnie, pour y chercher trois ou quatre cheveux, qu'il coupa, & jetta au milieu des flammes.

A Pergame il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps & l'esprit.

Dio. & Herod.

D'Ilion il vint à Pergame pour tâcher d'y trouver dans le temple d'Esculape la santé de l'esprit & du corps. Car il étoit malade de l'une & de l'autre partie de lui-même. Dans son corps il souffroit différentes infirmités, les unes connues de tous & manifestes, les autres cachées. Son esprit étoit troublé par des visions effrayantes. Souvent il s'imaginoit être poursuivi par son pere & par son frere, qui couroient après lui l'épée nue à la main. Ses crimes faisoient son supplice, & avoient plus de part, comme l'on voit, à l'aliénation de sa raison, que les sortiléges des Allemands, qui se vantoient d'avoir employé contre lui de puissans maléfices. Il chercha donc du soulagement à ses maux auprès d'Esculape, qui enseignoit, disoit-on, en songe les remédes dont les malades avoient besoin pour guérir. Caracalla eut des songes à contentement: mais il ne guérit point. Il recourut dans la suite à l'oracle d'Apollon Grynéen, au Dieu Sérapis en Egypte, & tout

fut inutile. Dion n'en est point surpris, & il pense que les Dieux (1) étoient moins touchés de ses offrandes & de ses sacrifices, qu'irrités contre ses volontés & ses actions criminelles & impies, qui le rendoient indigne d'être exaucé.

Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes.
Dio, l. LXXVII

Caracalla passa l'hiver à Nicomédie : & comme il se disposoit à aller attaquer les Parthes & les Arméniens, il fit construire dans cette ville deux grandes machines dont il prétendoit se servir dans cette guerre, & qu'il fallut démonter pour les embarquer sur des vaisseaux qui les porterent en Syrie.

Il étoit encore à Nicomédie le quatre Avril, jour de sa naissance, qu'il célébra par un spectacle bien peu convenable, suivant la remarque de Dion, à une cérémonie de joie. Il donna un combat de gladiateurs, dans lequel il ajouta à ce jeu, déjà si cruel par lui-même, un nouveau dégré de cruauté. Car un gladiateur, qui se voyoit vaincu, lui ayant demandé la vie, » Adresse-toi, lui répondit-il, à ton adversaire : il ne m'est pas permis de te sauver. » Le vainqueur, qui auroit peut-être épargné son antagoniste abattu à ses pieds, craignit de paroître plus humain que l'Empereur, & il tua ce malheureux.

Il vient

Il partit ensuite pour la guerre contre les

(1) Μήτε τοῖς ἀναθή- μασι, μήτε ταῖς θυσίαις, ἀλλὰ τοῖς βουλήμασι, καὶ ταῖς πράξεσιν αὐτοῦ προσιέ- χειν. *Dio. Ap. Val. pag.* 753.

Parthes, & se rendit à Antioche. Son vrai motif dans cette guerre n'étoit autre que la vaine gloire de s'acquérir le nom de Parthique, & de pouvoir se vanter d'avoir subjugué l'Orient. Pour l'entreprendre il avoit besoin d'un prétexte : car les Parthes ne songeoient nullement à l'attaquer. Il se plaignit que le Roi des Parthes donnoit asyle sur ses terres à deux transfuges importans, qui devoient lui être livrés, Tiridate & Antiochus. Nous connoissons peu Tiridate, & nous ignorons absolument son histoire. Il paroît seulement qu'il étoit fils de Vologése Roi d'Arménie, & qu'il est celui qui fut rétabli par Macrin sur le trône de son pere. Antiochus étoit un aventurier, Cilicien de nation, qui d'abord fit le métier de Philosophe cynique, & qui dans cet état ne laissa pas de servir utilement les Empereurs qu'il accompagnoit à l'armée. Dans des climats où le froid saisissoit les soldats, & les portoit à l'abattement, le cynique endurci au mal se jettoit dans la neige, s'y rouloit, & ranimoit par son exemple, le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompensé de ses services par Sévére, & par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la besace & le bâton de Diogène, & sa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux pour l'exécution duquel il se lia avec Tiridate. Le succès ne répondit point à leurs vœux, & ils allérent

à Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, & obtient la paix.

An. rom. 967.
Herod.
Dio.

négligence leurs tranquilles fonctions, pendant que leur Empereur bravoit dans une expédition lointaine & les travaux & les dangers.

Il vient à Alexandrie, & y exerce un horrible massacre.
Dio, Herod. Spart. Carac. 6.

Ce n'étoit pas assez pour Caracalla de se montrer perfide envers les Rois & Princes étrangers, s'il n'exerçoit son talent odieux contre ses propres sujets ; & la vénération profonde qu'il témoignoit pour la mémoire d'Alexandre, ne put garantir des effets de sa basse & cruelle vengeance la ville d'Alexandrie fondée par ce conquérant. Il est vrai que les Alexandrins, peuple volage & railleur, s'étoient attiré son indignation par de malignes plaisanteries. Ils aimoient, dit Hérodien, à s'égayer (1) aux dépens de leurs Princes ; & ils hazardoient souvent contre eux de prétendus jeux d'esprit qui leur paroissoient ingénieux, mais qui faisoient une plaie dans le cœur des offensés : & l'on sçait qu'en ce genre rien ne pique si vivement que la vérité. Ainsi faisant allusion à la haine d'Etéocle & de Polynice, dont l'exemple se renouvelloit en Caracalla & Géta, ils attribuoient à Julie, mere de ces derniers, le nom de Jocaste. Ils tournoient en raillerie la vanité de Caracalla, qui petit & malfait de corps, & sans aucun mérite guerrier, se comparoit d'une part à

(1) Ἀποῤῥιπτοῦντες εἰς τοὺς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωφθεῖσι· τῶν γὰρ τοιούτων κνίζει μάλιστα ὅσα ἐλέγχει τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀλήθειαν.

Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs ; & de l'autre à Alexandre, le plus grand des Héros. Caracalla leur donna lieu de se repentir de cette licence ; & résolu de la leur faire laver dans leur sang, il commença par les tromper.

Il annonça qu'il prétendoit aller visiter le plus beau monument subsistant de la gloire d'Alexandre, & rendre personnellement ses hommages au Dieu Sérapis. Les Alexandrins, ne pensant en aucune façon aux sujets qu'ils lui avoient fournis de les haïr, se sentirent flattés de l'honneur que vouloit faire l'Empereur à leur ville, & ils se disposérent à le recevoir avec joie & magnificence. Lorsqu'il arriva, une foule infinie sortit au-devant de lui : les concerts de musique, les aromates, les illuminations, les fleurs & les couronnes, tout fut prodigué.

Caracalla prit soin d'entretenir leur erreur. Il se transporta d'abord au temple de Sérapis, où il immola des hécatombes, & brûla sur l'autel un amas prodigieux d'encens. Delà il passa au tombeau d'Alexandre, & s'étant dépouillé de sa casaque Impériale, qui étoit de pourpre, de son baudrier enrichi de pierreries, des bagues précieuses qu'il portoit aux doigts, il offrit au Héros tous ces ornemens, & les déposa sur le cercueil.

Tous ces dehors spécieux cachoient le noir dessein d'exterminer les habitans d'Alexandrie. Dans la maniere dont il s'y prit,

on trouve quelque variété entre Dion & Hérodien, qu'il n'est pourtant pas impossible de concilier. Il suffit de suppléer l'un par l'autre. Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former une Phalange Alexandrine, comme il en avoit déjà une Macédonienne, & sous ce prétexte, il assembla dans une plaine hors des murs toute la jeunesse de la ville, & il la fit envelopper & massacrer par ses soldats. Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte que Caracalla égorgea d'abord les plus illustres citoyens, qui s'étoient présentés à lui avec ce que la Religion avoit de plus sacré, & qu'il avoit accueillis favorablement & admis à sa table; qu'ensuite son armée se répandit dans toute la ville, où étoit accourue une foule infinie d'étrangers, & fit main basse indistinctement sur tous ceux qui remplissoient les maisons. Car tous avoient eu ordre de s'y renfermer, & les rues & les places étoient occupées par les troupes. Le carnage fut si affreux, & il y eut tant de sang répandu, que Caracalla, tout inaccessible qu'il étoit aux sentimens de pudeur & de pitié, n'osa marquer au Sénat le nombre des morts. Il écrivit qu'il importoit peu de connoître les noms & le nombre de ceux qui avoient perdu la vie, parce que tous méritoient le même sort. Les corps furent entassés dans des fosses profondes, afin qu'on ne pût pas les compter, & acquérir ainsi une connoissance exacte de la grandeur du

du désastre. Quelques-uns même de ceux qui étoient venus avec l'Empereur avoient péri dans cet horrible massacre, qui dura plusieurs jours & plusieurs nuits, & où la confusion fut portée au degré le plus extrême par la précipitation, par la fureur, par les ténébres, & par la résistance des plus courageux d'entre les Alexandrins. L'Auteur de cette sanglante boucherie la contemploit, comme un spectacle agréable, du haut du temple de Sérapis, d'où il envoyoit de tems en tems des ordres pour animer la cruauté des assassins. Il termina dignement la tragédie en consacrant dans le temple du Dieu le poignard avec lequel il avoit tué son frere.

On juge aisément que le pillage d'Alexandrie accompagna le massacre de ses habitans. Rien ne fut épargné, ni le profane ni le sacré, ni les maisons ni les temples. Caracalla non content de ces excès, acheva d'accabler par de nouvelles rigueurs les restes malheureux de cette ville avant lui si opulente & si peuplée. Il en chassa les étrangers hors les négocians. Il ôta les jeux & les spectacles aux Alexandrins. Il abolit les sociétés de gens de Lettres, qui étoient nourris & gagés dans le *Muséum*. Il sépara par des murs & par des tours les différens quartiers de la ville, pour rompre la communication de l'un à l'autre.

Au reste, cette désolation ne fut pourtant qu'un mal passager. Caracalla étant

mort peu de tems après, Alexandrie se rétablit par ses propres ressources, & redevint bientôt la seconde ville de l'Empire.

L'entrée au Sénat accordée aux Alexandrins.

Dio, l. LI. p. 455.

Il est singulier que ce cruel ennemi des Alexandrins soit le premier des Empereurs qui les ait admis dans le Sénat de Rome. Avant Sévére ils n'avoient pas même de Sénat dans leur ville; & son fils leur accorda l'entrée dans le Sénat de la capitale. J'ai parlé ailleurs de Cœranus, qui le premier des Egyptiens fut Sénateur & Consul Romain.

Caracalla demande au Roi des Parthes sa fille en mariage, & sur son refus il renouvelle la guerre.

Dio. l. LXXVIII Herod. & Spart. Carac. 6.

Caracalla ne s'étoit transporté à Alexandrie que pour y exercer son horrible & perfide vengeance, & il n'avoit point perdu de vûe les conquêtes Orientales, & la guerre contre les Parthes, avec lesquels il venoit de conclure la paix. Pour donner occasion à une rupture, il imagina de demander à Artabane sa fille en mariage, se promettant de deux choses l'une: ou que si sa proposition étoit acceptée, il acquerroit un droit sur l'Empire des Arsacides; ou que si elle étoit refusée, ce seroit un affront dont il auroit lieu de tirer raison par les armes. Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains & à celles des Parthes. Cependant, si nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque résistance, y donna les mains. Je préfére sans difficulté, avec M. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui assure que le Roi des Parthes, pénétrant les desseins ambi-

tieux & injuſtes de Caracalla, refuſa perſévéramment une alliance dont il craignoit les ſuites les plus funeſtes. Il manqua néanmoins de précaution, & il ſe laiſſa ſurprendre par Caracalla, qui revenu à Antioche, & ayant fait tous ſes préparatifs, ſe trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes ſur les terres des Parthes.

Ses exploits de peu de valeur.

Artabane n'avoit point de troupes aſſemblées, & l'Empereur Romain ne rencontra rien qui lui réſiſtât. Il ravagea les campagnes, il prit des villes, entre autres Arbéle, il courut la Médie, il s'approcha de la ville Royale, & en lâche ennemi il déchargea ſa vengeance juſques ſur les morts. Il ouvrit les tombeaux des Arſacides, & il jetta leurs cendres au vent.

Pendant qu'il étoit ainſi maître du plat pays, les Parthes s'étant retirés ſur des montagnes au-delà du Tigre, y amaſſoient des forces, & comptoient bien prendre leur revanche l'année ſuivante. Car ils ne craignoient ni l'Empereur ni les ſoldats Romains : l'Empereur, parce qu'ils le regardoient comme un fanfaron ſans aucun vrai courage ; les ſoldats, parce qu'ils les ſçavoient énervés par les délices & par les voluptés, & corrompus par une licence qui les rendoit plus redoutables pour leurs alliés que pour leurs ennemis.

Il ſe fait donner le titre de Parthique

Caracalla revint en Méſopotamie bien glorieux, & ſe donnant pour vainqueur des Parthes, qu'il n'avoit pas même vûs. Il

en écrivit ſur ce ton au Sénat & au peuple Romain, prétendant avoir ſubjugué tout l'Orient, & avoir réduit tous les pays au-delà de l'Euphrate à reconnoître ſes loix. Il avoit ſi peu de jugement & de ſens, que parmi ces magnifiques exploits il mêla dans ſa lettre une circonſtance petite & miſérable. Il y tiroit vanité de ce qu'un lion deſcendu d'une montagne, avoit, diſoit-il, combattu pour lui. Le Sénat ſçavoit parfaitement à quoi s'en tenir ſur les conquêtes de ſon Empereur. Car ce qui touche les Princes, ne peut ſe cacher. Mais la crainte ne permettant d'ouvrir la bouche que pour la flatterie, on lui décerna l'honneur du triomphe, & le titre de Parthique.

Cependant informé des préparatifs d'Artabane, Caracalla ſe diſpoſoit de ſon côté à pouſſer la guerre. Mais il fut prévenu par une mort violente, digne fruit de ſes crimes & de ſa tyrannie. L'Auteur de ſa mort fut Macrin, l'un de ſes Préfets du Prétoire, dont il s'étoit attiré la haine par des propos piquans & outrageux, & qui de plus, allarmé d'un danger prochain, aima mieux tuer que périr.

Macrin, irrité par Caracalla, & allarmé, conſpire contre lui. *Dio, Herod. & Capit. Macr. c. 4.*

M. Opelius Macrinus, que nous nommerons ſimplement Macrin, étoit né à Céſarée en Mauritanie, aujourd'hui Alger, de parens d'une condition très-baſſe, enſorte qu'après ſon élévation on le comparoit à un âne que la fortune avoit introduit dans le Palais. Il paroît qu'il étoit Mau-

re d'origine, & il en portoit la preuve dans sa personne, ayant une oreille percée, suivant l'usage de cette nation. La voie qu'il prit pour sortir de l'état obscur auquel sa naissance sembloit le condamner, fut l'étude des loix. Il s'y rendit médiocrement habile : mais il y porta ou y acquit un esprit d'équité & d'intégrité, préférable à la science. On lui attribue quelques vers, qui Capit. 11. ne sont pas propres à lui faire honneur du côté du talent Poëtique. Après avoir passé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoirie, & ayant été chargé de la cause d'un ami de Plautien sous Sévére, il fut connu & goûté de ce Ministre, qui le fit son intendant. La chûte de Plautien parut renverser les espérances naissantes de Macrin, & peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeste. C'est le crédit de Fabius Cilo qui lui sauva la vie, mais il ne put lui épargner l'exil. Macrin fut relégué en Afrique, & dans sa disgrace il se mit à l'abri de la misére en exerçant à la fois les professions de Rhéteur, d'Avocat, & de Jurisconsulte. Il obtint néanmoins au bout d'un tems son rappel, & Sévére le fit maître des postes Impériales sur la voie Flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or & le titre de Chevalier Romain : il devint successivement intendant de quelque partie du domaine, Avocat du Fisc : & enfin il se vit élevé à la charge de Préfet du Prétoire, la plus puissante & la plus accréditée de l'Em-

pire. Sans doute l'obſcurité de ſa naiſſance lui ſervoit de recommandation auprès d'un Prince tel que Caracalla, qui, ſoupçonneux & jaloux, craignoit la réunion du pouvoir avec la nobleſſe du ſang. Dion témoigne que dans l'exercice de l'importante charge du Préfet du Prétoire, qui joignoit alors le pouvoir civil au militaire, Macrin ſe conduiſit en homme d'honneur, & montra du zèle pour la juſtice, au moins dans les affaires où il ſe décida lui-même & agit de ſon chef.

Sa charge l'obligeoit d'accompagner l'Empereur à la guerre, & comme il avoit plus manié la plume que l'épée, il étoit l'objet perpétuel des plaiſanteries de Caracalla, qui le traitoit de lâche & de moû, & qui lui préféroit de beaucoup ſon collégue, nommé Adventus, homme ſans éducation & ſans lettres, ruſtre & groſſier, & conſervant dans le haut poſte qu'il occupoit les manieres de ſoldat. Macrin au contraire aimoit à avoir bonne table, il portoit ſur ſoi de belles étoffes : & par-là il ne pouvoit manquer de déplaire à un Empereur qui affectoit de ſe contenter des habillemens & des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïſſoit donc & mépriſoit Macrin, il le menaçoit ſouvent de la mort : il travailloit à l'affoiblir, en écartant de lui ſes créatures par des diſgraces colorées ſous l'apparence d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'étoit ponr lui une néceſſité inévitable

de périr, s'il ne se faisoit Empereur : & une derniere aventure, qui portoit le danger à son comble, le détermina à ne point différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant de conspirations, ne se renfermoit pas, pour s'en éclaircir & les prévenir, dans les ressources de la prudence humaine. Il recouroit à toutes les espèces de divinations, augures, inspection des entrailles des victimes, sortiléges & enchantemens : & il appelloit près de sa personne tous ceux qui faisoient profession de ces arts mensongers, Astrologues, Devins, Magiciens. Encore ne les croyoit-il pas aisément : & c'est en quoi il avoit le moins de tort. Il soupçonnoit que les réponses qu'ils lui faisoient lorsqu'il les consultoit lui-même, pouvoient être dictées par la flatterie : & il chargéa Flavius Maternianus, qu'il avoit laissé à la tête des affaires, & sur lequel il comptoit beaucoup, de faire des consulations sécrétes, & de lui en envoyer le résultat. Maternianus exécuta sa commission : & soit qu'il haît Macrin, & voulût le perdre, soit que ce Préfet du Prétoire n'eût pas si bien caché les pensées qui lui rouloient dans l'esprit, qu'il n'en eût transpiré quelque chose, le fait est que Maternianus écrivit à l'Empereur que Macrin aspiroit à l'Empire, & qu'il falloit se défaire de lui par la voie la plus courte.

Cet avis adressé à Caracalla tomba entre

les mains de Macrin. Dion & Hérodien racontent diverſement la maniere dont arriva cette importante équivoque. Suivant Dion, il y avoit ordre, pendant que Caracalla étoit à l'armée, de porter à l'Impératrice Julie, qui étoit reſtée à Antioche, tous les paquets deſtinés à l'Empereur. Elle les ouvroit, en faiſoit le tirage, & n'envoyoit à ſon fils que ceux qui étoient de quelque conſéquence. Cette opération produiſoit néceſſairement un retardement, & Macrin au contraire fut averti en droiture par un ami qu'il avoit à Rome, de ce que Maternianus écrivoit à ſon ſujet. Hérodien met ſur le compte de Caracalla lui-même l'aventure qui inſtruiſit Macrin & le mit au fait. Il dit que ce Prince, toujours livré à ſes divertiſſemens indécens, ſe diſpoſoit à conduire un chariot, & avoit déja pris l'habit & la livrée de cocher, lorſqu'un courier lui préſenta le paquet où étoit la lettre de Maternianus. Caracalla ne voulut point interrompre ſes plaiſirs, & il remit, ſuivant un uſage qui lui étoit aſſez familier, le paquet à Macrin, en le chargeant de lui en rendre compte. Ainſi la lettre fatale parvint à la connoiſſance de celui contre qui elle étoit écrite: & il balança d'autant moins ſur le parti qu'il devoit prendre en conſéquence, que peu de jours auparavant un prétendu Devin Egyptien avoit prédit en termes exprès à Caracalla, que ſa vie ſeroit de courte durée, & que Macrin lui ſuccéderoit. Le Préfet

Préfet du Prétoire avoit eu le crédit de faire exposer aux lions l'Egyptien, comme imposteur mais il ne doutoit pas que la plaie ne fût restée dans le cœur du Prince, & il sentoit que cette premiere impression confirmée par l'avis que donnoit Maternianus lui annonçoit une mort infaillible. Il ne lui restoit de ressource que de prévenir Caracalla : & il s'y résolut.

Parmi les officiers de la garde étoit un * Centurion nommé Martialis, de tous tems attaché à Macrin, & mécontent de l'Empereur, qui venoit de faire mourir son frere sur une accusation destituée de preuves. Macrin s'adresse à cet officier, & lui rappellant le souvenir de ses bienfaits, lui en promettant de plus grands encore, l'animant à venger la mort de son frere, il lui persuada de tuer Caracalla à la premiére occasion favorable qu'il trouveroit. Martialis fit entrer dans le complot quelques-uns de ses camarades : & voici de quelle maniere la chose s'exécuta.

Le huit Avril l'Empereur étant à Edesse, où il avoit passé l'hiver, voulut aller à Carres, pour offrir un sacrifice dans le temple de la Lune *. Comme la distance ne laissoit

Caracalla est tué.
Spart. Carac. 6. & 7. Dio. Herod.

* *Suivant Dion, Martialis n'étoit point Officier, & l'origine de son mécontentement contre Caracalla étoit que ce Prince lui avoit refusé le grade de Centurion. La différence est peu importante.*

* *La Lune étoit honorée dans ce temple & dans quelques autres comme un Dieu, & non pas comme une Déesse. On l'appel-*

pas d'être considérable, il ne crut pas devoir fatiguer son armée en la menant avec lui, & il se fit accompagner seulement de sa garde à cheval. Sur le chemin il eut un besoin naturel, qui l'obligea de mettre pied à terre. Ce fut ce moment, où il étoit presque seul, que saisit Martialis pour lui porter un coup de poignard si bien frappé & si juste, qu'il le fit tomber mort sur la place. L'assassin s'enfuit, mais ayant été reconnu au poignard sanglant, qu'il eut l'imprudence de garder à sa main, il fut poursuivi & atteint par des Scythes & des Germains de la garde de l'Empereur; & quelques officiers Romains, qui probablement étoient du complot, l'ayant joint de près comme pour le secourir, se hâterent de le tuer, sans doute dans la vûe d'étouffer la preuve de leur complicité.

Ainsi périt Caracalla dans la fleur de l'âge, n'ayant vécu que vingt-neuf ans dont il avoit régné six ans, deux mois, & deux jours.

Instabilité des gran- L'Histoire nous présente bien des exemples de l'instabilité des choses humaines, &

loit le Dieu Lunus. Les gens du pays disoient que ceux qui adoroient la Lune comme une Divinité femelle étoient soumis aux femmes, & leur obéissoient; & qu'au contraire ceux qui l'adoroient comme un Dieu mâle dominoient leurs femmes, & n'en avoient rien à craindre : idée folle, mais qui a quelque rapport avec la différence de la condition des femmes suivant la différence des pays; esclaves en Orient, libres & souvent maîtresses en Occident.

du néant des grandeurs. Mais je ne sçais s'il en est un plus frappant, que celui de Sévére & de sa maison. Quoi de plus brillant, que la fortune de ce Prince, qui né dans une condition médiocre, parvient à la souveraine puissance, triomphe de deux rivaux redoutables, porte la terreur de son nom & de ses armes aux deux extrêmités de l'Univers, & après un régne de vingt ans laisse son trône à deux fils en âge de lui succéder?

deurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévére.

L'ambition en donnant l'essor à ses désirs, pourroit-elle se proposer un sort plus magnifique? Cependant, sans parler des inquiétudes, des fatigues, des dangers inséparables d'une puissance acquise à la pointe de l'épée, combien toute cette prospérité fut-elle empoisonnée pour Sévére par l'inimitié furieuse de ses deux fils, à laquelle tous ses soins ne purent apporter ni reméde ni adoucissement? Après sa mort le meilleur, ou le moins mauvais des deux jeunes Princes, est tué par son frere dans les bras de leur mere commune. L'autre, couvert de crimes, monstre détesté du ciel & de la terre, après un régne fort court périt par une embuche domestique. Et voilà à quoi aboutit cette fortune de Sévére, si éclatante, &, ce semble, si solidement établie.

Le sort de l'Impératrice Julie ne démentit point celui de son époux & de ses enfans: associée à leur gradeur, elle partagea leur infortune. Nous avons vû que sous le régne de Sévére, persécutée & rendue sus-

pecte, elle fut obligée, pour s'assurer quelque tranquillité, de s'occuper uniquement de l'étude des Lettres & de la Philosophie. Le premier fruit qu'elle recueillit de l'élévation de ses fils au trône, fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le mieux, du sang duquel elle fut teinte, & dont elle n'osa pas même pleurer la perte.

Dio. Herod. Sous son fils parricide, elle jouit de quelque considération : & c'étoit un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du Ministère, elle voyoit les Grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de sa mere avec le sien à la tête des Lettres qu'il écrivoit au Sénat & au peuple. Elle avoit néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisoit de tems en tems pour l'empêcher de courir à sa ruine: & sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amére. Elle l'avoit haï vivant, elle le pleura mort, parce que destituée de ce soutien elle craignit de retomber dans la condition privée. Elle se livra aux plus violens transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais lorsqu'elle vit que ce nouvel Empereur la laissoit jouir des prérogatives & du rang d'Impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni sa maison, ni ses gardes, qu'il lui écrivoit même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaître son ambition : & se ne croyant pas infé-

rieure à Sémiramis & à Nitocris, qui dans un pays peu éloigné de celui où elle étoit née, avoient autrefois régné avec gloire, elle conçut des espérances pareilles, & pour les réaliser elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, & il lui ordonna de sortir d'Antioche, & même, selon quelques-uns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort suivit de près, & ne fut point naturelle; & que Julie, femme & mere d'Empereurs, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au sein depuis long-tems, & qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévére, & de tout ce qui lui avoit appartenu.

Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla.

Caracalla s'étoit rendu si odieux, qu'on lui a même imputé des crimes audelà de ceux dont il fut véritablement coupable. Je mets en ce nombre le prétendu inceste avec sa mere, dont l'accuse Spartien. Il est vrai que cet Ecrivain pense que Julie n'étoit que la belle-mere de Caracalla, qui, selon lui, devoit la naissance à une premiere femme de Sévére. Mais en ce point il est dementi par le témoignage de tous les Historiens, & l'accusation en elle même est si atroce, qu'il faudroit une autre autorité que la sienne pour y donner de la vraisemblance.

Spart. Carac. 10.

Je ne sçais si l'on ne doit pas porter le même jugement de ce que Dion nous dé-

Dio, lib. LXXVIII p. 891.

bite au ſujet des entretiens ſecrets que Caracalla avoit ſouvent avec les Ambaſſadeurs des nations Barbares, Scythes & Germains. Je n'ai point de peine à croire qu'il ait pris parmi ces nations des gardes, auxquels il témoignât même plus de confiance qu'aux ſoldats Romains. Mais peut-on ſe perſuader qu'en converſant avec les Ambaſſadeurs des peuples Barbares, il les exhortât, s'il lui arrivoit malheur à ſe jetter dans l'Italie, & qu'il encourageât leur férocité par l'eſpérance, en les aſſûrant que la conquête de Rome étoit très-aiſée ? Pour ces entretiens il avoit beſoin d'interprêtes, & il les faiſoit tuer, dit-on, au ſortir de l'audience. C'eſt donc pour les Barbares eux-mêmes que Dion prétend avoir appris dans la ſuite ce fait ſi odieux, qui a tout l'air d'un bruit ſemé légerement, & accrédité par la haine publique.

Macrin répandit un autre bruit dont j'ai déjà fait mention, & qui n'a pas plus de probabilité. Il voulut faire croire qu'après la mort de Caracalla on avoit trouvé dans ſon tréſor des amas de poiſons pour la valeur de ſept millions cinq cens mille dragmes; (trois millons ſept cens cinquante mille livres.) C'eſt choſe bien difficile à croire ſur la foi d'un ennemi : & l'on ne peut y ſoupçonner rien de moins qu'une énorme exagération.

Il eſt d'autant plus permis de douter de ces faits, que j'en trouve un du même

genre avancé contre l'évidence par Dion & par Spartien. Dion dit que les marques de prédilection & de préférence données par Caracalla aux Scythes & aux Germains qui servoient dans ses armées, avoient aliéné de lui les cœurs des soldats Romains. Spartien assûre que ce Prince étoit haï de toutes les troupes, si on en excepte les Prétoriens. Néanmoins la suite nous fera voir combien sa mémoire étoit cherie des gens de guerre. Il avoit trop bien mérité leur affection.

Tous les haïrent, excepté les gens de guerre. *Dio.*

Il fut haï & détesté de tout le reste des hommes : & après sa mort, au lieu de continuer à l'appeller Antonin, nom vénérable qu'il avoit profané, on le désignoit par son ancien nom de Bassianus, ou par le sobriquet de Caracalla, ou même on lui appliquoit le nom de Tarantas, gladiateur petit & malfait de corps, laid de visage, & qui dans son métier sanguinaire se montroit singuliérement avide de sang.

Ouvrages dont il embellit Rome. *Spart. Carac. 9.*

Ce Prince souverainement odieux & méprisable, embellit néanmoins Rome de superbes édifices. On cite des Thermes, appellées de son nom Antoniniennes, qui surpassoient pour la beauté de l'Architecture toutes les autres de la ville : & prés de ces Thermes il tira une rue neuve, qu'il rendit l'une des plus belles de Rome. Il construisit aussi un portique, qu'il appella le portique de Sévére, & où il fit représenter tous les

exploits de guerre de ſon pere, les triomphes dont ils avoient été couronnés.

On l'a dit pered'Héliogabale.

Il laiſſa un fils digne de lui, s'il eſt vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été pere d'Héliogabale, qui parvint à la ſouveraine puiſſance après Macrin, & qui en fut l'opprobre.

Oppien, Poëte Grec, a vécu ſous Caracalla. *Tillem.*

La Littérature, qui depuis plus d'un ſiécle tomboit en décadence, ne reprit pas vigueur ſous un Prince pour qui les ſeuls exercices du corps avoient de l'attrait. Elle ne fut pas néanmoins tout-à-fait éteinte. Outre Sérénus Sammonicus, dont j'ai parlé, ce même régne a produit Oppien, Poéte Grec, né à Anazarbe en Cilicie, duquel nous avons deux Poémes, l'un ſur la Chaſſe, l'autre ſur la Pêche. On nous débite qu'il préſenta à Caracalla ces deux Ouvrages, qui furent récompenſés d'autant de piéces d'or, qu'ils contenoient de vers. Si le fait eſt vrai, on pourra, en comparant la fortune d'Oppien & celle d'Homere, ſe convaincre de plus en plus qu'il s'en faut beaucoup que les récompenſes ſoient toujours diſtribuées ſelon le mérite. Oppien eſt bien digne de louange pour ſa piété filiale, ſi l'on doit croire ſur la foi de l'Auteur de ſa vie, qu'invité par l'Empereur à lui demander telle grace qu'il voudroit, il n'en demanda point d'autre que le rappel de ſon pere, éxilé depuis long-tems par Sévére. Je ſouhaiterois que ce fait fût appuyé ſur une autorité capable d'y donner du poids.

On a dit que Caracalla aimoit la Musique, & on en cite pour preuve un Cénotaphe qu'il construisit à Mésomede, Poëte Lyrique, dont j'ai parlé ailleurs.





SUITE

DU LIVRE VINGT-TROISIEME.



FASTES DU REGNE

DE

MACRIN.

An. rom. 968. De J. C. 217.

C. BRUTTIUS PRÆSENS.
T. MESSIUS EXTRICATUS.

Macrin est élu Empereur le 11 Avril par les soldats, qui ignoroient la part qu'il avoit eue à la mort de Caracalla.

Il s'éloigne en tout de la conduite de ce Prince, dont il n'ose néanmoins attaquer la mémoire ouvertement, dans la crainte d'irriter les soldats.

Il écrit au Sénat, qui le reconnoît volontiers, & lui défére tous les titres de la puissance Impériale.

Il nomme César son fils Diaduméne, âgé de neuf ans, & lui fait prendre le nom d'Antonin.

Les soldats demandent l'apothéose de

Caracalla. Macrin y consent, & le Sénat la décerne.

Délateurs punis. Projet d'abolir les Rescrits des Princes, & de réduire tout le droit aux Loix anciennes & solemnelles.

Battu deux fois par Artabane Roi des Parthes, Macrin achéte de lui la paix.

Il rend la couronne d'Arménie à Tiridate, qui paroît avoir été fils de Vologése dernier Roi.

Il revient passer l'hiver à Antioche, & il s'y livre à l'oisiveté & à la mollesse. Il veut cacher par des manieres de hauteur la bassesse de sa naissance. Il met en place des sujets peu capables, & il en destitue de bons, que leur attachement à Caracalla & leurs talens lui rendoient suspects.

M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II. ..... ADVENTUS.

An. rom. 969. De J. C. 218.

Macrin avoit pris l'année précédente un Consulat, mais subrogé ; & il le comptoit pour le premier, quoiqu'il eût déjà eu sous Caracalla les ornemens Consulaires.

Adventus avoit été son Collégue dans la charge de Préfet du Prétoire, soldat rustre & grossier, sans aucune culture, sans aucune connoissance des affaires civiles.

Mécontentemens & murmures des troupes contre Macrin.

Julia Mæsa, sœur de l'Impératrice Julie, profite de cette disposition des esprits pour

élever à l'Empire ſon petit-fils Héliogabale jeune enfant de quatorze ans, qu'elle fait paſſer pour fils de Caracalla.

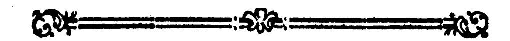
Il eſt proclamé Empereur par une Légion campée près d'Eméſe. Son parti ſe groſſit en peu de tems.

Macrin donne à ſon fils le titre d'Auguſte.

Bataille, le ſept Juin, près d'Antioche. Macrin s'enfuit lâchement, & abandonne la victoire à ſon rival.

Voulant gagner Rome, il eſt arrêté à Chalcédoine, & ramené juſqu'en Cappadoce, où ayant appris la mort de ſon fils, qui avoit été pris & tué, il ſe jette en bas de la voiture où il étoit, ſe bleſſe conſidérablement par ſa chûte ; & eſt égorgé. Sa tête eſt portée à Héliogabale.





§. II.

MACRIN.

Macrin se fait élire Empereur par les soldats. Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Il fait part de son élection au Sénat, & en demande la confirmation. Le Sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin. Adventus Préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Diaduméne fils de Macrin nommé César & Antonin. Caracalla mis au rang des Dieux. Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le Sénat contre lui. Respect de Macrin pour les Loix. Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice & de circonspection politique. Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achete la paix. Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout. Il revient à Antioche, & se livre au plaisir & au luxe. Disposition de son armée à la révolte. Origine d'Héliogabale. Une Légion campée près d'Emése, le reçoit dans son camp, & le proclame Empereur. Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti. Macrin donne à son fils le rang & le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion. Lettres plaintives

*qu'il écrit au Sénat & au Préfet de la ville. Héliogabale déclaré ennemi public par le Sénat. Bataille où Macrin est vaincu. Il se sauva à Antioche, & de-là ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine. Mort de Diaduméne & de Macrin. Jugement sur Macrin. Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta.

Macrin se fait élire Empereur par les soldats.

Dio, lib LXXVIII p. 905.

SI Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eut employé son crédit pour élever à l'empire quelqu'un des premiers Sénateurs, il se seroit acquis, au jugement de Dion, une gloire infinie. On ne lui auroit point imputé à crime une conspiration devenue nécessaire pour mettre sa vie en sûreté; & l'Univers auroit crû lui devoir de la reconnoissance pour l'avoir délivré d'un oppresseur & d'un tyran. Mais l'ambition s'étoit mêlée parmi les motifs qui l'avoient déterminé à attenter à la vie de son Empereur: & par-là il perdit tout le mérite d'une action qui, vû la façon de penser régnante alors, lui auroit fait beaucoup d'honneur; & il s'attira bientôt à lui & à son fils une catastrophe sanglante.

Dio, ibid. p. 893. & 894. Herod. l. IV. Capit Macrin. 2. & 5.

Il cacha d'abord avec une grande attention & la part qu'il avoit eue au meurtre de Caracalla, & la pensée où il étoit de lui succéder. La mort tragique de ce Prince aimé des soldats, excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, les regrets. Macrin, plus empressé qu'aucun autre, vint pleurer

ſur le corps de ſon maître, Il lui fit rendre les derniers honneurs, & ayant recueilli ſes cendres dans une urne, il les envoya à l'Impératrice Julie, qui étoit alors à Antioche, comme je l'ai obſervé. Pendant qu'il paroiſſoit tout occupé de ces ſoins, il travailloit à ſe concilier l'affection des ſoldats, qui ſe laiſſerent d'autant plus aiſément gagner, qu'ils ne le ſoupçonnoient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, & penſoient que le Centurion Martialis avoit vengé, en le tuant, ſes injures perſonnelles. Macrin n'agit pas ſeulement auprès des troupes qu'il avoit autour de lui: il ſollicita par ſes émiſſaires celles qui étoient cantonnées en divers endroits de la Méſopotamie. Ces intrigues durérent trois jours, pendant leſquels l'Empire Romain fut ſans chef. Cependant le Roi des Parthes Artabane approchoit avec une Puiſſante armée, & la conjoncture ne ſouffroit point de délai. Le quatrieme jour depuis la mort de Caracalla, qui étoit le onze Avril, les ſoldats Prétoriens & Légionaires s'aſſemblerent pour procéder à l'élection d'un Empereur.

Adventus, Collégue de Macrin dans la charge de Préfet du Prétoire, auroit pû balancer les ſuffrages. Au moins il s'en vanta, & il oſa dire aux ſoldats: » L'Empire » m'eſt dû, parce que je ſuis plus ancien » que mon Collégue. Mais je ſuis trop » vieux, & je lui céde mes droits ». Macrin fut donc élû, & après une feinte reſiſ-

tance, dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avoit employées, il consentit à accepter l'Empire, & il recompensa sur le champ le zèle des troupes par une gratification.

Le jour de son élection étoit celui de la naissance de Sévére; & Macrin, pour couvrir l'obscurité de son origine, prit le nom de cet Empereur. Il y ajouta celui de Pertinax, qui étoit révéré de tous les amateurs de la vertu.

Cap. Macrin. 21.

Il montre les prémices d'un bon gouvernement.

Dio, p. 893. & 896.

Afin que les soldats ne fussent pas seuls contens de son élévation, & pour donner tout d'un coup une idée favorable de son gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées sous le régne de son prédécesseur pour cause de prétendus crimes de lése-majesté; & il défendit de poursuivre les accusations de ce genre actuellement intentées. Il abolit aussi l'ordonnance par laquelle Caracalla avoit porté au dixiéme, au lieu du vingtiéme, les droits sur les affranchissemens & sur les successions collatéralles; & il rémit les choses à cet égard sur l'ancien pied. Il fit cesser les véxations odieuses par lesquelles avoient été fatigués & les peuples & les particuliers opulens: il annulla les pensions accordées à des sujets indignes sur le Trésor public: en tout il se montra résolu de suivre les maximes directement opposées à la conduite de son prédécesseur.

On

On lui sçut gré aussi de la modestie qu'il témoigna en défendant qu'on lui dressât aucune statue qui passât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or. *Dio, p. 887.*

C'étoient-là de puissantes recommandations auprès du Sénat, auquel il fit part de sa promotion par une lettre très-mesurée. Il demandoit à la Compagnie en termes très-modestes la confirmation de ce qui avoit été fait par les soldats à son égard, & il promettoit un Gouvernement qui se sentiroit plus de l'Aristocratie que de la Monarchie, où il ne feroit rien sans le conseil des Sénateurs, & où les citoyens jouiroient de leurs droits, de leurs fortunes, & d'une entiére liberté. Pour ce qui concernoit Caracalla, après avoir protesté qu'il n'avoit eu aucune part à sa mort, il évitoit de s'expliquer clairement sur sa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, & de l'autre par ses propres sentimens & par la vûe de son intérêt, il ne disoit pas tout le mal qu'il en pensoit, & il se donnoit de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il sçavoit qu'elle déplaisoit aux troupes, il s'expliquoit plus ouvertement. Il osoit en blâmer l'entreprise, qu'il attribuoit à l'injustice & à la mauvaise foi de son prédécesseur. Il se plaignoit aussi de ce que les pensions que Caracalla payoit aux Barbares se montoient à des sommes exorbitantes, & égaloient la dépense de l'entretien des ar-

Il fait part de son élection au Sénat, & en demande la confirmation. *Dio, Herod. & Capit. Macr. 6. 7.*

mées Romaines. Du reste il ne concluoit ni à le déclarer ennemi public, ni à le mettre au rang des Dieux. Il eût été bien aise que le Sénat eût flétri sa mémoire, mais il craignoit d'en ouvrir la proposition.

Le Sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin. Cap. Macr. 21.

Le Sénat accorda à Macrin tout ce qui pouvoit satisfaire son ambition personnelle. Malgré l'obscurité de sa naissance, il l'aggréga au nombre des Patriciens : il lui déféra tous les titres de la puissance Impériale : son fils Diadumène fut déclaré Prince de la jeunesse, & décoré du nom de César. Le Sénat voulut même ordonner que le jour de son avénement à l'Empire fût célébré par des fêtes & des spectacles. Macrin refusa son consentement à cette partie de la délibération, disant que ce jour étoit assez honoré par les jeux qui se donnoient pour la naissance de Sévére. Le Sénat lui décerna encore les surnoms de *Pieux* & d'*Heureux*, affectés alors aux Empereurs par un usage presque établi. Macrin accepta le dernier : mais il ne voulut point s'approprier le nom de *Pieux*, peut-être par respect pour la mémoire de Tite Antonin, qui le premier l'avoit porté.

Capit. Macr. 21.

Il étoit redevable de l'empressement avec lequel on couronnoit ses vœux, à la haine que l'on portoit à Caracalla. Le Sénat ne fit point de mystère de ses sentimens à cet égard, & il les exprima avec une netteté & une force infinies. « Nous aimons mieux, » crioit-on de toutes parts, nous aimons

» mieux tout autre que le parricide dont
» nous venons d'être délivrés, tout autre
» qu'un Prince de mœurs abominables,
» tout autre que le bourreau du Sénat &
» du peuple. » On abolit les fêtes inſtituées en ſon honneur : on ordonna que ſes ſtatues d'or & d'argent fuſſent fondues : on affectoit de célébrer par des acclamations réitérées Martialis meurtrier de Caracalla, & l'on inſiſtoit avec complaiſance ſur la conformité du nom de ce Centurion avec celui du Dieu Mars, pere & fondateur de la nation Romaine. On n'oſa pas néanmoins pouſſer les choſes à l'extrême, ni déclarer Caracalla ennemi public. La crainte d'être maſſacrés & mis en piéces par les ſoldats de la ville, arrêta les Sénateurs. Bientôt après, comme nous le verrons, cette même crainte les amena à décerner à celui qu'ils déteſtoient les honneurs divins.

Une des premiéres attentions de Macrin, proclamé & reconnu Empereur, fut d'éloigner Adventus ſon Collégue, en qui il avoit craint de trouver un concurrent. Mais il uſa de ſtratagême, & ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commiſſion de porter à Rome les cendres de l'Empereur mort : il le nomma Préfet de la ville, & Conſul avec lui pour l'année ſuivante. Cette élévation d'Adventus fut très-mal reçue du public, non ſeulement parce que c'étoit un homme ſans naiſſance,

Adventus Préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires.

Capit. Macr. 5. Dio.

& un ſoldat de fortune, mais parce qu'il parut abſolument incapable des emplois dont on le chargeoit : vieux juſqu'à avoir preſque perdu l'uſage de la vûe, ignorant juſqu'à ne ſçavoir pas lire, totalement deſtitué d'expérience dans les affaires civiles, & n'en ayant pas les premiers élémens. Il ne pouvoit pas même prononcer un diſcours de quatre lignes : & le jour que s'exécuta le cérémonial de ſon élection au Conſulat, comme il auroit été obligé de faire un remerciment, il s'abſenta ſous prétexte de maladie. Son incapacité contraignit Macrin de lui ôter bientôt la Préfecture de la ville, & cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'Auteur de pluſieurs vies d'Empereurs, ſouvent citées par les Ecrivains de l'Hiſtoire d'Auguſte.

Diaduméne fils de Macrin, nommé Céſar & Antonin.

J'ai parlé du titre de Céſar décerné par le Sénat à Diaduméne fils de Macrin, jeune enfant qui n'étoit encore que dans ſa neuvieme année. Son pere n'avoit pas attendu ce décret pour l'aſſocier aux honneurs de l'Empire. Perſuadé que c'étoit une précaution utile pour affermir ſa fortune naiſſante, il ſe hâta de faire venir Diaduméne d'Antioche à l'armée. Sur le chemin, les ſoldats qui l'amenoient, ſe conformant ſans doute aux ordres ſecrets qu'ils avoient reçûs, le proclamerent Céſar.

Lamprid. Diad. 1. & 2.

Mais ſur-tout Macrin crut faire un coup d'Etat, en donnant à ſon fils le nom d'Antonin. Le dernier Empereur l'avoit porté : &

ce nom étoit dans une telle vénération, que les ſoldats déſolés de ne voir plus d'Antonin à leur tête, s'imaginoient qu'avec un nom ſi ſacré périroit l'Empire Romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchaſſent un reméde à ce mal dans la parenté de Tite Antonin, qui ſubſiſtoit encore en branche collatérale, & dont pluſieurs occupoient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il falloit un préſervatif de même nature & Macrin aſſemblant les ſoldats, leur déclara qu'il prétendoit, avec leur conſentement, faire revivre le nom d'Antonin en la perſonne de Diaduméne. A cette propoſition la joie fut univerſelle : Macrin & ſon fils furent comblés d'éloges & de vœux : on répéta avec tranſport le nom d'Antonin Diaduméne. Mais parmi ces acclamations les ſoldats demanderent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des Dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largeſſe qu'il leur promit de huit * piéces d'or par tête, dont trois pour ſon élévation à l'Empire, & cinq pour le nom d'Antonin, comme ſi ce nom eût été quelque choſe de plus grand que la puiſſance ſuprême. Le nouvel Antonin parla auſſi. Il fit ſon remerciment, & prit les mêmes engagemens avec les ſoldats que ſon pere. C'étoit un enfant aimable de figure, grand pour ſon âge, & d'une belle phyſionomie :

* *Deux cens deniers, ou huit cens ſeſterces, cent livres tournois.*

attraits qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'Apothéose de Caracalla mit le comble à la satisfaction des soldats. Macrin traita de Dieu un Prince qu'il avoit fait tuer : & le Sénat par son ordre lui décerna les honneurs divins. Ainsi ce monstre détesté du ciel & de la terre, eut à Rome son temple, ses Prêtres, & des fêtes établies pour son culte.

Caracalla mis au rang des Dieux.

Capit. Macr. 5. & Dio, p. 892. Spart. Carac. 11.

Macrin voulut que le Sénat & le peuple Romain prissent aussi part à la joie du nom d'Antonin renouvellé en son fils. Il en écrivit au Sénat : il promit à ce sujet une largesse au peuple. La multitude entra sans doute dans les sentimens qu'il souhaitoit. Mais le Sénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les soldats en ce qui regardoit l'élévation de Diaduméne ; & il souffroit impatiemment de voir ses droits anéantis, ou du moins réduits à une confirmation stérile & de pure formalité.

Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le Sénat contre lui.

Lamprid. Diad. 2. Dio.

D'autres motifs indisposoient encore cette premiere Compagnie de l'Etat contre le nouvel Empereur : les honneurs qu'il l'avoit forcée de rendre à Caracalla ; la mort d'un certain Aurélien, qui avoit signalé sa haine contre la mémoire de ce même Prince, & que Macrin sacrifia au ressentiment des soldats. De plus on trouvoit que dans la distribution des charges il faisoit de mauvais choix. Je ne rappelle point ici ce qui regarde Adventus. Macrin nomma pareillement Préfets du Prétoire deux hommes sans

mérite, ſans aucune expérience dans la guerre, & même décrié par leurs mauvaiſes manœuvres ſous le gouvernement précèdent, Ulpius Julianus & Julianus Neſtor. Il eſt vrai qu'ils lui avoient rendu ſervice en lui donnant des avis utiles pour ſa ſûreté. Mais les places ne ſont pas des récompenſes de faveur, ni même de reconnoiſſance : c'eſt une juſtice dûe aux talens ; & le Prince y doit conſidérer le ſervice de l'Etat, & non ſes liaiſons perſonnelles. Ainſi on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé Sabinus & Caſtinus, qui commandoient l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite & de tête, mais que l'élévation de leur courage, & leur attachement pour Caracalla lui rendoient ſuſpects ; & de leur avoir donné pour ſucceſſeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obſcurité, & qui s'étoit pouſſé par de ſales emplois, & Décius Triccianus, qui ne manquoit pas de mérite, mais dont l'origine tout-à-fait ignoble déparoît une premiere place. Quelques autres traits de cette eſpèce firent regarder Macrin par les gens ſenſés comme un Prince qui ne ſe connoiſſoit pas en hommes, ou qui ſe conduiſoit par des vûes d'intérêt propre, ſans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, & qui lui nuiſit beaucoup, c'eſt qu'il prétendit couvrir l'obſcurité de ſa naiſſance par des manieres faſtueuſes & hautaines. Il auroit dû tenir une conduite toute contraire, ſelon

la judicieuse remarque de Dion. Le moyen de faire oublier aux autres la bassesse de sa premiere condition, étoit de paroître s'en souvenir. Des procédés doux & modestes, un accès facile, des attentions bienfaisantes sur tous ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours, lui auroient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectoit sur sa personne & dans tout ce qui l'environnoit une magnificence qui dégénéroit même en mollesse, un abord rebutant, une jalousie de sa grandeur, qui marquoit qu'il n'étoit pas fait pour elle: nul crime plus sévérement puni, que celui d'être trop attentif à mesurer la distance entre ses commencemens & la haute fortune à laquelle il étoit parvenu.

Respect de Macrin pour les Loix. *Dio.*

Ces vices de la conduite de Macrin étoient néanmoins compensé par des endroits louables. Dion témoigne estimer la modestie & le respect pour les Loix, dont cet Empereur fit preuve en ne comptant point pour un second Consulat celui qu'il prit à son avénement au trône, quoiqu'il eût eu les ornemens Consulaires sous Caracalla. L'abus contraire s'étoit introduit sous Sévére, & Macrin en commença la réforme par sa propre personne.

Sa conduite a l'égard des délateurs, mêlée de justice &

Le systême qu'il suivit par rapport aux délateurs, fut mêlé de justice & de circonspection politique. Le Sénat lui avoit demandé communication des mémoires secrets du Palais Impérial, afin de pouvoir faire porter

la

la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avoient causé la mort ou la disgrace d'un très-grand nombre d'innocens. Or toutes sortes de personnes, comme je l'ai observé, avoient pratiqué cet odieux métier, hommes & femmes, grands & petits, Chevaliers & Sénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenoient à toutes les familles de Rome, causeroit du bruit & du trouble. On se souvient quelles tempêtes des affaires de cette nature avoient excitées dans le Sénat, au commencement du régne de Vespasien, & comment elles n'avoient pû être appaisées que par l'autorité de Mucien, qui arrêta les poursuites contre les délateurs. Macrin prit un parti un peu différent, mais qui produisoit le même effet. Il répondit au Sénat, que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla, avoient été déchirés par ordre de ce Prince, ou rendus à ceux qui en étoient les auteurs. Cette réponse, soit que le fait fût vrai ou faux, fermoit la bouche aux Sénateurs. Mais afin qu'ils ne fussent pas trop mécontens, Macrin leur livra trois victimes, trois insignes criminels, qui avoient poussé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, Manilius, Julius, & Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du Sénat. Ils furent par jugement de la Compagnie enfermés dans des isles : car Macrin avoit défendu expressément qu'on les condamnat à mort, » Afin,

decirconspection politique.

» disoit-il, que l'on ne puisse pas nous re» procher d'avoir fait nous-mêmes ce que » nous blâmons dans les autres ».

Le Sénat ajouta, de son propre mouvement, un quatrieme exemple de justice sur L. Priscillianus, qui avoit mérité l'amitié de Caracalla à deux titres, par sa vigueur & son adresse étonnante dans les combats contre les bêtes, & par ses accusations sanguinaires contre un grand nombre d'hommes illustres. Dion atteste que ce Priscillianus avoit combattu contre un lion & une lionne à la fois, contre un ours & un léopart, & qu'il étoit resté victorieux, non sans porter sur sa personne les marques des coups de dents de ces animaux furieux. Plus redoutable encore aux hommes qu'aux bêtes, il avoit fait périr des Chevaliers, des Sénateurs. Récompensé par Caracalla, il étoit détesté du Sénat, qui le condamna à être transporté dans une isle pour y vivre en exil.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importans, & dont le supplice ne tiroit pas à conséquence, Macrin les traita à la rigueur. Il les punit de mort, & même il fit mettre en croix les esclaves accusateurs de leurs maîtres. Par les Loix Romaines, les délateurs étoient un mal nécessaire. Mais la condition de ceux qui sous le régne de Macrin ne craignirent point de continuer cette périlleuse fonction, fut bien dure. S'ils ne prouvoient pas leurs allégations, ils

Herod. l. V.

Capit. Macr. 12.

subissoient la peine de mort, ou du moins l'exil. S'ils étoient fondés en preuves, ils recevoient la récompense pécuniaire ordonnée par les Loix, mais demeuroient infâmes.

Il est aisé de juger qu'un pareil traitement devoit réduire les délateurs à un bien petit nombre. Aussi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité & la paix régnerent sous Macrin dans l'intérieur de l'Empire; & que les citoyens, qui au tems de Caracalla croyoient voir toujours une épée suspendue au-dessus de leurs têtes, respirerent alors & jouirent d'une image de liberté. *Herod.*

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin il résulte que le gros de la nation n'en étoit pas mécontent; que ceux que leur état & leurs lumiéres élevoient au-dessus du commun, y trouvoient bien des choses qui les blessoient: il se perdit dans l'esprit des soldats par sa lâcheté dans la guerre.

Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achéte la paix. *Dio.*

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les prisonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente: il lui proposa la paix, & s'excusant de la rupture sur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractère, & devenu plus fier encore parce qu'il se voyoit recherché, d'ailleurs méprisant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne se con-

tenta pas de ce qui lui étoit offert, & il y ajouta des conditions très-onéreuses. Il exigea que les Romains rétablissent les forts qu'ils avoient ruinés dans son pays, & les villes qu'ils avoient saccagées. Il prétendit que la Mésopotamie devoit lui être restituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes que son Royaume avoit souffertes, & pour les sépulchres de ses ancêtres détruits & profanés. Quelque désir que Macrin eût de la paix, il ne put pas se soumettre à des loix si dures : & ce fut pour lui une nécessité de combattre.

Les armées se rencontrerent près de Nisibe, & dans une premiere action, qui s'engagea au sujet de l'eau que les deux camps ennemis se disputoient, les Romains eurent le désavantage. Seconde bataille, pareil succès. Macrin deux fois battu, & mal obéi de ses troupes, parmi lesquelles commençoit à fermenter l'esprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureusement pour le succès de sa démarche, Artabane avoit de fortes raisons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés à tenir long-tems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur pays. D'ailleurs, comme ils ne faisoient jamais de provisions, ils souffroient beaucoup de la disette. Macrin en fut quitte pour de l'argent, & moyennant deux cens millions de sesterces *, qui furent donnés au Roi des

* *Vingt-cinq millions de nos livres Tournois.*

Parthes, ou distribués dans sa Cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au Sénat, déguisant un peu les faits, & les tournant à son avantage. Le Sénat ne fut point la dupe de cet exposé infidéle, & cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouissances & des fêtes comme pour une victoire, & de décerner à l'Empereur le surnom de Parthique. Macrin n'accepta point ce titre, & il eut assez de pudeur pour ne point vouloir se nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avoit été vaincu.

Dans le récit de la guerre de ce Prince contre les Parthes, j'ai suivi uniquement Dion. Hérodien, moins à portée d'être instruit exactement, mêle d'ailleurs dans sa narration des circonstances romanesques, qui la décréditent.

Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout.

Macrin termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avoit employées à l'égard des Parthes. Il donna l'investiture de cette couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier Roi : il lui rendit sa mere, qui avoit été gardée prisonniere pendant onze mois par Caracalla, il répara les dommages & les dégâts que les troupes Romaines avoient faits dans l'Arménie : il remit Tiridate en possession de toutes les places que son pere avoit tenues dans la Cappadoce : & s'il ne lui paya pas la pension que les Rois d'Arménie recevoient annuellement de son prédécesseur, c'est que la

crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeoit de ménager ses finances. Il avoit donné lieu pareillement aux mouvemens de ces peuples par trop de facilité, & en leur rendant les ôtages que Caracalla avoit exigés d'eux pour assujettir & réprimer leur inquiétude.

Il revient à Antioche, & se livre au plaisir & au luxe.
Herod. l. V.

Il sacrifioit tout, comme l'on voit, au repos : & après avoir établi la paix avec les Parthes & avec l'Arménie, de retour à Antioche, il se conduisit comme s'il n'eût eu qu'à jouir de sa fortune. Il s'annonçoit sur le pied d'imitateur de Marc-Auréle : mais c'étoit en des choses extérieures, & aisées à copier ; une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ses réponses, un ton si bas, lorsqu'il parloit, qu'on avoit peine à l'entendre. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce sage Empereur, son activité & sa persévérance au travail, son zéle pour le bien public, sa noble simplicité, son austère tempérance. Au contraire, il négligeoit les affaires : il se livroit aux délices, aux specccles, à la Musique : il donnoit dans le luxe, & paroissoit vêtu magnifiquement, & ceint d'un bandeau enrichi d'or & de pierreries. Ce goût de magnificence plus convenable aux mœurs Asiatiques, qu'à la sévérité Romaine, blessoit d'autant plus les yeux, que Macrin succédoit à un Empereur qui avoit affecté de vivre moins en Prince qu'en soldat.

Il avoit bien d'autres soins à prendre, s'il eût connu la position où il étoit. Une armée mécontente des mauvais succès de la guerre, & d'ailleurs indisciplinée & indocile, & déshabituée des exercices & des fatigues militaires, corrompue par la mollesse, exigeant des gratifications & des libéralités immenses, & ne voulant rien faire pour les mériter, c'étoit-là dequoi donner à Macrin de vives allarmes. Un Empereur plein de vigueur & de courage auroit eu bien de la peine à contenir dans le devoir de pareils soldats: & comment pouvoit y réussir Macrin, qu'ils méprisoient?

Disposition de son armée à la révolte.

Dio, lib. LXXVIII *Herod. l. V.*

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme; & il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament assez sage. Il assûra aux gens de guerre qui étoient actuellement dans le service la jouissance des droits & priviléges à eux accordées par Caracalla: mais il déclara que par rapport à ceux qui s'enrôleroient à l'avenir, il rameneroit les choses au pied sur lequel Sévére les avoit laissées. Si à cet arrangement il eût ajouté la précaution de séparer son armée, de renvoyer ses Légions chacune dans leurs quartiers, & de revenir promptement lui-même à Rome, où il étoit désiré & appellé par le peuple à grands cris, peut-être auroit-il prévenu sa funeste catastrophe. Mais il laissa sans aucune nécessité, puisqu'il n'y avoit plus de guerre, ses troupes rassemblées dans la Syrie & aux environs; & il leur donna

ainsi moyen de devenir plus audacieuses par la vûe de leurs forces réunies. La crainte se mit encore de la partie. Persuadés que la ratification des priviléges qu'ils tenoient de Caracalla étoit extorquée par la politique, ces vieux soldats ne douterent point que dès qu'on les auroit affoiblis en les dispersant, on ne les réduisît à la condition des nouveaux. Enfin, des exemples de justice que fit Macrin sur quelques-uns d'entre eux qui avoient commis des violences & des excès dans la Mésopotamie, ou qui s'étoient rendu coupables de sédition, acheverent d'inquiéter & d'aigrir les esprits. Capitolin l'accuse d'avoir poussé la sévérité en ces sortes de cas jusqu'à la cruauté. Mais cet Ecrivain se déchaîne tellement contre Macrin, qu'il est peu croyable sur le mal qu'il en dit. Il paroît qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuse la mémoire de son prédécesseur.

Capit. Macr. 12.

Lamprid. Heliog. 8.

Une armée ainsi disposée ne pouvoit manquer d'embrasser & de saisir avidement la premiere occasion de révolte qui se présenteroit. C'est ce qui arriva : & pour se défaire de Macrin, dont le caractère étoit mêlé de bien & de mal, elle porta au trône le plus honteux & le plus indigne sujet qui ait jamais souillé la pourpre & le nom des Césars. Il faut ici le faire connoître.

Origine d'Hélio-gabale.

L'Impératrice Julie avoit une sœur, nommée Julia Mæsa, qui ne lui cédoit en rien

pour l'ambition & pour l'intrigue. Mæsa vécut avec sa sœur dans le Palais Impérial, tant que durerent les régnes de Sévére & de Caracalla. Après la mort de celui-ci, & celle de Julie, qui suivit de près, Mæsa fut obligée par Macrin de se retirer à Emése en Phénicie, sa ville natale, où son pere Bassianus avoit exercé le Sacerdoce du temple du Soleil.

Elle avoit été mariée à Julius Avitus, personnage Consulaire, & de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soæmis, & Julia Mamæa. Mamée est bien connue, & tout le monde sçait qu'elle fut la mere de cet aimable Empereur qui prit les noms d'Alexandre Sévére. Soæmis avoit épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le tems de parvenir au Consulat : & de ce mari, ou du commerce adultére avec Caracalla, elle eut un fils, qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appellé Bassianus, du nom de son bisayeul ; Avitus, à cause de son grand-pere ; Varius, du nom de son pere : lorsqu'il fut Empereur il s'attribua les noms de Marc-Auréle-Antonin : enfin la dignité de Prêtre du Soleil, que l'on adoroit à Emése sous le nom d'Héliogabale *, & le zèle in-

Dio, l. LXXVIII. Herod. l. V. Capit. Macr. 9. & 10. & Lamprid. Héliog. 1. & 2. Vid. & Valef. not. ad Dion. Excerpta, p. [illegible].

* *On prétend que ce nom doit s'écrire* Elagabal : *& de fait, cette façon de l'énoncer se rapporte mieux à l'étymologie Hébraïque ou Phénicienne, qu'on lui attribue avec assez de vraisemblance,* El haggabar, *le Dieu puissant. J'ai suivi la forme qui a prévalu dans l'usage.*

fenſé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'Héliogabale, ſous lequel il eſt principalement connu dans l'Hiſtoire.

Dio. Herod. Cap. Lamprid.

Mæſa en ſe retirant à Eméſe, emmena avec elle ſes filles, toutes deux veuves, & ſes deux petits-fils, dont l'un, c'eſt-à-dire, Héliogabale avoit treize ans, & l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de ſe conſoler du changement arrivé dans ſa fortune, en faiſant conférer à l'aîné de ſes petits-fils le Sacerdoce du temple d'Eméſe, qu'avoit poſſédé leur biſayeul. C'étoit une grande & belle place dans le pays. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuſes, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient. Le ſimulacre du Dieu étoit comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être tombée du ciel, & que la ſuperſtition révéroit, comme une image du Soleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuſes s'y exécutoient pompeuſement : les habits ſacerdotaux étoient ſuperbes : & lorſque le jeune Prêtre, qui joignoit aux graces de l'enfance une beauté raviſſante, paroiſſoit revêtu de ces ornemens, il attiroit & charmoit tous les regards : on pouvoit le comparer, dit Hérodien, aux plus belles repréſentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les ſacrifices

& les fêtes, danser en chœur au son de la flûte & de toutes sortes d'instrumens de musique, & l'on ne pouvoit se lasser d'admirer un si bel enfant.

Une Légion campée près d'Eméſe, le reçoit dans son camp, & le proclame Empereur.

Mais nuls spectateurs ne le considéroient plus curieusement que les soldats. Il y en avoit une Légion campée près d'Eméſe. De ce camp ils se rendoient en foule au temple : ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui : & l'amour qu'ils conservoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faisoient prendre un vif intérêt à un jeune Prince parent de l'un, ennemi né de l'autre.

Mæsa, femme ambitieuse à l'excès, & résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut instruite de ces dispositions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit, que le jeune Héliogabale, étoit non-seulement parent, mais fils de Caracalla : & ne craignant point de déshonorer ses filles, elle disoit que cet Empereur les avoit aimées, & qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeoit. A ce motif, qui faisoit une forte impression sur les troupes, elle ajoutoit un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le tems de son crédit, elle répandoit l'argent parmi les soldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largesses encore dans la suite : elle se montroit

disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettoient son petit-fils sur le trône.

Elle fut très-bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caractères très-différens, étoient l'un & l'autre puissans en intrigues. Ils échauffèrent les esprits des soldats de la Légion campée près d'Emése, & ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils disoient être son pere : Héliogabale, accompagné d'eux & de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, y fut reçû au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & salué Empereur. Cet événement est daté par Dion de la nuit du quinze au seize Mai. Les soldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes sortes de provisions, & se préparerent, s'il en étoit besoin, à soutenir un siége.

Un corps de trou- Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de chose, & dédaignant de se

mettre lui-même en campagne contre un enfant, il se contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ses Préfets du Prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Le Préfet avoit dans sa petite armée un corps d'auxiliaires Maures, extrêmement attachés à Macrin leur compatriote, & tout dévoués pour sa cause. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvoit en arrivant forcer le camp des mutins, & tout d'un coup terminer la querelle. Déjà quelques-unes des portes du camp étoient enfoncées. Mais soit que la timidité le retînt, ou l'espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il attaquoit, il fit retirer ses troupes, & manqua l'occasion, qui ne revint plus.

pes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti.

Les assiégés pendant la nuit fortifierent leurs portes par de nouveaux ouvrages : & le lendemain, lorsque Julianus vint leur livrer un second assaut, ils le soutinrent avec un courage qu'avoit augmenté l'heureux succès de leur résistance du jour précédent. En même-tems ils firent monter sur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient Antonin, & le montrant à leurs camarades, ils les invitoient à reconnoître le fils & l'héritier d'un Empereur qui les avoit tant aimés. » Que faites-vous ? leur crioient-ils. » Pourquoi employez-vous vos armes con- » tre le fils de votre bienfaiteur ? » Ils comparoient avec le visage de leur nouveau Prince des portraits de Caracalla enfant, &

voyant les choses comme ils vouloient les voir, ils y observoient une ressemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils achéverent de séduire les assiégeans en faisant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçû de Mæsa, & en leur représentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur, il tint les discours qui lui avoient été dictés, & confirma les promesses que l'on faisoit en son nom. Les soldats de Julianus, qui, si l'on excepte les Maures, avoient peu d'attache au parti pour lequel ils combattoient, cédérent sans peine à de si douces amorces. Envain leurs Tribuns & leurs Centurions firent des efforts pour les retenir. Bien loin d'écouter aucune remontrance, les soldats furieux se jettent sur leurs officiers & les massacrent, enhardis à ce crime par un émissaire d'Eutychien, qui promettoit aux meurtriers la dépouille & le grade de celui qu'ils auroient tué. Julianus se déroba dans le moment à leur fureur par la fuite : & les séditieux, libres alors de tout obstacle, passent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger. Le nombre des rebelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté & par de flatteuses espérances.

Macrin donne à son fils le

Macrin, en faisant partir Julianus contre les révoltés d'Emése, n'étoit pas demeuré oisif: mais il avoit pris sur lui des soins tran-

quilles, & des mesures de politique, plus convenables à son inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui étoit nécessaire de s'affermir de plus en plus, & cherchant l'occasion de faire une nouvelle largesse aux troupes, dont il avoit un intérêt si pressant de gagner l'affection, il résolut d'élever son fils au rang d'Auguste. Pour cela il se transporta à Apamée, où étoit un camp de Prétoriens, & après avoir de leur consentement, déclaré Auguste le jeune Diaduméne, qui n'avoit pas dix ans accomplis, il promit aux soldats vingt mille sesterces * par tête, & leur en distribua sur le champ quatre mille ** accompagnant cette libéralité d'autres dons encore & d'autres faveurs. Il gratifia aussi le peuple à ce même sujet, d'une distribution de six cens *** sesterces, en faveur de chaque citoyen de Rome, comme pour tenir lieu d'un repas public, & donné à toute la multitude : & par une petite finesse, voulant cacher un motif que les circonstances rendoient évident & palpable dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largesse, il ne dit pas un mot de la rébellion d'Emése, & présenta pour seul & unique objet la promotion de son fils au rang suprême d'Auguste.

rang & le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion.

Il en étoit-là, lorsqu'il apprit le mauvais

* *Deux mille cinq cens livres.*
** *Cinq cens livres.*
*** *Soixante-&-quinze livres.*

ſuccès de l'affaire d'Eméſe, & la trahiſon de ſes troupes qui avoient paſſé dans le camp de ſon rival. Cette nouvelle lui fut apportée d'une façon ſinguliere & inſultante. Julianus avoit été bientôt découvert dans l'aſyle où il étoit allé ſe cacher. Il y fut tué, & un ſoldat lui coupant la tête, l'enveloppa dans un paquet de pluſieurs linges bien fiſcelé & cacheté du ſceau de Julianus lui-même : après quoi il partit, & vint ſe faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le ſoldat s'enfuit, & Macrin reconnoiſſant la tête de Julianus, conçut ſa diſgrace, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé, il ſe retira à Antioche ; & auſſi-tôt les ſoldats qui venoient de proclamer ſon fils Auguſte, ſe déclarerent contre lui, & pour Héliogabale.

Les deux partis ſe trouverent alors en état de ſe contrebalancer. Malgré tant de défections, il reſtoit à Macrin un aſſez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avoit point encore branlé : & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquiſes, étoit devenu aſſez puiſſant pour ne point craindre de ſortir de ſon camp, & de tenir la campagne. En même-tems des couriers furent dépêchés de part & d'autre, des lettres envoyées dans toutes les Provinces, & à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produiſit des mouvemens, y excita des troubles, mais qui n'eurent pas de

de grandes suites, parce que la querelle fut bientôt décidée.

Lettres plaintives, qu'il écrit au Sénat & au Préfet de la ville.

Dion nous a conservé un précis des Lettres que Macrin écrivit en cette occasion au Sénat & à Marius Maximus Préfet de la ville, & il faut avouer qu'il n'en résulte pas une idée bien avantageuse du courage ni de la prudence de cet Empereur. Dans celle qui s'adressoit au Sénat, Macrin parloit avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitoit d'enfant & d'étourdi. Il n'y a rien-là qui doive étonner. Mais il se plaignoit, bien inconsidérement, ce me semble, des soldats qu'il avoit tant de raisons de ménager, & il leur reprochoit leur avidité que rien ne pouvoit assouvir, & à laquelle il attribuoit la pente qu'ils avoient à le quitter. Il témoignoit aussi de la pusillanimité & de la défiance, en se consolant de son malheur par la satisfaction qu'il ressentoit, disoit-il, d'avoir pû survivre à un tyran parricide [1], qui étoit le fléau de l'Univers. Enfin son peu de jugement paroissoit en ce qu'il insistoit beaucoup sur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venoit de nommer Auguste son fils, qui étoit de quatre ans plus jeune. La Lettre à Marius Maximus contenoit uniquement des plaintes contre les soldats. Macrin y disoit entre autres choses, qu'il étoit impossible de payer ce qu'ils prétendoient leur être dû, vû que les augmentations seules accordées par Cara-

calla se montoient à deux cens * quatre-vingts millions de sesterces par an. Cette allégation pouvoit être vraie, mais elle étoit bien déplacée dans un tems de trouble, & où le sort de celui qui écrivoit dépendoit absolument des gens de guerre.

Héliogabale déclaré ennemi public par le Sénat.

Le Sénat, quoiqu'assez peu content de Macrin, & peu prévenu d'estime pour lui, avoit encore plus mauvaise idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes, & par deux Ministres tels qu'Eutychien & Gannys. Cette Compagnie suivit donc ses maximes : elle demeura fidéle à l'Empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara ennemis publics Héliogabale, son cousin, Soæmis & Mamée leurs meres, & Mæsa leur ayeule, offrant conformément, à ce qu'avoit fait Macrin, l'amnistie à ceux qui avoient embrassé leur parti, s'ils revenoient à résipiscence. Mais ce n'étoient point des Décrets du Sénat qui pouvoient terminer une semblable querelle : il fallut que les armes en décidassent.

Bataille, où Macrin est vaincu.

Macrin ayant rassemblé toutes ses forces, se préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin, & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut assez de peine à venir à sa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche.

Là les armées se choquerent le sept Juin.

* *Trente-cinq millions de livres Tournois.*

Gannys, qui commandoit celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre, & qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néanmoins dans un génie heureusement né assez de ressources pour faire le métier de Capitaine. Il sçut s'emparer d'un poste important : il rangea avantageusement ses troupes en bataille, & il les encouragea puissamment par le motif de la nécessité de vaincre, si elles ne vouloient éprouver la vengeance d'un ennemi justement irrité. Cependant les Prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus dispos, parce qu'on les avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncerent les ennemis, & commencerent à jetter parmi eux le désordre. En ce péril, l'ambition & l'audace firent de Mæsa & de Soæmis des Héroïnes. Elles descendirent de leurs chars, & courant au-devant des fuyards, elles s'efforcerent de les retenir par leurs cris & par leurs larmes. Le jeune Héliogabale aussi donna, en cette seule occasion de sa vie, quelques signes de vigueur. Monté sur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les siens à retourner au combat à son exemple. Ces exhortations opérerent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils se rallient, ils font fermes, & se mettent en devoir de regagner le terrain qu'ils avoient perdu.

On peut placer en ce moment, où les affaires d'Héliogabale se rétablirent, ce que raconte Hérodien d'un grand nombre de transfuges, qui abandonnerent Macrin pour passer dans le parti opposé. Cette désertion effraya Macrin, & désespérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille pendant que ses Prétoriens se battoient vaillamment pour sa cause. Ces braves gens, ne sçachant ce qu'étoit devenu leur Empereur, ne laissérent pas de soutenir le combat pendant long-tems. Leur propre gloire étoit pour eux un suffisant aiguillon. Enfin néanmoins Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait représenter aux Prétoriens, qu'ils combattoient sans objet, & qu'un lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils se sacrifiassent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en se rendant, & que non-seulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur service auprès de sa personne, ils se résolurent à se soumettre sans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour Empereur.

Il se sauve à Antioche, & de-là ayant traversé l'Asie Mineure, il est arrêté à Chalcédoine.

Macrin, au sortir du combat, pour se faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avoit remporté la victoire. Arrivé en cette ville, son premier soin fut de tâcher de mettre son fils en sûreté, & il chargea des personnes de confiance de le mener chez Artabane Roi des Parthes. Pour lui, il se proposoit de gagner Rome, espé-

rant d'y trouver le Sénat & le peuple favorablement disposés à son égard, & de pouvoir renouveller la guerre avec les forces d'Occident. Son espérance n'étoit pas tout-à-fait vaine : & comme je l'ai observé, on craignoit à Rome la tyrannie des Syriens, l'avidité & la hauteur de Mæsa, & la jeunesse d'Héliogabale.

Macrin partit d'Antioche déguisé & peu accompagné, & étant venu à Eges en Cilicie, il prit des chevaux de poste, comme un courier de l'Empereur. Il traversa ainsi la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, & vint à Chalcédoine, où ayant envoyé demander de l'argent à un Intendant du domaine Impérial, il fut par-là reconnu & arrêté. Bientôt arrivérent ceux qui avoient été envoyés à sa poursuite par Héliogabale. Ils s'emparerent de sa personne, & le menerent jusqu'en Cappadoce. Là ayant appris que son fils avoit été pris & tué, Macrin ne put pas survivre à ce dernier désastre, & de désespoir il se jetta en bas de sa voiture, & se rompit l'épaule en tombant. Comme sa blessure apparemment ne permettoit pas d'espérer qu'on pût lui faire achever le voyage, on le tua dans la ville d'Archelaïs en Cappadoce, & on porta sa tête à Héliogabale.

Mort de Diaduméne & de Macrin.

Euseb. Chron.

Ainsi périt Macrin à l'âge de cinquante-quatre ans, n'ayant régné que quatorze mois, moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda & hâta la sienne, n'étoit âgé que de dix ans. Leur élévation subite ne

servit à l'un & à l'autre qu'à leur procurer une fin sanglante & funeste. Il est également singulier & honteux pour Macrin, que dans un âge mûr, instruit par une longue expérience des plus grandes affaires, environné de grandes forces, il ait été vaincu par un enfant, dont à peine il connoissoit le nom.

Jugement sur Macrin.

Il fut regretté au moins par comparaison avec son infâme successeur. Car, Dion prétend que par lui-même il méritoit peu d'être aimé, & que la mollesse à laquelle il se livra, & quelques traits de rigueur injuste, annonçoient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr.

Capit. Macr. 13.

Il est pourtant certain qu'il avoit quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui est nullement favorable, lui fait honneur d'un très-beau plan de réforme dans la Jurisprudence. Il assure que Macrin avoit dessein d'abolir tous les Rescrits des Empereurs, afin que les Loix seules fissent autorité dans les jugemens. Il lui paroissoit abusif, que les fantaisies de Princes tels que Caracalla & Commode eussent force de loi: & il remarquoit que Trajan n'avoit point voulu répondre par des Rescrits aux requêtes qui lui étoient adressées, de peur que l'on ne tirât à conséquence ce que le Prince accordoit souvent pour des cas particuliers, & à la considération des personnes. La briéveté du régne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter son dessein.

On peut juger, qu'il se seroit maintenu aisément contre le mouvement tumultuaire qui le renversa, s'il eût eu autant de courage que d'esprit.

Nonia Celsa sa femme n'a pas dans l'histoire une bonne réputation pour les mœurs & la conduite. On ne peut guéres douter qu'elle n'ait reçu le titre d'*Augusta*. Lampride rapporte une Lettre dans laquelle Macrin se félicite avec elle en des termes outrés, & dont l'excès va jusqu'au ridicule, de ce que leur fils à acquis le nom d'Antonin. Mais on doit avoir peu de confiance aux piéces données pour originales par les Ecrivains de l'histoire d'Auguste. Plusieurs sont manifestement fabriquées, & souvent je n'en fais par cette raison aucune mention.

Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta*.

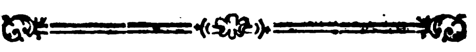
Capit. Macr. 14. & *Lamprid. Diad.* 5. & 7.





SUITE

DU LIVRE VINGT-TROISIEME.



FASTES DU REGNE D'HÉLIOGABALE.

An. rom. 969. De J. C. 218.

M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II. ...... ADVENTUS.

Héliogabale vainqueur vient à Antioche, & sauve cette ville du pillage.

Il adresse une Lettre au Sénat, & un Edit au peuple, prenant, en vertu des seuls suffrages des soldats, tous les titres de la puissance Impériale.

Il promet de ne point conserver de ressentiment des délibérations prises par le Sénat contre lui & contre la mémoire de Caracalla : & il tint parole.

Il fait mourir les principaux amis & partisans de Macrin, & plusieurs autres illustres personnages.

Il se transporte à Nicomédie, où il commence à manifester son goût pour la débauche, & pour un luxe insensé.

Il tue de sa propre main Gannys à qui il avoit les plus grandes obligations.

Divers

Divers mouvemens de révolte, qui demeurent ſans effet.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS II. An. rom. 970.
. . . . SACERDOS. De J. C. 219.

Héliogabale comptoit le Conſulat qu'il prenoit cette année pour le ſecond, parce qu'il s'étoit ridiculement attribué celui de Macrin.

Sa folie pour le culte du Dieu Héliogabale, dont il étoit Prêtre, & dont il porte le nom dans l'Hiſtoire.

Il vient à Rome. Son ayeule & ſa mere entrent au Sénat avec lui.

Sénat de femmes.

Il bâtit à ſon Dieu un temple, dans lequel il tranſporte tous les objets les plus ſacrés de la vénération des Romains. Lui-même il préſide aux cérémonies religieuſes, & célébre les fêtes de ce Dieu étranger avec une pompe & une dépenſe infinies.

Tous les évenemens de ſon régne ſe réduiſent à ſes débauches monſtrueuſes, & à la fureur de ſon luxe.

Sujets indignes mis dans toutes les places.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS III. An. rom. 897.
EUTYCHIANUS COMAZON. De J. C. 220.

Le Collégue d'Héliogabale dans le Conſulat étoit un affranchi, à qui ſon premier métier de farceur avoit fait donner le nom de

Comazon, qui a cette ſignification en Grec. Il fut auſſi Préfet du Prétoire ; & trois fois Préfet de Rome.

An. rom. 972. De J. C. 221.

GRATUS SABINIANUS.
SELEUCUS.

Colonie d'Emmaüs, autrement Nicopolis, renouvellée & rétablie par le miniſtère de Jule Africain, ſavant Chronologiſte Chrétien, qui finiſſoit ſa Chronique à cette année.

Prétendu phantôme d'Alexandre, qui parcourt avec quatre cens hommes la Mœſie & la Thrace, & diſparoît en Aſie.

Héliogabale, ſur les ſollicitations de Mæſa, adopte Alexien ſon couſin fils de Mamée, le fait Céſar, le déſigne Conſul pour l'année ſuivante avec lui, & change ſon nom en celui d'Aléxandre.

Il le prend en haine, & veut le dépouiller des droits & des titres qu'il lui avoit donnés, & le faire périr. Sédition des Prétoriens, qui force Héliogabale de ſe réconcilier avec ſon fils adoptif.

An. rom. 973. De J. C. 222.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV.
M. AURELIUS ALEXANDER CÆSAR.

Héliogabale renouvellant ſes mauvais deſſeins contre Alexandre, eſt tué avec ſa mere dans le camp des Prétoriens le onze Mars.

Sa mémoire eſt déteſtée, & ſon nom effacé des Faſtes.

§. III.

HÉLIOGABALE.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élévation d'Héliogabale. Il préserve Antioche du pillage. Il écrit au Sénat, & adresse un Edit au peuple. Il s'attribue sans décret du Sénat tous les titres de la puissance Impériale. Son acharnement sur Macrin. Il s'approprie ridiculement le Consulat de Macrin. Il fait mourir un grand nombre d'illustres Personnages. Diverses conspirations tramées par des gens de néant. A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Il donne toute sa confiance à Eutychien. Second Consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, & y substitue le luxe de Phénicie. Il vient à Rome. Mœsa entre au Sénat, & y fait la fonction de Sénateur. Sénat de femmes. Zèle insensé d'Héliogabale pour le culte de son Dieu. Indécence & extravagance de ses mariages. Ses débauches monstrueuses. Autres indécences de sa conduite. Son luxe insensé. Toutes les places données à d'indignes sujets. Projet de guerre contre les Marcomans. Prétendu présage de la chûte d'Héliogabale. Indignation de tous les Ordres, & en particulier des soldats contre ce Prince. Caractère aima-

ble d'Aléxien son cousin fils de Mamée. Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Il change son nom d'Alexien en celui d'Aléxandre. Il veut pervertir son fils adoptif, & en est empêché par Mamée. Il le prend en aversion, & veut s'en défaire par des embûches furtives. Il l'attaque ouvertement. Une sédition des Prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui. Il reprend bientôt ses premiers desseins. Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome. Les Prétoriens se soulévent, & le tuent avec sa mere. Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élection d'Héliogabale.

L'HISTOIRE n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir les inconvéniens & les dangers horribles d'un gouvernement militaire, & d'une élection de souverain laissée au caprice des soldats, que l'élévation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'origine & n'ayant rien de Romain, dont la puissante recommandation étoit d'être reputé bâtard d'un des plus méchans Empereurs qui aient jamais été, voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'Empire Romain, & aux mains duquel elle confia le sort de la plus belle & la plus noble portion de l'Univers.

Les suites vérifiérent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monstre par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant

de Princes décriés pour leurs mœurs abominables, un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les loix, & même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractère, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déjà fait preuve d'une partie de ces vices, la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

Il préserve Antioche du pillage. *Dio, lib. LXXIX.*

Il débuta néanmoins par un trait qui a quelque chose de louable. Le lendemain de sa victoire sur Macrin, il vint à Antiocbe, & ses soldats vouloient piller cette grande & opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promesse qu'il leur fit de leur distribuer deux * mille sesterces par tête. Il est vrai qu'il ne lui en coûta rien, & que la somme à laquelle se montoit cette largesse fut tirée des habitans d'Antioche: mais ils se trouverent heureux d'en être quittes à si bon compte.

Il écrit au Sénat, & adresse un Edit au peuple.

D'antioche, il écrivit une lettre au Sénat, & adressa un Edit au peuple Romain. Ces deux piéces étoient remplies d'invectives contre Macrin auquel il reprochoit surtout la bassesse de sa naissance, & l'audace qu'il avoit eue de se faire Empereur n'ayant pas encore le droit d'entrée au Sénat. Ce dernier reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un Empereur de quatorze ans. Avec aussi peu de jugement il insistoit sur le bas âge de Diaduméne, nommé Empereur

* *Deux cens cinquante livres.*

par son pere avant sa dixiéme année accomplie. Il en vouloit singuliérement à ce jeune Prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival : & dans la suite il répandit contre lui toutes sortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des Ecrivains à insérer dans leurs ouvrages.

Lamprid. Héliog. 8.

Dio.

Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale dans sa lettre & dans son édit prodiguoit les plus magnifiques promesses. Il s'annonçoit comme devant prendre pour modéles de sa conduite Auguste & Marc-Auréle. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations prises contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin : & sur cet article, il tint parole. D'autres objets & d'autres crimes l'occupérent, & le passé sortit de son esprit.

Il s'attribue sans décret du Sénat tous les titres de la puissance Impériale.

Il fit sentir tout d'un coup combien il auroit peu de considération pour le Sénat & pour les anciennes maximes, en s'attribuant sur le simple suffrage des soldats tous les titres de la puissance Impériale. Dans les deux piéces dont je viens de donner le précis, il se qualifioit l'*Empereur César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévére, le Pieux, l'Heureux, Auguste, Proconsul, revêtu de la puissance Tribunicienne.* Aucun de ses prédécesseurs n'en avoit usé ainsi. Tous avoient voulu devoir à un Décret du Sénat & à une Ordonnance du peuple, les titres de puissance & d'honneur qui caractérisoient le

rang suprême. Cette innovation étoit d'une dangereuse conséquence, & elle marquoit dans le Prince & dans son Conseil ou une grande ignorance ou un grand mépris des Loix.

L'indignation que les Sénateurs en conçurent fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion actuellement Consul, d'employer la force & les armes, s'il se trouvoit quelqu'un qui fit résistance. Il décernérent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'étoit emparé. Il est vraisemblable qu'ils décorerent aussi alors Mæsa & Soæmis du nom d'*Augusta*, qu'elles prennent sur leurs médailles. Ils regrettoient Macrin, & détestoient Caracalla : & leur misérable servitude les avilissoit au point, que contraires à tous leurs vœux, ils chargerent Macrin d'opprobres, & le déclarerent ennemi public, honorerent Caracalla des plus grands éloges, &, pour comble d'ignominie & d'infortune, témoignerent souhaiter que son fils lui ressemblât.

Dio, ap. Val.

Tillem. Hél.

Dio.

Son acharnement sur Macrin.

L'acharnement d'Héliogabale sur Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins, comme poussé à l'extrême. Dans la vûe de rendre odieux son prédécesseur aux gens de guerre, & de s'en faire aimer par comparaison, il rendit publics les Mémoires secrets des arrangemens que cet Empereur avoit projettés pour la réforme des armées, & la lettre dans laquelle il se plaignoit beaucoup des

soldats à Marius Maximus Préfet de la ville.

Il s'approprie ridiculement le Consulat de Macrin.

On trouva aussi non-seulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaisie qu'il eut de s'approprier le dernier Consulat de Macrin. Ce Prince s'étoit fait Consul ordinaire au commencement de l'année, & n'ayant géré sa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit sorti avant qu'il fût en aucune maniere question d'Héliogabale, & dans un tems où celui-ci se jugeoit bien honoré du titre de Prêtre du Soleil. Le nouvel Empereur se rendoit donc souverainement ridicule, en substituant son nom à celui de Macrin dans les Fastes & dans les Actes publics : de façon qu'il s'attribuoit un Consulat dont il n'avoit pas pû avoir l'idée même en songe. Mais ce sont-là des taches légéres, & qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans un Héliogabale.

Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages.

Sa cruauté se manifesta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis & créatures de Macrin éprouverent sa vengeance, tels que Julianus Nestor Préfet du Prétoire, Fabius Agrippinus Gouverneur de Syrie, plusieurs Chevaliers Romains, Réanus Commandant en Arabie, Claudius Attalus Proconsul de Chypre, Décius Triccianus, qui commandoit au tems de la révolution les Prétoriens du camp d'Albe, après avoir été, comme je l'ai dit, Gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort plusieurs grands personnages, que les liaisons

qu'ils avoient eues avec Macrin rendoient ſuſpects au nouveau Gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accuſer d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, ſembloient capables de ſe faire craindre, furent ſacrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion en nomme pluſieurs, qui ne nous ſont pas d'ailleurs connus, quoiqu'ils euſſent un rang conſidérable dans la République, & cet Hiſtorien obſerve qu'Héliogabale, en abattant un ſi grand nombre de têtes illuſtres, ne daigna pas même en écrire un ſeul mot au Sénat.

Ce Prince & ſon Conſeil traitoient tout-à-fait cavaliérement les affaires les plus graves, & ils ſembloient ſe jouer de la vie des premiers hommes de l'Empire. Silius Meſſala & Pomponius Baſſus furent déférés par ordre du Miniſtère, comme mécontens du Gouvernement, & ſur cette accuſation vague condamnés à mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au Sénat, dans laquelle commençant d'abord par ſe plaindre de ce que ces deux Sénateurs s'étoient rendus les cenſeurs de ſa conduite, & les inquiſiteurs de ce qui ſe paſſoit dans le Palais, il ajoutoit : « Je ne vous envoie » point les preuves de la conſpiration qu'ils » avoient tramée contre moi, parce que » ces piéces ſeroient maintenant inutiles, » & les trouveroient déjà morts.

Au reſte les ſoupçons qu'il ſe formoit Diverſes

Conspirations tramées par des gens de néant.

d'intrigues concertées pour envahir le trône, n'étoient pas sans quelque fondement. Après l'exemple de son élévation, & dans la confusion où étoient toutes choses par la licence militaire & par le mauvais Gouvernement, il n'étoit personne qui ne crût pouvoir aspirer à l'Empire. Dion cite jusqu'à cinq entreprises de cette nature, toutes tentées par des hommes plus méprisables les uns que les autres : & ce ne sont pas les seules, mais les plus importantes dont il ait eu connoissance. Deux de ces chefs de conspiration étoient Sénateurs, mais l'un avoit servi long-tems comme Centurion ; l'autre étoit fils d'un Médecin. Un fils de Centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple essaya de soulever la flotte de Cyzique pendant que l'Empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouvemens demeurerent sans effet, & ne causerent que la perte de leurs auteurs. Mais ils n'en prouvent pas moins l'affreux désordre, où l'altération des anciennes maximes, & l'indignité de ceux qui remplissent la premiere place, sont capables de plonger les plus puissans états. Et ce n'est ici encore que l'échantillon du trouble & de la combustion où nous verrons l'Empire Romain dans un certain nombre d'années.

A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre

Je viens de parler du séjour d'Héliogabale à Nicomédie. Il s'y étoit transporté pour s'approcher de Rome, & il y passa l'hiver. En y arrivant il se souilla d'un meurtre plus

criant encore que tous ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Il avoit les plus étroites obligations à Gannys, instituteur de son enfance principal instrument de sa haute fortune. C'étoit Gannys qui avoit tramé l'intrigue, soulevé les soldats, introduit le jeune Héliogabale dans le camp, contribué plus qu'aucun autre à la victoire sur Macrin. Gannys étoit estimé de Mæsa, & ne plaisoit que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épousât avec le consentement du Prince son fils, qui ne s'éloignoit pas de lui donner le nom de César. Avec de grands vices il réunissoit des qualités très-estimables. Il aimoit le plaisir, il recevoit volontiers de l'argent. Mais il n'exerça jamais sur personne aucune véxation odieuse, & il se montroit même bienfaisant. Nous avons vû qu'il étoit brave & entendu dans la guerre. Ministre appliqué, Gouverneur attentif, il vouloit que son éléve se donnât de bonne grace aux affaires, & observât les regles de la sagesse & de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colére d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau Prince, & le rendit l'objet de la détestation publique.

main Gannys.
Dio. ap. Val.

Non moins digne de blâme dans ses amitiés que dans ses haines, Héliogabale accor-

Il donne toute sa confiance

à Eutychien. Dio. l. LXXIX.

da toute sa faveur & toute sa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon & farceur de profession, ensorte que le surnom même lui en fut donné, & qu'on le désignoit aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en Grec *Farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités & d'honneurs. Il le fit Préfet du Prétoire, Consul avec lui, &, ce qui étoit sans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ses semblables : & Mæsa elle-même, à qui il devoit tant, & dont la morale n'étoit nullement austère, perdit une partie de son crédit auprès de lui, parce qu'elle entreprit de lui faire quelques remontrances.

Herod. l. V.

Second Consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, & y substitue le luxe de Phénicie.

An. rom. 970.

Dio, & Herod.

Héliogabale prit à Nicomédie un Consulat qu'ils compta pour le second, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion observe que ce Prince, contempteur de toutes les bienséances, parut contre l'usage, le jour des vœux annuels, trois Janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent poussés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens & toutes les étoffes à la mode des Grecs & des Romains. La laine étoit trop vile pour lui : il lui falloit de la soie teinte en pourpre, & relevée en broderie d'or. On sçait combien la soie étoit alors marchandise rare & précieuse. Le luxe même

le plus hardi n'osoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matieres, si l'on en excepte quelques femmes, qui en avoient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette mollesse jusques-là inconnue aux hommes. La forme des vêtemens dont il usoit ne répugnoit pas moins aux mœurs Romaines. Il s'habilloit en Prêtre du Soleil, & non en Empereur. Une robe à la Phénicienne, un collier, des brasselets, une maniere de tiare ou de couronne toute brillante d'or & de pierreries. Et en cet équipage il célébroit publiquement les fêtes de son Dieu chéri, & il exécutoit les danses qui faisoient partie de la cérémonie. *Lamprid. Hélioq. 26. Herod.*

Mæsa, qui avoit du jugement & du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvoit nuire à son petit-fils. Elle lui représenta, que se disposant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui seroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable seulement à la mollesse des femmes. La conséquence qu'il tira de ces avis de son ayeule est singuliére. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux des Romains à sa maniere de se vêtir, avant que de se montrer à eux en personne. Dans cette vûe il se fit peindre en pied avec ses ornemens sacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du Dieu dont il étoit le Prêtre : & il ordonna que ce tableau fût

placé dans le Sénat au lieu le plus apparent, au-dessus de la statue de la Victoire, afin que tous les Sénateurs, à mesure qu'ils entreroient, lui offrissent de l'encens & des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre. Mais il est aisé de penser qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en exposant à leurs regards ce qu'ils ne connoissoient encore que sur le rapport de la Renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifester alors son zèle insensé pour le culte de son Dieu, dont il ordonna à tous les Prêtres de prononcer & d'invoquer le nom dans leurs sacrifices avant celui de toute autre Divinité.

Il vient à Rome.

Comme Mæsa souhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, & où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroissement de grandeur, il est probable qu'Héliogabale s'y rendit le plûtôt qu'il fut possible. A son entrée dans sa capitale, il fit au peuple les largesses accoutumées en pareils cas, & donna des jeux magnifiques.

Mæsa entre au Sé-

L'ambition de Mæsa l'empêcha de se dire à elle-même * ce qu'elle avoit si bien re-

* *J'attribue principalement à l'ayeule d'Héliogabale ce que Lampride dit de sa mere, parce que les soins & les traits d'ambition paroissent mieux convenir au caractère de Mæsa qu'à celui de Soæmis. D'ailleurs le même Lampride rapporte expressément en deux endroits (12. & 15.) qu'Héliogabale menoit son ayeule au Sénat.*

montré à son petit-fils. Elle ne craignit point d'irriter & de blesser les esprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra & fit entrer sa fille avec l'Empereur au Sénat : elle dit son avis comme membre de la Compagnie : elle fut nommée à la tête du Sénatusconsulte, comme ayant assisté à rédaction. C'est un exemple unique dans l'Histoire Romaine. Jamais ni Livie ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil : & dans la suite nulle Princesse ne s'autorisa de ce qui avoit été accordé à Mæsa & à Soæmis pour revendiquer les mêmes prérogatives.

nat, & y fait fonction de Sénateur.

Lamprid. Héliog. 4.

Les affaires d'Etat ne touchoient pas beaucoup Soæmis, qui vivoit, selon l'expression de Lampride, en courtisane. Elle étoit faite pour le frivole : & son fils la servit dans son goût, en établissant sur le mont Quirinal un Sénat de femmes, dont il la nomma Présidente. Il se tenoit en ce lieu dès auparavant des assemblées de Dames en certains cas de cérémonie. Métamorphosées en Sénat, ces assemblées déciderent de ce qui regardoit les ajustemens des femmes, la distinction des voitures dont il seroit permis à chacune de se servir selon la différence des conditions, le cérémonial des salutations entre elles, & autres affaires de cette importance.

Sénat de femmes.

Lamprid. 2. & 4.

Les affaires dont s'occupoit l'Empereur n'étoient pas plus sérieuses. Il n'eut rien

Zèle insensé d'Hé-

Héliogabale pour le culte de son Dieu.

Dio. Herod. Lamprid. §. 6. 7.

plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du Dieu qu'il révéroit, sur les ruines de tout autre culte. Il ne se contentoit pas de lui donner la préférence sur les autres Dieux, & même sur Jupiter Capitolin : ce n'étoit pas assez pour lui de les dégrader tous, & de les faire valets de chambre du sien, ses intendans, ses sécrétaires : il vouloit qu'aucun autre Dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome, & pour cet effet, dans le temple qu'il lui construisit sur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Il y fit transporter la pierre de Pessinonte qui étoit appellée la grande mere des Dieux, le Palladium, le feu éternel de Vesta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuses des Juifs & des Samaritains, & même, par le plus insensé de tous les projets, le rit Chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réussir dans ces dernieres vûes. Les Payens furent plus traitables : & Héliogabale eut la satisfaction d'assembler autour de son Dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire, le Sénat & l'Ordre des Chevaliers qui l'environnoient en amphithéâtre, les gardes Prétoriennes qui l'accompagnoient pendant qu'il faisoit les fonctions de son sacerdoce. Il en résulta néanmoins dans les esprits un vif sentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Je n'étalerai point ici le luxe & la profusion qui régnoient dans les ornemens du temple, & dans la pompe des sacrifices, les hécatombes de taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux & le plus exquis répandu par tonnes, & coulant par ruisseaux avec le sang des victimes, les entrailles des animaux immolés portées dans des bassins d'or par les plus illustres personnages de l'Etat, qui étoient forcés de se tenir honorés de ces vils ministères. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, se donnoit en spectacle vétu de sa robe sacerdotale à la Phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, (1) & dèshonorant, dit l'Historien, par ce fard artificiel le beau & gracieux visage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état il dansoit & chantoit marchant à réculons devant la statue du Dieu portée en procession. Les réjouissances publiques, les illuminations, les largesses de viandes, d'animaux, de vases d'or & d'argent, d'étoffes précieuses, rendoient la fête compléte.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part d'un Prince. La persuasion réelle, ou, si nous voulons parler plus juste, la superstition y entroit pour beaucoup. On ne peut guéres ce semble attribuer qu'à ce motif la circoncision, à laquelle il se soumit,

(1) φύσει τε πρόσωπον ὡραῖον ὑβρίζων βαφαῖς αἰσχύνουσιν. *Hérodian.*

& la loi qu'il s'imposa de s'abstenir de chair de porc. Je ne sçais si l'on doit croire qu'il eut même la pensée de se faire eunuque, pour imiter les Prêtres de Cybéle. Mais il n'y a point de raison de se refuser au témoignage des Historiens qui assurent qu'il portoit sur lui des amulétes sans nombre, & de toutes les espèces; qu'il pratiquoit des cérémonies magiques; & que joignant, comme il est ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vûe de chercher l'avenir dans leurs entrailles.

Dio, & Lamprid. 8.

Dio., & Herod.

Un trait moins odieux, mais ridicule & extravagant au suprême dégré, c'est qu'il voulut marier son Dieu. Il eut d'abord la pensée de lui donner Pallas pour épouse: mais cette Deesse guerriere n'étoit pas un parti convenable pour un Dieu pacifique, & même voluptueux. Il rejetta donc ce projet, & se fixa à la Vénus céleste de Carthage, Déesse originaire de Phénicie, où elle étoit honorée sous le nom d'Astarté. D'ailleurs elle passoit pour être la même divinité que la Lune: & nul arrangement n'étoit plus sortable, que de marier la Lune au Soleil. La statue de Vénus Céleste fut donc apportée de Carthage à Rome: & Héliogabale prit pour sa dot tout l'or & toutes les richesses qui se trouvoient dans son temple. Il célébra le mariage du Dieu & de la Déesse avec toute la magnificence possible, & il voulut que tous les peuples &

toutes les villes de l'Empire leur fissent des présens de nôces.

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie & la même extinction de pudeur, que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il régna, il épousa quatre femmes. La premiere fut Cornélia Paula, Dame d'une rare beauté & d'une grande naissance. Elle * avoit été mariée à Pomponius Bassus, dont j'ai rapporté la condamnation & la fin funeste. Un des crimes de cet infortuné Sénateur étoit d'avoir une belle femme. A peine eut-il été mis à mort, qu'Héliogabale épousa Paula, sans donner le tems à cette Dame d'achever le deuil de son mari. Il lui donna le titre d'*Augusta*, & il fit à ses nôces une dépense prodigieuse. Non-seulement les Sénateurs, mais leurs femmes, & les Chevaliers Romains reçurent tous des présens. Le Prince fit distribuer aux citoyens du peuple six cens * sesterces par tête, & ** mille aux soldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans lesquels cinquante-&-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouissances, Héliogabale renvoya ignominieusement Paula, la réduisant à la condition privée, & la privant

Indécence & extravagance de ses mariages.

* *Soixante & quinze livres.*
** *Cent vingt-cinq livres.*

* *M. de Tillemont distingue Paula de la veuve de Bassus. En examinant de près les termes de Dion, il m'a paru que cet Historien en faisoit une seule & même personne.*

de tous les honneurs qu'il lui avoit déférés.

Il conçut ensuite, ou voulut paroître avoir conçu une passion effrénee pour une Vestale, qui se nommoit Aquilia Sévéra. La plus puissante amorce qui l'attirât, étoit sans doute l'illégitimité & l'impiété de l'entreprise. Il alla lui-même arracher sa proie par force du temple de Vesta, & il osa écrire au Sénat « Que d'une grand Prêtre tel qu'il » étoit, & d'une Prêtresse, naîtroient des » enfans agréables aux Dieux ». C'est ainsi qu'il se glorifioit, dit l'Historien Dion, d'une action digne des plus grands supplices, & pour laquelle il méritoit d'être battu de verges dans la place & ensuite étranglé dans la prison.

Il ne garda pas long-tems cette Vestale déshonorée. Il prit bientôt une troisieme femme, puis une quatriéme, & enfin il revint à Sévéra.

Ses débauches monstrueuses.

Ces déréglemens outrés ne sont encore rien en comparaison des infamies monstrueuses dont se souilla d'ailleurs Héliogabale, & qui lui procurent cet avantage qu'un Ecrivain modeste ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un Prince qui fit le métier de courtisane, qui se maria comme femme, qui habillé en femme, travaillant en laine, vouloit être appellé *Madame* & *Impératrice* ?

Son mari étoit un certain Hiéroclès, esclave Carien d'origine, & conducteur de chariots dans le Cirque. Ce misérable acquit

un pouvoir qui surpassoit celui de l'Empereur même. Il vendoit * toutes les graces: il promettoit aux uns, menaçoit les autres, & tiroit de l'argent de tous en les trompant. » J'ai parlé de vous à l'Empereur, disoit-il » aux avides coutisans : vous obtiendrez » telle charge : ou au contraire, vous avez » beaucoup à craindre ». Souvent il n'étoit rien de tout cela : & néanmoins Hiéroclès ne laissoit pas de se faire bien payer. (1) Il vendoit de la fumée, pour me servir de l'expression usitée alors parmi les Romains : il se faisoit un gros revenu de son crédit : artifice qui réussit, dit l'Historien, non-seulement auprès des mauvais Princes, mais aussi auprès de ceux qui ayant de bonnes intentions négligent les affaires. Sa mere, qui étoit encore esclave à la naissance de sa faveur, fut amenée à Rome en pompe avec un cortége de soldats, & mise au rang des Dames dont les maris avoient été Consuls. Héliogabale étoit tellement soumis à Hiéroclès, qu'il se laissoit battre par lui, & frapper au visage, jusqu'à en porter les marques, & il tiroit vanité de ces mauvais trai-

Lamprid. 10.

Dio.

* *J'attribue à Hieroclès ce que Lampride dit de Zoticus, dont il sera bientôt parlé dans mon texte. Le crédit de celui-ci fut, selon Dion, de si courte durée, qu'il n'eut pas le tems d'en abuser.*

(1) Qui... omnia Heliogabali dicta & facta venderet fumis .... ut sunt homines hujusmodi, qui si admissi fuerint ad nimiam familiaritatem Principium, famam non solum malorum, sed etiam bonorum Principum vendunt.

temens, comme de témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César, & son attachement pour cette infamie fut une des principales causes de sa ruine.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, nâtif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale. Mais son crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zoticus fut chassé de Rome & de l'Italie : & sa disgrace lui fut avantageuse. Elle lui sauva la vie, au lieu qu'Hiéroclès périt dans la révolution qui mit sur le trône Alexandre-Sévére.

Autres indécences de sa conduite.

Lamprid. 10. & 11.

Dio.

Après ce qui vient d'être dit, je ne tiens compte, d'observer qu'un Prince si impudent dans ses actions, l'étoit aussi dans ses discours. Je n'insisterai point non plus sur certaines indécences qui seroient des taches énormes dans la vie de tout autre Prince, mais qui dans celle d'Héliogabale méritent à peine d'être relevées. Il conduisoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels présidoient ses Préfets du Prétoire, les premiers Sénateurs, sa mere, son ayeule, & d'autres Dames : & dans l'exercice de cette vile fonction, il faluoit, comme s'il n'eût été qu'un simple cocher, les arbitres du prix, & les soldats : il demandoit son salaire, & recevoit dans la main quelques piéces d'or. Il dansoit non-seulement sur le théâtre, mais dans les momens d'occupations les plus

sérieuses donnant ses audiences, & haranguant le peuple.

Ces travers lui ont été communs avec quelques-uns de ses prédécesseurs. Mais son luxe insensé fut poussé à des excès, qui effacent les Vitellius & les Néron: & plusieurs des traits que Lampride nous en administre dans un long article, lui paroissoient à lui-même incroyables. N'ajoutons point foi à ce qui passe la possibilité de la nature. A cette seule exception près, tout est croyable d'un monstre en qui l'extravagance le disputoit à la corruption.

Son luxe insensé.
Lamprid. 18. 32.

Il commença de bonne heure, & n'étant encore que particulier, c'est-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il disoit déjà qu'il prétendoit être un Apicius. En effet le tapis de ses lits de table étoient d'étoffes d'or: il ne marchoit jamais qu'avec un cortége de soixante voitures. Envain son ayeule Mæsa le reprenoit, lui représentant qu'il ruineroit ses affaires, & qu'il se mettoit en danger de se réduire au plus triste état. « Mon plan, » répondoit-il, est d'être moi-même mon » héritier ».

Devenu Empereur, il lâcha la bride à toutes ses fantaisies. Toute l'occupation de sa vie fut de chercher de nouveaux plaisirs. Il proposoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts jusques-là inconnus. S'ils réussissoient, une robe de soie, présent alors très-riche & d'un grand prix, étoit leur récompense. Si leur sausse ne plaisoit point,

ils étoient condamnés à ne manger rien autre chose, jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur faute par une meilleure & plus heureuse invention.

On n'attend pas de moi que je donne un détail exact de toutes les folies du luxe d'Héliogabale. Je choisirai ce qui me semblera le plus frappant.

Ses lits, soit de table, soit de chambre à coucher, étoient d'argent massif. Il se faisoit servir des plats remplis de foies de surmulets, de cervelles de grives & d'oiseaux étrangers, de têtes de perroquets, de faisans, & de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourrissoit ses chiens de foies d'oies, & les lions de sa ménagerie de perroquets & de faisans ? Jamais il ne dépensa pour son souper moins de cent * mille sesterces, souvent le triple.

* *Douze mille cinq cens livres.*

Amateur de l'extraordinaire & du bizarre, il se plaisoit à faire un seul repas en cinq maisons d'amis différentes & situées en différens quartiers. Chacune de ces maisons devoit fournir son service. On alloit de l'une à l'autre, & un repas duroit ainsi un jour entier.

S'il se trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poisson : à une grande distance, sa table étoit couverte de poissons de mer. Quelquefois dans des villages au milieu des terres il nourrissoit les paysans de laitances de murénes. La cherté & la difficulté étoient pour lui des ragoûts : & il aimoit

aimoit qu'on lui grossît le prix des viandes, disant que ce surhaussement lui aiguisoit l'appétit.

C'est (1) bien de lui que l'on peut dire qu'il sçavoit dissiper, & non pas donner. Il faisoit souvent jetter par les fenêtres les mêmes mets que l'on servoit sur sa table, & en pareille quantité. Au lieu de confitures séches, ou autres semblables bagatelles, que l'on donne souvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient des eunuques, des chevaux de selle avec leurs harnois, des carosses ou chars à quatre chevaux, mille piéces d'or, cent livres pesant d'argent. S'il faisoit des largesses au peuple, ce n'étoit pas en monnoies d'argent ou d'or qu'il distribuât. Il exposoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs *. Le pillage excitoit des batteries, où il périssoit souvent bien du monde, & dont le Prince se faisoit un divertissement. Car il se plaisoit à mal faire, & l'esprit tyrannique se mêloit dans ses folies. *Lamprid. & Herod.*

Il appelloit à ses repas de débauche les premiers de la ville, & il les forçoit de boire au-delà de toute mesure. Au contraire, il se réjouissoit à tourmenter par la faim

(1) *C'est ce qui est dit d'Othon dans Tacite, Hist. I. 30.* Perdere iste sciet, donare nesciet.

* *Le texte porte des esclaves*, servos. *Saumaise croit qu'on doit lire* cervos, *afin que toutes les parties du dénombrement se rapportent, & qu'il soit par-tout question d'animaux.*

ses parasites, dont il faisoit couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit sous les tas de violettes & d'autres fleurs, qu'il faisoit accumuler en une si énorme quantité, que ces malheureux y demeuroient ensévelis sans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Je crains de fatiguer le Lecteur par ces misères, qu'il ne m'étoit pas permis de supprimer totalement, parce qu'elles font voir jusqu'où peut être poussé l'abus du pouvoir suprême & de l'opulence Impériale; mais qu'il est inutile de suivre dans les plus menus détails, parce que les traits que j'ajouterois à mon récit, n'ajouteroient rien à l'instruction.

Je ne puis néanmoins me dispenser de dire un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ses habillemens & sur sa personne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit si considérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, & de dire (1) qu'il succomboit sous le fardeau de la magnificence. Il ornoit ses souliers de pierres gravées par les plus grands maîtres : comme si le travail de ces sçavans Artistes, qui a besoin d'être vû de très-près, eût pû briller & se faire admirer sur ses pieds.

Il voulut aussi ceindre son front d'un

(1) *Quum gravari se diceret onere voluptatis. Lamprid. 23.*

diadême décoré de pierreries précieuſes. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de ſon viſage, & lui donnoit un air plus féminin. Il s'en ſervit effectivement dans l'intérieur du Palais. Mais il n'oſa paroître en public avec cette marque de royauté trop déteſtée des Romains.

Jamais il ne porta de linge blanchi, diſant que cet uſage ne convenoit qu'à des mendians : jamais il n'uſa deux fois des mêmes ſouliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faiſoit ſabler de poudre d'or & d'argent les portiques par où il devoit paſſer pour arriver à ſon cheval ou à ſon caroſſe. Il prodiguoit les pierreries juſques ſur ſes voitures, pour leſquelles les embelliſſemens d'or & d'ivoire lui paroiſſoient trop communs.

Finiſſons ce faſtidieux dénombrement d'extravagances par obſerver que bien loin d'en rougir, Héliogabale ſembloit en ſavourer l'ignominie. Fabius Gurgès & le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'hiſtoire pour les déſordres de leur jeuneſſe : & l'on diſoit que leurs peres, pour eſſayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux yeux du public avec une ſorte d'habillement ſingulier. Le Prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornement pour lui ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

J'obſerverai que certaines inventions de

luxe que cet Empereur si décrié mit le premier en usage, se conserverent après lui.
19. 22. 31. Lampride en fait la remarque en trois différens endroits, & nous donne ainsi lieu de conclure que le luxe a de si puissans attraits pour les hommes, qu'il se perpétue même d'après les exemples les plus capables de le décréditer.

Toutes les places données à d'indignes sujets.

On juge aisément de quelle maniere & à quel genre de personnes les places & les charges étoient données sous Héliogabale. J'ai déjà remarqué qu'il n'eut pas honte de faire Préfet du Prétoire, Préfet de la ville, & Consul avec lui, le farceur Eutychien. Mais en général il avilit & souilla toutes les dignités par la bassesse & par les vices infâmes de ceux qu'il choisissoit pour les remplir. Il fit ses affranchis Gouverneurs de Provinces, Lieutenans de l'Empereur, Proconsuls. Il prit sur les théâtres, dans le Cirque, & sur l'arêne, les officiers du Palais Impérial. Des cochers, des danseurs, devenoient les premiers personnages de l'Etat. Au défaut d'autre recommandation, l'argent pouvoit tout. Le Prince vendoit, soit par lui-même, soit par des esclaves & par les ministres de ses voluptés, tous les emplois civils & militaires. On étoit admis dans le Sénat par le mérite de son argent, sans distinction d'âge, de naissance, ni même de revenus & de biens fonds.

Lamprid. 6. 11. 12.

Projet de guerre

Ce Prince perdu de vice, & noyé dans l'infâmie, eut pourtant la pensée d'acqué-

rir la gloire des armes en faisant la guerre aux Marcomans. Mais c'étoit une saillie momentanée d'un esprit léger, qui se passa sans aucun effet, & s'en alla bientôt en fumée.

contre les Marcomans.
Lamprid. 9.

Voilà ce que les Auteurs nous fournissent de plus remarquable sur le gouvernement & la conduite personnelle d'Héliogabale. Il ne me reste plus à raconter que sa chûte, qui fut annoncée, selon Dion, par plusieurs présages, & en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'Historien.

Prétendu présage de la chûte d'Héliogabale.

Un génie, dit ce crédule Ecrivain, se disant Alexandre le Grand, & imitant son équipage & son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle maniere ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. De-là il traversa la Mœsie & la Thrace, accompagné de quatre cens hommes qui voyageoient en Ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, & ne faisant mal à personne. Il fut par-tout honoré & bien traité. On lui préparoit des hotelleries, on lui fournissoit abondamment les vivres: & nul n'osa l'arrêter ou lui résister, ni officiers, ni soldats, ni Intendans, ni Gouverneurs. Il déclara qu'il vouloit passer en Asie: & on le conduisit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine: mais là ayant offert de nuit

Dio.

un ſacrifice, & enfoui en terre un cheval de bois, il diſparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion a ſoin de certifier qu'il étoit alors ſur les lieux : & il paroît perſuadé que ce phantôme déſignoit Alexandre Sévére, qui alloit bientôt ſuccéder à ſon couſin Héliogabale. Pour moi, je ne vois ici qu'un avanturier, qui eut l'adreſſe de vivre quelque-tems aux dépens du public, & à qui le ſouvenir récent de l'admiration folle de Caracalla pour Alexandre de Macédoine, fit naître l'idée de prendre le nom de ce conquérant, & de copier, pour preuve de reſſemblance, la fantaiſie qu'il avoit eue de ſe rendre l'émule de Bacchus. Ces ſortes de preſtiges ne peuvent pas durer long-tems : & lorſque notre avanturier vit que le charme alloit ſe rompre, il ſe renferma prudemment dans l'obſcurité. Mais ſans nous amuſer à un événement ſi peu ſérieux, paſſons à des objets plus dignes de nous occuper.

Indignation de tous les ordres, & en particulier des ſoldats, contre ce Prince. *Dio. & Lamprid. 5. & 10.*

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indiſpoſé contre lui tous les eſprits. Non-ſeulement les Sénateurs, & les honnêtes gens de la ville, mais les ſoldats même en étoient irrités. Dès le tems qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ſes premiers déſordres, ils avoient commencé à ſe répentir de leur choix : & depuis cette époque les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des ſoldats s'étoit augmentée

dans la même proportion. Au contraire, ils étoient portés d'inclination, pour son cousin, dont l'enfance aimable & vertueuse donnoit les plus heureuses espérances.

Caractère aimable d'Aléxien son cousin, fils de Mamée. *Tillem. Héliogab. & Alex. Sev.*

Alexien, c'étoit le nom du jeune Prince, étoit né vers l'an de J. C. 208. ou 209. dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Génésius Marcianus, & de Mamée. Tout ce que nous sçavons de son pere, c'est qu'il étoit Syrien, & qu'il parvint au Consulat. Mamée sa mere, seconde fille de Mæsa, est très-célébre. Née dans une famille livrée à la corruption, elle se préserva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à sa mere, que sa réputation ne souffrît une grande tache; & que son fils ne passât pour être né de Caracalla. Toute voie qui menoit à la fortune, étoit bonne à l'ambitieuse Mæsa. Mais ce discours, que l'intérêt rendoit déjà suspect, est réfuté par la netteté de la conduite de Mamée depuis le tems où elle est bien connue dans l'histoire; & la sévérité des maximes dans lesquelles elle éleva son fils, doit opérer auprès des esprits raisonnables la justification de la mere.

Euseb. Hist. Eccl. VI. 21.

On a même prétendu qu'elle étoit Chrétienne: & il faut convenir que les termes dans lesquels Eusébe s'exprime à son sujet, autorisent cette pensée. Il la traite de Princesse très * pieuse envers la divinité: ce qui dans la bouche d'un Chrétien, & d'un Evêque doit signifier la profession du Chris-

* θεοσεβεστάτη.

tianisme. Il ajoute que frappée de l'éclat de la réputation d'Origène, elle le manda pendant un séjour qu'elle fit à Antioche, & reçut de lui des instructions sur la gloire du Seigneur & sur la doctrine Evangélique. Mais enfin il ne dit pas qu'elle ait embrassé la Religion Chrétienne : & il ne faut pas toujours presser les paroles d'Eusébe, qui, tout Evêque qu'il étoit, avoit l'ame très-mondaine. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'est qu'elle conserva de l'inclination pour les Chrétiens, & qu'elle en inspira à son fils.

Lamprid. Al. Sev. Elle l'éleva avec un très-grand soin, & elle lui donna d'excellens maîtres pour le former dès l'enfance à toutes les parties des beaux Arts, & à tous les exercices militaires. Le jeune Aléxien, qui avoit un heureux naturel, se prêta de bonne grace à l'instruction : & il se fit une régle qu'il suivit toute sa vie, de ne passer aucun jour sans donner quelque-tems & aux lettres, & aux exercices qui se rapportent au métier des armes. Il réussit mieux dans l'éloquence Grecque, que dans la Latine. Le Grec étoit sa langue naturelle. Né en Syrie de peres Syriens, il n'est pas étonnant qu'il ait pris moins de goût pour le Latin, qui étoit pour lui une langue étrangère. Mamée eut encore plus d'attention à l'instruire dans la vertu que dans les Lettres : & elle trouva en lui une ame disposée à recevoir toutes les bonnes impressions. D'ailleurs il étoit beau de visage, bienfait de sa personne, ro-

buste pour son âge ; il avoit le regard vif & plein de feu. Ainsi il ne lui manquoit rien de tout ce qui est capable de concilier l'affection.

Ce fut donc avec raison que Mæsa porta sur lui ses espérances, trompées par les affreux débordemens d'Héliogabale. Elle voyoit que l'indignation des soldats se joignant à celle de tous les autres Ordres de l'Etat ne laisseroit pas long-tems l'aîné de ses petits-fils sur le trône. Elle craignoit le contrecoup qui retomberoit sur elle-même, & qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle résolut de faire adopter Aléxien par Héliogabale. Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans, un pere de dix-sept. Cette considération céda aisément à de plus importantes. Mais la difficulté étoit de faire consentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, & dont il pouvoit appréhender les suites. Elle l'y amena très-adroitement. Elle entra dans sa façon de penser. » Vous devez, lui dit-elle, » vous occuper des fonctions de votre sa- » cerdoce, des mystères, des fêtes, de » tout ce qui appartient au culte de votre » Dieu. Prenez un aide sur qui roule le » soin des choses humaines, & qui chargé » de l'administration des affaires vous laisse » tout l'éclat & toute la douceur de la puis- » sance Impériale, en vous en sauvant les

Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin.

Herod. l. V.

» embarras & les désagrémens. Cet aide ; » vous l'avez sous votre main : & pendant que vous avez un cousin, il ne seroit pas raisonnable de penser à un étranger. »

Héliogabale n'étoit pas un esprit fin. Il goûta la proposition de son ayeule : il se forgea dans ce nouvel arrangement une félicité qui satisferoit ses plus chères inclinations. Plein de cette idée, il entra au Sénat accompagné de Mæsa & de Soæmis, & déclara qu'il adoptoit Aléxien, & le nommoit César. Il se félicita même de pouvoir se donner tout d'un coup un tel fils ; & il protesta qu'il n'en désiroit point d'autre ; & qu'il étoit bien-aise qu'un héritier unique préservât sa maison de troubles & de divisions intestines. Il ajouta que son Dieu lui avoit inspiré la démarche qu'il faisoit ; & que ce même Dieu vouloit que son fils adoptif fût appellé Alexandre. Il lui communiquoit par l'adoption les noms de Marc-Aurele : & il est bien probable que la vénération de Caracalla pour la mémoire du vainqueur de l'Asie & des Indes fut le motif qui engagea Héliogabale à changer le nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il paroît par les médailles que ce fut dans ce même-tems que le nom de Sévére lui fut donné, sans doute pour rappeller le souvenir du Prince auteur de toute la grandeur de cette maison. Le nouveau César fut dé-

Dio.

An. Rom. 972.

Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre.

Tillem. not. 2. sur Alex. Sev.

Herod.

signé Consul avec l'Empereur pour l'année suivante.

La satisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption, ne fut pas de longue durée. Comme revêtu de l'autorité paternelle sur Alexandre, il prétendit présider à son éducation : & l'on peut juger ce que c'étoit qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui étoit arrivé de dire plusieurs fois qu'il ne souhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnassent le déplaisir de se tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de son cousin, dont toutes les inclinations se portoient à la vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former sur son modéle, l'associer aux fonctions de son sacerdoce, lui faire exécuter des danses indécentes & lascives. Il trouvoit une grande opposition de la part de Mamée, qui éloignoit son fils de toutes actions & pratiques indignes du rang auquel il étoit destiné, & qui continuant ce qu'elle avoit heureusement commencé, nourrissoit en lui les progrès de la sagesse par les leçons des maîtres les plus habiles & les plus vertueux. Elle prenoit soin aussi de lui fortifier le corps, comme je l'ai dit, par des exercices convenables à un Prince, lui faisant apprendre à lutter, à manier les armes, à monter à cheval.

Il veut pervertir son fils adoptif, & en est empêché par Mamée.

Lamprid. 31.

Herod.

Héliogabale fut très-irrité de cette conduite de Mamée. Il chassa du Palais tous

Il le prend en haine,

& veut d'abord s'en défaire par des embuches furtives.

Lamprid. Heliogab. 16.

des maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompoient son fils, parce qu'ils le disposoient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort. Parmi ces derniers Lampride cite Silvius Rhéteur. Le fameux Jurisconsulte Ulpien en fut quitte pour une disgrace, à laquelle mit bien-tôt fin la mort de son persécuteur ; & nous le verrons jouir de la plus haute faveur auprès d'Alexandre Sévére.

Lamprid. 13. 17. Herod. Dio.

Héliogabale ne s'en tint pas-là. Il prit absolument en haine son fils adoptif, & il essaya d'abord de s'en défaire par le poison. Mais la vigilance de Mamée rompit toutes ses mesures. Personne n'approchoit de la personne du jeune Prince, que ceux qu'elle avoit elle-même choisis. Elle ne souffroit point qu'il fût servi par les officiers du Palais : & il ne prenoit rien, soit en nourriture soit en breuvage, qui n'eût été préparé & ne lui fût présenté par des mains fidéles & attentives. Mamée s'attachoit aussi à entretenir par des largesses sécretes les dispositions favorables où les soldats étoient déjà par rapport à son fils, pendant qu'Héliogabale par la continuation des mêmes déréglemens s'attiroit de plus en plus leur mépris & leur haine, & ajoutoit encore un nouveau dégré à leur indignation par son acharnement contre Alexandre.

Mæsa secondoit puissamment Mamée,

& protégeoit son ouvrage. Princesse habile & exercée depuis long-tems dans tout le manége de Cour, c'étoit un jeu pour elle que de déconcerter les mauvais desseins d'Héliogabale, qui cherchoit toutes sortes de moyens de perdre Alexandre & sa mere, mais qui vain, indiscret, léger, divulguoit lui-même ses projets avant que de s'être donné le tems de les mûrir.

Il l'attaque ouvertement.

Après donc bien des tentatives inutiles pour faire assassiner ou noyer dans le bain le jeune Prince, rebuté du peu de succès des entreprises furtives, Héliogabale se résolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de se retirer dans des jardins à une extrêmité de la ville, il envoya ordre, d'une part au Sénat, & de l'autre aux Prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre de César ; & en même-tems il aposta des meurtriers pour le tuer, si dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occasion.

Une sédition des Prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui.

Le Sénat ne répondit aux ordres de l'Empereur, que par un profond silence, & une consternation universelle. Mais les soldats agirent : & lorsqu'ils virent que les officiers du Palais envoyés par Héliogabale couvroient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Aléxandre, transportés de fureur, ils partent dans le moment. Les uns vont au Palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté : les autres résolus de le venger, courent aux jardins où se tenoit renfermé l'indigne Empereur.

Les premiers trouverent Aléxandre avec sa mere & son ayeule bien gardés par une troupe fidéle, & ils les amenerent au camp. Ceux qui avoient dirigé leur marche contre Héliogabale, le surprirent au dépourvû. Il attendoit avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres, & ne songeant qu'à s'amuser, il se préparoit à briller dans une course de chariots dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit, il alla promptement se cacher, & envoya Antiochianus, l'un des Préfets du Prétoire, au-devant des soldats, pour les appaiser. Ils étoient un assez petit nombre, & leur Tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à y rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas en force, ils écouterent les répresentations d'Antiochianus, qui leur rappella le serment qu'ils avoient prêté à l'Empereur, & les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laisserent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendroit au camp.

Il y vint humilié & tremblant : & les soldats, arbitres de leurs Princes, dictérent des loix à Héliogabale. Ils exigerent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres, les Comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, & tous ceux qui faisoient trafic de leur faveur & de ses graces. Héliogabale

consentoit à tout, si ce n'est à leur livrer Hiériocles. Il prioit, il pleuroit : il se découvroit la gorge en criant, « Frappez, per» cez-moi plutôt moi-même. Accordez-moi » la vie de ce seul ami, ou tuez votre Em» pereur. « Les soldats, qui s'étoient déjà relâchés une premiere fois userent encore ici d'indulgence, & ils cesserent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais ils recommanderent à leurs Préfets de ne point souffrir que l'Empereur continuât la vie licentieuse qu'il avoit jusques-là menée. Ils les chargerent aussi de veiller à la conservation d'Aléxandre, & d'empêcher que ce jeune Prince ne vît aucun des amis d'Héliogabale, de peur que leur exemple ne devînt funeste à son innocence. Les Prétoriens avoient raison dans tout ce qu'ils demandoient. Mais quel gouvernement, que celui où les troupes donnent les ordres, & où les Princes & leurs premiers officiers reçoivent la loi!

Il reprend bientôt ses premiers desseins.

La réconciliation de l'Empereur avec son fils adoptif ne dura qu'autant de tems, que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut passé, Héliogabale reprit ses premiers desseins, & commença à tendre des embuches à la vie d'Aléxandre. Il ne voulut pas même se gêner pour cacher sa haine : & le premier Janvier étant arrivé, où il devoit prendre possession du Consulat avec le jeune César, & aller avec lui en pompe au Sénat, & délà au Capitole, il refusa longtems de remplir ce cérémonial indispensa-

An. rom. 973.

ble. Enfin sa mere & son ayeule, en lui montrant une sédition des soldats prête à éclater, s'il s'opiniâtroit à temoigner une aversion si marquée pour son cousin, obtinrent de lui sur le midi, qu'il se revêtît de la robe prétexte, & se rendit au Sénat. Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole : il fallut que le Préfet de la ville offrit les sacrifices dans lesquels, en ce jour solemnel, devoit intervenir le ministère des Consuls.

Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome.

Lamprid. 20.

Il n'étoit occupé que de la pensée de faire tuer Aléxandre : & craignant qu'après sa mort le Sénat ne se déterminât à le remplacer par un autre choix, & n'élût un Empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les Sénateurs de sortir de Rome. Il s'étoit accoutumé dès long-tems à mépriser cette Compagnie auguste, qui faisoit la gloire de l'Empire, & il traitoit tout communement les Sénateurs d'esclaves (1) travestis en grands personnages. Ce fut pour eux une nécessité d'obéir sur le champ. On ne leur donna pas le tems de faire leurs apprêts de voyage, & ceux qui n'avoient point leurs voitures sous leurs mains, furent obligés d'en louer. Le seul Sabinus, personnage Consulaire, ne se pressa pas de partir. L'Empereur en étant informé, donna ordre à un Centurion d'aller le tuer. Heureusement il parla fort bas, & le Centurion, qui étoit un peu sourd, crut être chargé seulement de

(1) Mancipia togata.

conduire

conduire Sabinus hors de la ville ; erreur qui sauva la vie à ce Sénateur.

Les Prétoriens se soulevent & le tuent avec sa mere.

Héliogabale, en se débarrassant du Sénat, n'avoit écarté que le moindre danger : & il est étonnant qu'il ne vît pas que c'étoit sur-tout les soldats qu'il devoit craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le bruit qu'Alexandre étoit menacé d'une mort prochaine, & sa tentative lui réussit très-mal. Les Prétoriens à cette nouvelle entrerent en fureur : ils refuserent de lui envoyer à lui-même sa garde accoutumée, & ils demanderent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, & qu'on l'amenât dans leur camp.

L'Empereur céda, & prenant le jeune Prince dans son char pompeux & tout brillant d'or & de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les Prétoriens lui annoncerent tout d'un coup leurs sentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudissements son fils adoptif, ou plutôt son rival. La haine & la jalousie s'allumerent dans le cœur d'Héliogabale, & oubliant, bien mal-à-propos, les ménagemens timides dont il avoit usé jusqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des soldats, & ceux qui se distinguoient par l'ardeur de leur zèle pour Alexandre. Cet ordre fut le signal d'un combat. Quelques-uns obéissoient encore à Héliogabale, & se mettoient en devoir de lui livrer ses victimes. Les autres, en

plus grand nombre, prirent hautement la défenſe de leurs caramades maltraités. Mamée & Soæmis, qui étoient venues au champ échaufferent encore les eſprits, en ſe mettant chacune à la tête du parti de ſon fils. La victoire ne fut pas douteuſe. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, & ſe hâta d'aller ſe cacher dans un honteux aſyle. Les miniſtres & les complices de ſes débauches abandonnés par lui, éprouverent les premiers la fureur du ſoldat vainqueur, qui les fit périr par des ſupplices également cruels & proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha enſuite lui-même, & ayant été bientôt découvert, il fut tué avec ſa mere, qui le tenoit étroitement embraſſé.

Ainſi devinrent inutiles les précautions qu'ils avoient priſes pour porter le luxe juſques dans les inſtrumens & le genre de ſa mort. Car prévoyant bien que ſa fin ſeroit funeſte, il avoit fait proviſion de cordons de ſoie pour s'étrangler, d'épées à lame d'or pour s'égorger, de vaſes d'un grand prix pour y avaler le poiſon qui termineroit ſes jours. On dit même qu'il avoit conſtruit une très-haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuſes, afin qu'en ſe précipitant il ſe briſât richement & magnifiquement la tête & les membres. C'étoit bien de la dépenſe, pour finir par être maſſacré dans des latrines.

Lamprid. 33.

On lui coupa la tête, & à Soæmis Princesse aussi criminelle que malheureuse, &, pour tout dire en un mot, mere digne d'un tel fils. Leurs corps nûs furent traînés par la ville avec toute sorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Soæmis. Pour ce qui est du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuse voulut l'enfoncer dans un des égoûts de la ville : mais l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jetté dans la riviére. Il ne méritoit pas une plus honorable sépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorsqu'il périt, & il avoit régné trois ans, neuf mois, & quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainsi sa mort doit tomber au onze Mars.

Jamais on n'a parlé de ce Prince, qu'avec horreur & mépris. Le Sénat fit effacer son nom des Fastes. Jamais ni Dion, ni Lampride, ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il déshonoroit par ses vices. Dion l'appelle Faux-Antonin, Assyrien, Sardanapale : & après sa mort, par une allusion insultante au dernier sort de son cadavre jetté dans le *Tibre*, on le surnomma *Tiberinus*.

Avec lui périrent Hiéroclès, les Préfets du Prétoire, le Préfet de la ville Fulvius : & aucun presque de ceux qui avoient eu part à ses crimes, n'échappa au supplice. Aurélius Eubulus nâtif d'Emése, surintendant de finances, auteur de véxations criantes, & qui pour satisfaire l'avidité

d'un seul s'étoit rendu l'ennemi de tous, fut déchiré & mis en pièces par le peuple & par les soldats.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics, que le temple de son Dieu, & des portiques autour des bains de Caracalla. Encore laissa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par son successeur.

Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs.

Euseb. Chron.

Tillem. Hist. Eccles. tom. III. not. 3. sur Jule Africain.

La colonie d'Emmaüs, fondée par Vespasien après la prise de Jérusalem, comme je l'ai rapporté au Livre XVI. de cette Histoire, étoit tombée dans un état de dépérissement. Jule Africain, qui, à ce qu'on croit, en étoit natif, Chrétien de religion, Auteur célèbre d'une savante Chronologie, dont Eusèbe nous a conservé de grands morceaux, fut député à Rome sur la fin du régne d'Héliogabale pour obtenir le rétablissement de cette Colonie, & il l'obtint d'Alexandre Sévére son successeur. On peut douter si ce ne fut point alors qu'Emmaüs changea son nom en celui de Nicopolis.

Fin du Tome IX.



TABLE
DU NEUVIEME VOLUME.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

PERTINAX.

DIDIUS JULIANUS.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SÉVÉRE.

par

LIVRE VINGT-TROISIEME.

CARACALLA.

MACRIN.

HÉLIOGABALE.

Fin de la Table du Tome IX.

